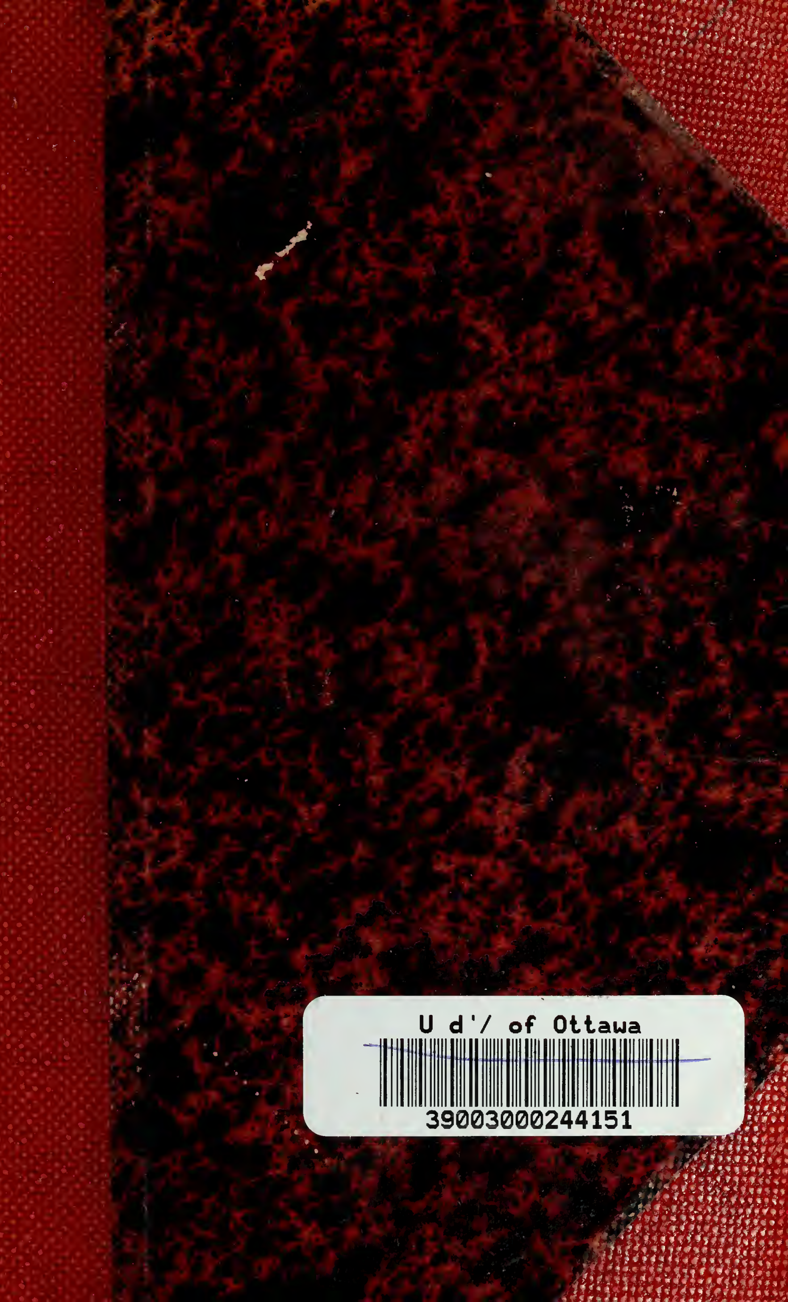

U d'/ of Ottawa
39003000244151


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PETITS SERMONS

OU L'ON NE DORT PAS

DU MÊME AUTEUR

PETITS SERMONS OU L'ON NE DORT PAS :

Tome II. Avent et Carême. 4e édit.......... 2 »

Tome III. Nourriture du vrai chrétien. 3e édit. 2 »

Tome IV. Questions qui devraient être à l'ordre du jour.............................. 2 »

CAUSERIES DU DIMANCHE. — CATÉCHISME DES PETITS ET DES GRANDS. 6 forts vol. in-18 jésus. 2e éd. 12 »

GARO ET SON CURÉ, ou prônes interrompus par un impie et défendus par un troupier. Très fort vol. in-18 jésus. 6e édit.................. 2 »

5854. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1890.

PETITS SERMONS

OU L'ON NE DORT PAS

PAR

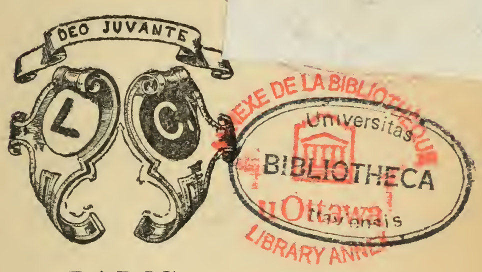
M. l'Abbé Victorien BERTRAND

Auteur de *Garo et son Curé*

TOME Ier

FONDEMENTS DE LA FOI

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

ANCIENNE MAISON C. DILLET

LOUIS CARRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DE SÈVRES, 15

—

1890

AU LECTEUR

SUR L'INTITULÉ DE CET OUVRAGE.

L'ennemi le plus à craindre pour un écrivain, c'est l'indifférence et l'ennui du lecteur.

Pour les combattre, il n'est pas de détours qu'il ne prenne, d'évolutions savantes qu'il ne fasse, d'habiles manœuvres qu'il ne pratique ; il s'exerce à toute la stratégie d'un général et met en train les plus puissantes pièces de son artillerie.

Il est, pour le prédicateur de nos jours, un ennemi plus terrible encore que ne l'est pour l'écrivain, l'indifférence du lecteur : il y a cinquante ans, c'était la politique, vingt ans plus tard, ce fut le rationalisme et l'impiété : aujourd'hui, c'est un ennemi bien plus redoutable... le sommeil.

Oui, le sommeil ! et je ne crains pas de l'appeler le plus terrible ennemi de la chaire chrétienne : car enfin, la politique, on peut à la rigueur l'aborder dans un prône, en se souvenant toutefois que la matière est épineuse et que l'on marche sur des charbons ardents ; on peut désarçonner un impie, en lui opposant quelqu'un plus impie que lui, et le

combattre avec ses propres armes... Que dis-je! Pour faire déraisonner un rationaliste et le jeter dans l'absurde, il suffit bien souvent de le mettre aux prises avec le dernier des paysans qui sait son catéchisme.

Mais le moyen, s'il vous plaît, d'instruire et de convaincre des gens qui dorment? Le moyen même de se fâcher lorsqu'on vous approuve sans cesse, à temps, à contre temps?

N'importe; je plains le prêtre qui s'attire, à tort ou à raison, de pareilles marques d'assentiment de la part de son auditoire, surtout lorsqu'elles sont générales et *bruyantes*. J'aimerais autant exciter sa colère et ses menaces en fustigeant ses vices favoris.

Pour éviter un pareil obstacle, le plus sérieux peut-être que le prédicateur ait à redouter, aujourd'hui que le peuple n'est plus impie, et n'a plus guère besoin que de s'instruire, nous avons cru devoir adopter un genre à part, le seul qui convînt, du reste, à notre caractère et à notre insuffisance: aux grands orateurs le sublime et le sérieux des grandes questions: ils ont le secret de captiver longtemps un auditoire par l'éclat du talent et les charmes de l'éloquence: à nous, les derniers venus, les humbles pionniers de cette vaste tranchée où les grands généraux nous précèdent avec tant de gloire, à nous

les petits moyens, les armes à notre taille pour marcher à l'assaut !

Et puis, s'il faut le dire, on nous demandait depuis bien longtemps des prônes sur le ton de *Garo*, du *Coup de Sabre* et de nos autres ouvrages : le genre que nous y avons adopté *a généralement plu*, nous dit-on, et le bienveillant accueil du public est notre plus douce récompense sur la terre : on nous a presque indiqué le titre de ce livre : — « Ne pour« riez-vous, monsieur l'abbé, » nous écrivait, il y a douze ou quinze mois, un bon curé Breton, « ne « pourriez-vous nous donner un livre de sermons « bien courts, bien saisissants, où l'on ne dorme « pas ? C'est la spirituelle épigraphe de votre *Garo*, « de votre *Coup de Sabre* et de votre *Roman contre* « *les Romans* qui m'a inspiré cette idée originale. »

Cette lettre a été pour nous un jet de lumière : nous avons pris la plume et nous avons arrêté le plan, la forme et jusqu'au titre de ce livre.

Est-ce à dire pour cela qu'il ne puisse point avoir le sort de tant d'autres livres faits pour amuser et qui n'amusent plus ? Est-ce à dire que nos petits sermons ne sont pas, en dépit de leur titre, exposés à endormir quelquefois l'auditoire et le lecteur ?

Loin de nous cette folle présomption ; qu'on ne se trompe pas sur le vrai sens de notre titre : c'est une promesse et une prière plutôt qu'une orgueil-

leuse annonce : ce sont des sermons sans doute, et vous n'avez pas encore entendu notre voix ; mais de grâce, n'y dormez pas, sinon pour le prédicateur, qui n'est qu'un humble prêtre de province, du moins pour les questions sérieuses et redoutables qu'il va traiter : — ce sont des sermons, et, le dirai-je ? des sermons qui pourront, au premier abord, vous paraître monotones, à raison de la simplicité de mon plan qui m'obligera de parler plusieurs fois sur le même sujet : mais ne craignez rien, ils seront si courts, si variés, si émaillés d'histoires que vous n'y dormirez pas.

Pour vous, ne prêtez pas main-forte à l'ennemi ; gardez-vous du sommeil, je vous en prie ! Défendez cette porte tandis que nous attaquerons d'un autre côté : ou plutôt faites mieux, luttez avec nous, soutenez nos efforts, et surtout ne les paralysez pas en disant : *Que m'importe ?* — Il vous importe au moins autant qu'au prédicateur que sa voix ne se perde pas dans le désert, et que chacune de ses paroles soit un coup de feu dans les rangs ennemis ; car si c'est un devoir que je remplis en vous animant au combat, vous serez les premiers à profiter de la victoire.

AVANT-PROPOS

QUI N'EST PAS TOUT A FAIT UN PRONE, MAIS OU LA MORALE COMMENCE.

Pour le coup, je ne m'en défends plus, ami lecteur, ce sont bien des sermons que je vous présente; de vrais sermons, avec texte latin, *exorde*, *corps de discours*, *confirmation*, *péroraison* !... J'avoue qu'il faut avoir du courage pour méconnaître ainsi son siècle, qui n'aime guère que les riants mensonges, les livres à effet, j'allais dire les livres qui font scandale...; et certes, sans la résolution que nous avons prise d'être aussi piquant, aussi court, aussi familier que possible, et surtout de larder la morale d'une foule de traits, de comparaisons et d'apologues qui l'assaisonnent, jamais nous n'aurions eu la témérité de grossir le flot toujours montant des sermonnaires et des moralistes qu'on ne lit plus.

Mais en vous donnant un livre de sermons, en élevant la voix pour faire de la morale, nous nous sommes bien promis d'être de notre siècle et de ne pas

trop nous assombrir... même en traitant les sujets les plus graves et les plus sérieux.

Et pour entrer de suite en matière, je vous dirai tout d'abord que, bien que cet ouvrage ne soit pas un cours complet et suivi de religion, mais une série d'instructions sur divers points de dogme et de morale, nous avons cru bien faire en consacrant le premier volume à l'exposé clair et succinct des fondements de la foi ; on conçoit que nous n'y parlerons qu'à la raison, au bon sens le plus élémentaire : écrivant un peu pour tous, pour les forts comme pour les faibles dans la foi, et principalement pour ceux qui trouvent dans les livres à un sou des arguments tout faits contre la religion, ne devons-nous pas leur montrer qu'elle est loin d'être aussi déraisonnable et aussi absurde que le prétendent ces petits oracles de l'atelier, du carrefour et du cabaret ?

Voilà pourquoi nous appuierons d'abord sur les principaux motifs de notre foi : c'est que nous savons devant qui nous parlons ; la célèbre sentence : *magister dixit*, le maître l'a dit, a son mérite assurément ; elle a même longtemps régné dans le domaine des sciences et de la religion ; mais c'était le bon vieux temps, le temps de l'*ignorance et des ténèbres*, et nous avons marché... Le moyen, s'il vous plaît, de s'accommoder de ce vieil aphorisme de la sagesse de nos aïeux, quand on a les ballons, le gaz et l'é-

lectricité ? Nous voulons voir, nous, avant de croire ; nous voulons toucher, nous ; et pourquoi non ? Le *progrès des lumières* a fait un rationaliste de tout homme qui sait signer, et transformé nos laboureurs en autant de saints Thomas.

Et bien ! c'est à ceux-là de préférence que s'adresse ce premier volume ; aussi les sermons qu'il renferme devraient-ils plutôt s'appeler entretiens et conférences ; car, outre le ton familier que nous y avons pris, nous laissons de côté l'éloquence et les grands arguments pour ne nous adresser qu'à la simple raison de Jacques Bonhomme.

Et, comme avant de raisonner sur une chose, il faut tout d'abord la connaître, il convient de nous bien pénétrer de la nécessité d'étudier la religion ; et nous en avons tous grand besoin, tous, ceux-là mêmes qui croient la mieux savoir.

On l'a dit bien souvent et on le répète sur tous les tons depuis une quinzaine d'années, le siècle n'est plus impie ; ce n'est que pour mémoire qu'on parle encore des esprits forts qui étaient la queue de Voltaire, et qui nous ont transmis les indifférents, qui étaient la queue des esprits forts ; les indifférents, à leur tour, nous ont laissé leur queue : ce sont les ignorants...

Mon Dieu oui, les ignorants ! Et ce mot-là, vous le voyez bien, je le prononce sans sourciller ; vous avez

d'ailleurs la bonne grâce d'en convenir, et ne vous faites guère illusion là-dessus. Si éclairés, si instruits que nous soyons sur tout le reste, nous sommes en général d'une ignorance déplorable en fait de religion.

Et sans parler ici de ceux qui ne l'ont jamais apprise et dont tout le christianisme se borne à porter *incognito* sur leur front l'auguste caractère de leur baptême ; sans parler de ceux qui, n'en ayant reçu que de très-légères notions dans leur jeune âge, non-seulement n'ont plus ouvert un livre de piété, mais ont passé leur vie à désapprendre... que dis-je, *désapprendre?* à fausser leurs principes religieux dans la lecture des romans et des livres impies, à ne nous occuper que de ces rares chrétiens qui, suffisamment instruits dans leur enfance, n'ont jamais rien lu, rien entendu de contraire aux enseignements de leur catéchisme, n'est-il pas vrai que tout nous distrait dans la vie, que tout nous emporte hors de nous-mêmes, que nous avons tous à passer par une interminable filière d'événements, de préoccupations, d'affaires plus ou moins sérieuses qui nous font oublier la seule capitale !

Ah ! quand même les passions, ces avocates du diable, ne seraient pas sans cesse à répéter à nos oreilles: — Bah ! le plaisir, l'amusement, le *positif* avant tout ; le reste est accessoire, et pour les imbé-

ciles ! — la sainte voix de la religion serait étouffée par cent voix étrangères et profanes qui trouvent toujours un écho dans nos cœurs.

On ignore donc en général ou pour n'avoir pas appris, ou pour avoir mal appris, ou pour avoir oublié; tout le monde convient de cela, et sent le besoin de remonter un peu l'édifice de ses connaissances religieuses, autant pour remplir un devoir sacré que pour ne pas s'exposer à de honteuses bévues.

Croiriez-vous qu'il y a des gens en France, et des gens instruits, que vous embarrasseriez en leur demandant seulement combien de sacrements ils ont reçus, et qui savent juste assez de religion pour ne pas confondre une église avec une mosquée, une synagogue ou un temple protestant ?

Tenez, laissez moi vous raconter un fait arrivé naguère en pleine mer, et qui prouve que si nos braves marins se trompent quelquefois dans les cérémonies religieuses qui se font à bord, c'est sans malice, et que le cœur n'y est en rien.

Un vieux matelot venait de mourir sur un navire de commerce qui retournait d'Amérique; on était encore trop loin de la terre pour espérer que son corps y arriverait sans se corrompre. Force fut donc de le jeter à la mer; c'est ce qui se fait du reste en pareille conjoncture.

Tout l'équipage se rassembla donc autour du cadavre, qu'on avait enveloppé de toile, et, faute de prêtre, car il n'y en avait point à bord, les marins se mirent en devoir de réciter quelques prières avant de l'ensevelir dans les flots.

Comme ils étaient à genoux devant leur vieux camarade et paraissaient prier avec ferveur, mais tout bas, le capitaine qui, probablement, ne trouvait rien dans sa mémoire, s'adressant au plus intelligent de la troupe :

— Prie donc tout haut, Lanti, lui dit-il, pour que tout le monde y participe.

— Très-volontiers, capitaine, mais quelle prière vais-je faire ?

— Et parbleu ! *quelle prière... quelle prière...* celle que tu faisais !

Lanti se mit à réciter dévotement le *Pater noster* ! mais, dès les premiers mots, il fut interrompu par les murmures de l'équipage :

— Ah bah ! disait-on de toutes parts, allons donc ! c'est trop commun, le *Pater ?*

— Et puis ce n'est pas pour les morts, je crois, fit observer le contre-maître, qui avait su servir la messe dans son enfance.

— Indique-moi donc une autre prière, toi qui devais chanter aux enterrements.

— Ou plutôt qu'il fasse mieux, qu'il chante lui-même, dit le capitaine.

Le contre-maître réfléchit, se gratta la tête dans un embarras visible, puis se mit à entonner le *Libera* d'une voix de stentor ; malheureusement il resta court à la troisième parole, c'est-à-dire à *Domine;* le vieux marin n'en savait pas davantage.

— Si nous lui chantions le *Miserere mei,* dit un jeune mousse, ancien élève des Frères, je l'ai copié tant de fois à l'école que je le sais par cœur.

— Le *Miserere ?* Non, c'est trop long, s'écrièrent les marins qui se tenaient toujours à genoux durant ce débat ; chantons-lui plutôt le *Tantum ergo*, tout le monde sait cela.

— Va pour le *Tantum ergo*, répondit le capitaine.

Et ces bons matelots se mirent à chanter devant le cadavre, en guise de *De profundis*, l'hymne qui ne se chante que devant le Saint-Sacrement.

L'enterrement, dira-t-on, n'en fut pas moins valide, d'accord ; mais il n'est guère possible de pousser plus loin l'ignorance, avouez-le franchement, et l'ancien clerc aurait pu laisser un peu moins de sa mémoire au-delà de l'équateur.

Soyons justes pourtant, des matelots ne sont pas des théologiens, et l'on peut sans trop de honte ignorer les prières des morts ; en fait de bévues sur

la religion, il y a mieux que cela, et nous ferions des volumes si nous voulions énumérer ici les méprises dans lesquelles tombent tous les jours, je ne dis pas des paysans, des gens sans instruction, mais des hommes que leur position sociale met en évidence et dont l'éducation soignée sur tout le reste rend plus apparentes les fautes qui leur échappent sur la religion.

Nous devons donc étudier cette science céleste non-seulement pour apprendre à bien croire, bien vivre, et à bien vivre pour bien mourir; nous le devons par prudence et pour éviter le ridicule.

Que l'on fasse des solécismes en français, des barbarismes en latin, que l'on raisonne en vrai la Bédollière, quand on est assuré de son *million* de lecteurs, à la bonne heure! les épiciers de MM. Havin, Jourdan, Delord et Lucas n'y regardent pas de si près ; mais il n'est vraiment plus permis aujourd'hui de faire naître Jésus-Christ à Nazareth avec M. Lherminier, ni à Jérusalem avec M. Roux-Ferrand, ni d'écrire sur une feuille de papier, fût-on professeur de calligraphie, que « *Dieu est le plus juste des hommes qui habitent la terre*[1]... » On ne peut même plus dire, s'appelât-on M. Comte, que « *la religion ne sera*

[1] Pendant une demi-heure, dit le *Catéchisme de l'Université,* qui raconte ce fait, tous les élèves ont rempli leur page de cette ébouriffante phrase.

bientôt plus bonne que pour les chiens...» ce serait commettre un anachronisme pyramidal et nous transporter d'un trait de plume, nous chrétiens de Pie IX, et Français de Napoléon III, au siècle de Julien l'Apostat, ou tout au moins à celui de Voltaire. Vous concevez que celui qui oserait nier l'atmosphère catholique qui nous environne, et parler de la religion, seulement comme on en parlait il y a une cinquantaine d'années, ferait rire aux larmes le bon sens.

Ainsi nous étudierons notre religion pour ne pas être ridicules, mais nous l'étudierons surtout pour devenir conséquents. Chrétiens par le nom et le caractère, la religion nous enseigne à l'être par la conduite ; elle nous enseigne à si bien régler nos actions, nos paroles, nos sentiments, toute notre vie, que nous n'ayons à rougir ni devant Dieu, ni devant les hommes.

Un dernier mot, qui sera comme le bouquet spirituel de cet entretien préliminaire : traitons toujours avec un saint respect la religion et la science céleste qui l'enseigne ; n'affectons pas une incrédulité menteuse et ne nous posons jamais en esprits forts ; ils ne sont plus de notre siècle ; et puis, c'est un vernis qui va mal à la franche et loyale rondeur de notre caractère. Soyons un peu de notre pays : fi donc ! un masque sur un visage français ! croire et dissi-

muler sa foi comme si l'on avait peur ! Allons donc ! ce serait lâche, ce serait indigne, et, tout en vous applaudissant, le monde lui-même vous mépriserait dans son cœur.

Oh ! raisonnons tant qu'il vous plaira sur Dieu, l'immortalité de l'âme et la divinité de la religion ; étudions-en les preuves, examinons à loisir les fondements de notre foi, rien de plus légitime et de plus louable assurément ; car, de cet examen sérieux, jaillira pour nous comme une éclatante lumière, la vérité du catholicisme ; mais cette vérité une fois connue, humilions notre orgueilleuse raison devant la raison de Dieu, et, dociles désormais aux saintes inspirations de la foi, marchons avec confiance à la lueur de ce flambeau céleste, en disant avec Samuel à celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie :

Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute !

PETITS SERMONS

OU L'ON NE DORT PAS

PREMIER SERMON

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA RELIGION.

Non est scientia Dei in terrâ.
La science de Dieu est généralement ignorée sur la terre.
(Osée IV, 1.)

Mes frères, c'est une triste vérité qu'il faut bien reconnaître, si le siècle est en progrès, si les arts, l'industrie et les sciences humaines sont à leur apogée, au plus haut point de leur splendeur, si l'homme, dévorant l'espace sur les ailes de la vapeur comprimée, ou planant dans les airs sur une légère nacelle, ou bien envoyant en un clin d'œil sa parole aux extrémités de l'univers, peut, aujourd'hui plus que jamais, se dire et se croire en toute vérité le roi de la création, il a singulièrement négligé les rapports qui l'unissent au Créateur... Que dis-je, *négligé ?* ah ! il vit dans une lamentable ignorance de ces rapports sacrés ; et cette activité merveilleuse qui lui avait été donnée pour les étudier, pour s'étudier lui-même et connaître ses devoirs envers Dieu et envers ses semblables, cette noble intelligence qu'il devait appliquer avant tout à l'étude de la religion,

il l'a appliquée à tout excepté à la religion : Dieu, son âme, son origine et ses éternelles destinées, toutes les vérités de la foi ont été pour lui des questions oiseuses ou tout au moins indifférentes ; en un mot la créature est devenue l'objet exclusif de ses études et de ses soins laborieux ; quant au Créateur, il ne s'en est pas plus occupé que s'il n'existait pas.

Et pourtant, du berceau à la tombe, quelle plus importante affaire devait exciter notre sollicitude, je vous le demande, n'est-ce pas là-dessus que pèseront un jour pour nous les jugements de Dieu ?

Ah ! laissez-moi donc ici, mes frères, dans une série d'instructions bien courtes, bien familières, vous rappeler les principales vérités de cette religion que vous connaissiez si bien dans votre enfance, mais que les passions de la jeunesse, les préoccupations de l'âge mur, les infirmités de la vieillesse vous ont peut-être fait oublier : je vous dirai qu'il existe un Dieu créateur de l'univers ; que l'homme se compose de deux substances, l'âme et le corps ; que notre âme est immortelle ; que nous avons des dogmes à croire et des vertus à pratiquer ; en un mot, qu'il existe une religion révélée qui résume tous nos devoirs envers Dieu, envers nos frères, envers nous-mêmes, et que cette religion est la religion chrétienne dont l'Eglise catholique est seule dépositaire.

Mais avant tout, comme l'ignorance religieuse est la grande plaie de notre siècle, nous consacrerons trois instructions préliminaires à l'étude de la religion. Dans la première, nous tâcherons de vous faire bien

sentir la nécessité de vous en occuper sérieusement : dans la seconde, nous vous indiquerons les moyens, la marche et le but de cette étude, et dans la troisième, nous répondrons aux principales objections qu'ont faites de tout temps là-dessus l'impiété, l'indifférence et la paresse ; parlons tout d'abord de la nécessité pour nous d'étudier la religion.

— Mes Frères, êtes-vous chrétiens?

Cette simple question, la première qu'on adresse à l'enfant du catéchisme et qui, posée en ce moment du haut de cette chaire, vous fait peut être sourire et hausser les épaules de pitié, cette question primordiale et décisive pourtant, quel est l'homme sensé qui se l'est adressée, mais là, sérieusement, et avec le désir bien arrêté d'y répondre quelque chose de raisonnable?

Et ici je ne parle pas de la nécessité où sont tous les chrétiens de vivre en harmonie avec leur croyance, et de ne pas renier par leur conduite les engagements sacrés de leur baptême. Il est de toute évidence qu'à moins d'être insensé, d'être un hypocrite et un scélérat, un homme doit vivre en chrétien, lorsqu'il en porte sur le front l'auguste caractère. Mais je parle de la nécessité de vous comprendre vous-même, de vous définir et de vous expliquer une bonne fois : je parle de la nécessité de trouver enfin une réponse avouable à certaines questions que tout homme qui a le sens commun a dû se poser bien souvent dans sa vie, et dont celle du catéchisme n'est que le résumé : — Qui suis-je? un homme ou « un animal sans raison? et si j'ai quelque chose de

« plus que le cheval qui me porte et que le bœuf « qui rumine dans mon étable, qu'est-ce qui constitue « cette différence ?

— « D'où viens-je ? y a-t-il un Dieu créateur, ou « bien tout ce qui existe est-il éternel, ou l'œuvre « d'un aveugle hasard ?

— « Pourquoi suis-je sur la terre ? Ai-je une « âme immortelle, et, par de là la tombe, est-il un « châtiment pour le crime, une récompense pour la « vertu ? Lorsqu'on déposera mon corps dans la fosse, « tout sera-t-il fini pour moi comme pour l'animal « qu'on jette à la voierie ?

— « Et pour tout dire en un mot, dois-je être chré- « tien, juif, mahométan, païen ou athée ? »

Questions sérieuses, mes frères, questions profondes qui ont épuisé la science de tous les âges, de tous les pays, et dont la solution a une portée immense pour la société, la famille et l'individu.

Or, c'est dans la religion, et dans la religion seule que se trouve la réponse à ces questions capitales, et toute notre vie devrait être employée à l'étude de cette science céleste qui nous éclaire sur nos plus chers intérêts, en nous expliquant le mystère de notre origine et de nos éternelles destinées.

Aussi je soutiens avec Pascal, que c'est être insensé que de ne pas chercher la solution de ces terribles problèmes, et de vivre dans une indifférence complète pour des vérités qui peuvent avoir pour notre avenir, les plus redoutables conséquences !

Est-il en effet une folie comparable à celle d'un homme, d'un être intelligent et raisonnable qui vit

au jour le jour, en *philosophe*, tranquille sur son passé qui peut n'être pas sans crime, jouissant du présent en véritable épicurien, sans souci de l'avenir où il n'entend pas gronder l'orage parce qu'il se ferme les oreilles, uniquement occupé à boire, manger, dormir comme une bête de somme, sans savoir s'il ne se réveillera pas entre les mains d'un Dieu vengeur !

Mais la bête de somme, si elle pouvait raisonner, réfléchir, prévoir, comme nous ; si, d'avance, elle se voyait en face de la mort avec la liberté de l'éviter en s'élançant vers un riant pâturage, serait-elle si tranquille en attendant le coup fatal ? et quand même elle pourrait se croire le jouet d'un mirage trompeur, quand même elle ne devrait être heureuse qu'en espérance, toute vaine qu'on la suppose, ne lui semblerait-elle pas cent fois préférable aux terreurs de la mort ?

Ah ! n'en doutons pas, sa prévoyance nous prêcherait la sagesse, et cet instinct qui l'arrête tremblante au bord d'un précipice, nous en dit plus que tous les raisonnements.

Rien de plus insensé, mes frères, ajoutons rien de plus ridicule et de plus honteux que d'ignorer sa religion.

Il est des arts et des sciences qui ne sont pas du domaine de tout le monde ; mais il y a de la honte à ignorer ce que tout homme doit savoir. Tout le monde ne peut pas être mathématicien, littérateur, astronome, historien, poëte, mais nous sommes tous obligés de connaître notre religion, sous peine d'être ridicules.

Ne vous est-il jamais arrivé de voir entrer dans l'église un homme qui, depuis longtemps, en avait perdu le chemin ? — Il avance d'un air distrait ; à sa contenance embarrassée, on le dirait égaré dans quelque édifice inconnu... il est parmi les fidèles comme un étranger : tout l'étonne ; il ne comprend rien aux plus augustes cérémonies ; ses genoux ne savent plus fléchir ; sa main a oublié le signe de la croix : et fort heureux encore quand il ne s'épouvante pas des bénédictions du prêtre et ne tourne pas le dos à l'autel ! Mon Dieu, je sais bien qu'il n'en sera jamais là, mais supposez-lui un degré de plus d'ignorance, et on le prendra pour un sauvage !

Le mal du siècle, je le répète, mes frères, la plaie générale de notre époque, c'est l'ignorance, mais une ignorance fabuleuse en matière de religion. Il n'est pas rare de voir des personnages, même haut placés dans l'estime publique, tomber, sur la religion, dans les plus étranges méprises.

Sortis, pour la plupart au moins, de ces établissements où la religion joue, dans l'éducation, un rôle à peine secondaire, et lancés à toute vapeur dans le tourbillon des affaires, du plaisir et des préoccupations de la vie, est-il étonnant qu'arrivés à un certain âge, ils aient perdu jusqu'aux plus simples vestiges de leur éducation religieuse ?

Mais ce qu'il y a de plus triste, mes frères, c'est que cette ignorance se trahit quelquefois chez les hommes les plus instruits sur tout le reste, et les esprits les mieux cultivés. Les bévues de plusieurs philosophes modernes, et de Voltaire lui-même, sur la

religion, sont devenues proverbiales ; il serait difficile de se faire une idée de l'ignorance religieuse de la plupart de nos lycéens et de nos bacheliers : permettez-moi d'en citer une preuve entre mille ; c'est un fait que vous avez pu lire naguère dans plusieurs journaux de Paris et de la province.

— Parlons un peu religion, disait en pleine séance, un examinateur d'aspirants au baccalauréat, à un jeune élève qui avait eu des succès et faisait l'orgueil de ses maîtres ; voyons, mon ami, qu'était-ce que saint Paul ?

— Saint Paul, répond l'élève visiblement troublé par une question si simple, saint Paul était... je crois... un apôtre.

— Sans doute : mais qu'a-t-il fait, n'a-t-il pas écrit ?

— Ah ! oui, monsieur, il a écrit... il a fait des ouvrages très-estimés.

— Des *ouvrages*... ? des lettres, voulez-vous dire : très-bien ; parlez-nous un peu de sa vie, de sa conversion ; que savez-vous de lui ?

L'élève continuant de se gratter la tête et de regarder le plafond :

— Eh bien, saint Paul... l'apôtre saint Paul... ah ! j'y suis maintenant ; il faisait partie de la synagogue, et gardait les vêtements des Juifs pendant qu'ils lapidaient Jésus-Christ.

... Le malheureux ! La chronique ne dit pas s'il faisait crucifier saint Etienne ; mais il est à croire pour l'honneur de ses examinateurs que son diplôme fut ajourné.

Ignorance grossière, ignorance colossale sans doute et qui rend un homme ridicule, même aux yeux du monde; mais ignorance coupable qui prête encore moins à rire qu'à gémir.

Car enfin, mes frères, si Dieu existe, s'il nous a donné une religion à suivre et des devoirs à remplir, n'est-ce pas un crime que de les dédaigner et de négliger de s'en instruire ?

De même que nul n'est censé ignorer les lois de l'Etat, nul n'est admis à ignorer sa religion. Je dis plus : les intérêts de Dieu étant supérieurs aux intérêts de l'Etat et la loi divine étant la base des lois humaines, la religion qui nous l'enseigne doit passer avant elle: nous sommes enfants de Dieu avant d'être citoyens.

Or, si l'ignorance affectée de la loi civile, en rend les violateurs plus coupables, que dire de celui qui néglige volontairement de s'instruire de sa religion ? Son ignorance, au jour de la justice, pourra-t-elle servir d'excuse aux iniquités dont elle aura été la source, et n'en doublera-t-elle point au contraire la malice ?

Ah ! n'en doutons pas, mes frères, le Dieu qui saura pardonner les fautes échappées à la faiblesse, à la fragilité du malheureux Adam, sera sans pitié pour l'aveugle volontaire tombé dans l'abîme ; il aura des vengeances spéciales pour le criminel qui s'est obstiné dans son ignorance pour faire le mal plus à l'aise !

Oh ! pour que Dieu nous préserve de ce sort fatal, nous étudierons notre religion, et nous l'étudierons avec la conviction bien ferme et bien arrêtée que, de

notre diligence à nous instruire de nos devoirs envers Dieu, envers nos frères et envers nous-mêmes, dépend notre éternel avenir.

Comme on creuse une mine dont les riches filons produisent beaucoup d'or, nous creuserons cette science sacrée où s'ouvrent sans cesse devant nous des horizons nouveaux ; et s'il ne nous est pas donné d'y atteindre la perfection des grands docteurs, nous y apprendrons au moins à aller de vertus en vertus jusqu'à la sainte montagne où nous attend la couronne promise au serviteur fidèle. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

OU, COMMENT, ET DANS QUEL BUT FAUT-IL ÉTUDIER LA RELIGION.

Disce ubi sit prudentia, ubi sit virtus, ubi sit intellectus.
Apprenez où se trouve la prudence, la vertu, l'intelligence.
(Baruch, III, 14.)

Mes frères, vous avez tous, j'aime à le croire, pris au sérieux votre religion, et il n'en est certainement aucun parmi vous qui ne sente la nécessité de l'étudier s'il l'ignore, ou de s'en rafraîchir la mémoire s'il l'avait oubliée : et cela, non-seulement pour apprendre la science salutaire qui enseigne à bien vivre et à bien mourir, mais encore pour échapper au ridicule dont se couvrent trop souvent hélas ! des gens instruits dans les sciences profanes, et qui ignorent les vérités les plus simples et les plus élémentaires du catéchisme.

Il est donc bien entendu, mes frères, que nous étu-

dierons notre religion : mais, où, comment et dans quel but devons-nous l'étudier ! c'est ce que nous allons examiner en peu de mots.

Si nous avions à parler ici à ces petits docteurs dont l'orgueilleuse suffisance affecte de raisonner et de déraisonner sur les choses de Dieu, et qui traitent la religion par dessus l'épaule ; si nous avions à convaincre ces menus philosophes qui ne discutent plus, n'examinent plus, car ils ont leur *idée* inspirée par les passions ou puisée dans quelque livre impie ; si nous nous adressions à cette classe d'indifférents aujourd'hui peu nombreux qui, à toutes vos raisons, à tous vos arguments, haussent les épaules et répondent avec un superbe dédain : *Qu'est-ce que cela me fait?* nous nous bornerions à les renvoyer à Pascal, à Euler, à Léibnitz ou mieux encore, au patriarche de l'incrédulité, qui excelle à prouver le pour et le contre, mais qui n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il parle en chrétien.., et tenez, mes frères, voici comment il s'exprime à l'adresse des indifférents : le sophisme les égara, c'est bien le moins que le sophiste les ramène.

« Je n'ai pu encore m'habituer, à mon âge, à l'in-
« différence et à la légèreté avec laquelle des per-
« sonnes d'esprit traitent la seule chose essentielle,
« la vérité de la religion. Au bout du compte, quoi
« qu'on dise, la chose vaut bien la peine d'être exa-
« minée : et pourtant je ne crois pas qu'il y ait dans
« une grande ville deux cents personnes qui s'en
« soient réellement occupées : presque tous disent :
« *Que m'importe ?* Et après avoir ainsi parlé, ils vont

« compter leur argent et courent au spectacle... La « religion exige absolument l'attention de tout hon- « nête homme : on est un sot et indigne de vivre « quand on passe son temps dans de vains plaisirs « et que l'on traite avec tant d'indifférence et de légé- « reté l'objet qui nous intéresse le plus [1]. »

Voilà ce que nous dirions aux petits philosophes qui se croient encore au siècle de l'Encyclopédie et s'obstinent à méconnaître l'atmosphère de catholicisme qui nous environne : mais, encore une fois, nous ne devons nous occuper ici que de l'ignorance, de l'ignorance qui, de bonne foi, cherche la lumière ; et nous voyons avec bonheur que le peuple ouvre les yeux sur ses vrais intérêts, et ne prend plus la calomnie pour de l'histoire, ni des blasphêmes pour des raisons. Il a fini par comprendre que ce n'est pas dans les livres impies ni dans les romans grivois que l'on doit aller étudier la religion. Prendre pour guides dans cette divine science les incrédules qui la combattent ou les libertins qui la calomnient, c'est évidemment vouloir s'égarer.

— Règle générale, mes frères, des ouvrages des philosophes du dernier siècle et des écrivains de nos jours, romanciers, historiens ou poëtes, on ne doit prendre au sérieux, passez-moi l'expression, que ce qu'ils ont écrit à jeun, c'est-à-dire lorsqu'ils étaient calmes, réfléchis ou malades..... Il est des moments dans la vie où les passions se taisent, où l'on est seul en face de sa conscience, de cette conscience sévère

[1] Voltaire.

dont le cri peut être un instant étouffé, mais qui ne perd jamais ses droits... Alors, à la voix d'une raison naturellement chrétienne qui prêche malgré vous au fond du cœur, on change de ton, *le masque tombe, l'homme reste*, le comédien *s'évanouit*.

C'est alors qu'il faut les saisir, ces caméléons perfides qui changent de couleur à toutes les heures du jour, alors qu'ils prêtent le flanc, ces protées insaisissables, après qu'ils ont dîné. C'est surtout à l'heure de la mort que les impies voient autrement les choses; leur langage et leur conduite à cette heure solennelle sont la meilleure pierre de touche pour juger leurs écrits.

Ainsi, l'homme qui veut sérieusement s'instruire de sa religion, doit, après avoir tout d'abord imposé silence à ses passions et banni de son esprit toute espèce de préjugés, l'étudier dans des auteurs graves, pieux et qui l'aient eux-mêmes pratiquée. Un libertin ne saurait parler avec onction de la chasteté, un malhonnête homme de la probité, un avare de la bienfaisance; et il serait aussi imprudent d'étudier la religion ailleurs que dans les auteurs religieux que ridicule d'étudier le droit dans un livre de médecine, l'histoire dans un code et la géométrie dans un roman. Lorsqu'on part pour une contrée lointaine, inconnue et d'un accès difficile, on prend un guide prudent, éclairé, d'une probité connue; voilà justement la règle à suivre dans l'étude de la religion; celui qui l'étudie dans de mauvais livres est un malheureux qui s'engage dans un bois avec l'assassin auquel il a confié sa défense.

Comment faut-il étudier? — La réponse est aisée, mes frères. La religion étant la science du salut, la clef de notre bonheur dans ce monde et dans l'autre [1], elle doit donc être l'objet de nos soins constants, l'âme de nos pensées. Il faut étudier la religion, creuser, approfondir ses divins enseignements comme on creuse une mine dont les riches filons produisent beaucoup d'or... Celui qui viendrait d'apprendre qu'un trésor est caché dans son champ, avec quelle ardeur, quelle anxiété, quelle infatigable énergie ne le fouillerait-il pas? — Eh bien! la religion est la mine la plus féconde, elle renferme le plus riche trésor qu'il nous soit donné de posséder sur la terre: mieux encore, les biens que nous y puiserons sont d'un prix inestimable et nul ne pourra nous les ravir; ils nous suivront au-delà du tombeau, puisqu'en étudiant la religion, l'homme apprend à bien vivre et que d'ordinaire, on meurt comme l'on a vécu.

Ainsi devons-nous étudier cette divine science, mes frères: l'étudier sans relâche, car fussions-nous montés aussi haut que Tertullien, saint Thomas et Bossuet, à nos yeux s'ouvriraient toujours des horizons nouveaux: l'étudier avec méthode, avec suite, car dans la religion tout s'enchaîne, tout est admirablement coordonné; l'étudier avec crainte et tremblement, car de cette étude dépend pour beaucoup d'entre nous l'avenir éternel; nous devons surtout l'étudier avec confiance, une confiance toute filiale

[1] *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* I Timoth. IV, v. 8.

sous l'œil de Dieu qui bénira notre ardeur et sera lui-même notre guide : mais il faut pour cela qu'il soit l'objet et le but final de nos constants efforts.

Ne nous y trompons pas, mes frères, c'est uniquement pour Dieu que nous devons entreprendre cette étude salutaire, c'est pour le chercher dans la simplicité de notre cœur ; tout autre but serait frivole et indigne d'un chrétien.

La religion n'est pas une science purement spéculative que l'on approfondisse par curiosité, par désœuvrement, pour se donner un vernis d'érudition : une de ces sciences que l'on étudie un moment sans conséquences pour sa conduite, de même que cet insensé dont parle l'Évangile, qui contemple son visage dans un miroir et qui l'oublie l'instant d'après. La science religieuse est essentiellement pratique : on ne doit chercher la vérité qu'avec le désir bien arrêté de marcher à sa lumière, et d'en montrer l'application dans sa conduite et sa vie. Le nom seul de la religion, *religio*, de *religare*, qui signifie unir, en indique le but. C'est le lien sacré qui unit l'homme au Créateur, le code et le résumé de ses devoirs envers Dieu, envers ses frères et envers lui-même.

— Envers Dieu, dont elle lui révèle l'existence, les incommunicables attributs, les bienfaits, et par suite, les droits infinis à notre adoration et à notre amour ;

— Envers nos frères, auxquels elle nous unit par les liens d'une sainte charité, comme enfants d'une même famille, compagnons des mêmes travaux, des mêmes combats et héritiers des mêmes espérances.

— Enfin envers nous-mêmes, en nous prescrivant des lois de tempérance et de modestie, en nous pénétrant d'une sainte vénération pour la vivante image de Dieu, les membres de Jésus-Christ, le temple de l'Esprit-Saint.

C'est dans l'unique but de bien remplir ces devoirs que l'homme doit étudier sa religion; c'est pour en devenir meilleur et puiser, dans cette science céleste, l'amour du bien, l'horreur du vice et le courage de la vertu. Volontiers Dieu se découvre à l'homme qui le cherche avec un cœur pur; il éclaire de sa lumière celui dont l'âme est simple, la volonté droite, et qui lui dit avec saint Augustin: Que je vous connaisse, mon Dieu, et que je me connaisse moi-même! *Noverim te, noverim me!*

.... Que je vous connaisse, pour vous adorer, vous chérir et chanter vos louanges; mais que je me connaisse aussi, Seigneur, pour sentir ma faiblesse, mon néant et tout ce que je vous dois de reconnaissance et d'amour, pour avoir comblé tant d'abîmes qui me séparaient de vous! *Noverim te, noverim me!*

Cette profonde parole, mes frères, cet ardent soupir du plus grand docteur de l'Église sera la règle constante et invariable de notre étude, le bon ange qui vous tiendra par la main dans le mystérieux labyrinthe où nous nous engageons, l'étoile bénie qui nous guidera sur ces océans inconnus, et, si notre barque chancelle, l'ancre salutaire qui nous fixera au port! *Ainsi soit-il!*

TROISIÈME SERMON

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Videte ne seducamini. (Luc. xxi, 4.)
Gardez-vous de vous laisser séduire.

Mes frères, s'il y a de la honte à ignorer sa religion, si c'est une folie de négliger de s'en instruire, une imprudence criminelle de l'étudier dans de mauvais livres ou de ne s'en occuper que comme une de ces sciences futiles qui ornent l'esprit sans nous rendre meilleurs, que dire de celui qui cherche à se tranquilliser dans son indolence par mille raisons plus ou moins déraisonnables, qui s'étudie à trouver des prétextes, des excuses pour autoriser son apathie et son ignorance des vérités les plus élémentaires de la foi ? Quel nom donner à ces sourds qui ne veulent pas entendre, à ces aveugles obstinés qui se plaisent dans leurs ténèbres, comme s'ils espéraient, en fermant les yeux, anéantir les rayons du soleil ?

Ah ! disons-le en gémissant, chrétiens, ce sont des misérables que Dieu jugera sans miséricorde, car ils commettent, en s'obstinant dans leur ignorance et leur aveuglement, le péché contre le Saint-Esprit, ce crime effrayant qui n'est remis ni dans ce monde ni dans l'autre !

Pour mieux nous prémunir contre ce crime fatal et vous en dévoiler ici toute la malice, examinons, en essayant d'y répondre, les principales difficultés que l'on oppose à l'étude de la science religieuse ;

vous verrez que ceux qui font ces objections pour autoriser leur ignorance et leur paresse, sur quelque ton qu'ils parlent, sérieusement ou pour se donner du jabot, vous verrez que ces chrétiens qui posent ainsi en esprits forts, n'ont du chrétien que le nom et sont généralement pervers, à moins qu'un petit grain de folie ne les excuse.

— Mais laissez-moi donc tranquille, dit-on, et ne me parlez pas de religion.

— Et pourquoi ne vous en parlerais-je pas? Est-il pour vous une question plus pressante, plus capitale et plus décisive : mon silence et vos dédains lui feront-ils perdre de son importance. Espérez-vous peut-être anéantir Dieu, votre âme et l'autre vie en ne vous en occupant pas? Ah! s'il est vrai que tout cela existe, tous vos dédains, toutes vos répugnances ne sauraient le détruire : et ce n'est pas le moyen de vous rendre le Ciel favorable que d'en chasser la pensée comme un souvenir importun. — Que je vous *laisse tranquille!* mais ne l'êtes-vous pas depuis assez longtemps? Voyons, quel âge avez-vous et depuis quand sommeillez-vous ainsi? — Quoi! voilà vingt, voilà trente ans, voilà quarante ans peut-être que vous vivez plongé dans le perfide repos des sens et vous n'êtes pas encore fatigué de cet état de torpeur et de léthargie, et vous voulez rester ainsi jusqu'à votre heure dernière; et vous ne tremblez pas qu'il y ait quelque chose au-delà du tombeau? Ah! vous oubliez que vous n'avez pas été placé sur la terre uniquement pour y vivre riche, puissant, honoré, pour y nager dans les plaisirs : tout cela peut être excellent pour le bon-

heur du corps qui vous est commun avec la brute, mais vous me permettrez sans doute d'établir entre vous et la brute une différence à votre avantage; pour un moment du moins, vous admettrez que nous avons une âme immortelle qui vit, s'alimente et jouit autrement que le corps... A l'âme, à cette céleste émanation du souffle créateur, il faut une nourriture céleste, le pain sacré de la parole de Dieu, la méditation des vérités éternelles, la religion ; et cet aliment divin lui est si nécessaire qu'elle languit et meurt lorsqu'elle en est privée...

— Que je ne vous parle pas de la religion ! Mais de quoi voulez-vous que je vous parle ? De vos champs, de vos vignes, de vos prés, de vos bois ? Mais ils sont l'objet de vos soins continuels, de votre constante sollicitude. — De votre commerce, de vos affaires ? A quoi bon ? vous en êtes préoccupé nuit et jour, vous vous épuisez en expédients pour les faire réussir.—De vos richesses, de votre or, de votre argent ! Mais vous en avez fait votre idole, et ne vous en cachez pas ! De quoi faut-il que je vous entretienne ? De vos talents, de votre naissance, des honneurs qu'on vous rend ? Je le ferais volontiers, si le diable ne l'avait fait avant moi. — De vos espérance, de vos projets d'avenir sur la terre ? Mais supposé qu'ils soient sérieux, êtes-vous sûr de les voir se réaliser ? En un mot, vous parlerai-je des intérêts du temps ? Mais ils parlent déjà si haut dans votre âme, qu'ils y étouffent la voix de ceux de l'éternité !

Ah ! laissez-moi plutôt faire appel à la raison, au

bon sens, à l'instinct de la conservation, le dernier qu'on abdique; laissez-moi vous parler au nom de votre âme qui se meurt d'inanition ! Si vous n'avez pas entendu ses gémissements de détresse, c'est qu'absorbé par la terre et les soins du corps, vous n'avez pas même songé à vous demander si vous avez une âme, et s'il y a réellement une autre vie ? Voici donc le moment de se réveiller de cette apathie indigne ; commencez enfin à vivre en homme, à réfléchir sérieusement, à méditer sur votre origine et votre avenir, à étudier votre religion.

— Ma religion ? je la connais, je la sais depuis mon enfance !

— Vous savez votre religion ! et si je prouvais moi, que vous êtes dans l'erreur ? — Je veux pour un moment que, dans votre jeune âge, aux jours fortunés de votre première communion, vous ayez parfaitement possédé votre catéchisme et les éléments de la doctrine chrétienne : mais depuis cette aimable aurore de votre vie, tant de nuages ont passé sur votre horizon, tant d'orages se sont déchaînés sur votre innocence que le frêle édifice de votre éducation première doit avoir été, sinon détruit, au moins fortement ébranlé. — Puis sont venus les passions de l'âge mûr, les affaires, l'ambition, les soucis, les projets, les préoccupations d'avenir, de famille, que sais-je ? Ah ! vous seriez un prodige, mon frère, si, absorbé comme vous l'êtes, et depuis si longtemps, vous n'aviez pas complétement perdu de vue les premiers éléments de votre éducation religieuse, à moins que fidèle à quelque forte et généreuse résolu-

tion de vos jours de ferveur, vous n'ayez de temps en temps rafraichi vos souvenirs dans les livres de la jeunesse : mais laissez-moi vous le dire, il n'en est pas ainsi ; comme tant d'autres, vous avez oublié les grandes vérités de la foi et seriez peut-être embarrassé pour répondre aux questions les plus simples du catéchisme.

Il n'y a pas longtemps, on donnait une retraite dans un couvent de religieux dominicains.

Parmi les prêtres qui s'y étaient rendus en grand nombre, on remarquait plusieurs hommes du monde et des premiers rangs de la société. Un jeune homme fort distingué qui venait d'arriver et qui se sentait peu fait à la méditation, alla trouver le supérieur et lui demanda un livre pour suivre les exercices de la retraite, et fixer la mobilité de son esprit.

Le bon religieux lui en remit quelques-uns, et lui recommanda de les lire avec attention.

— Merci, mon Père, répondit le jeune homme ; je vais les lire et les méditer à l'aise.

Tout en se rendant à son appartement, il jeta les yeux sur les livres qu'il emportait, et fut surpris d'y voir un catéchisme.

— Ah ! ça, dit-il en lui-même, vivement piqué dans son amour-propre, on me prend donc ici pour un ignorant ou pour un imbécile ?

Là-dessus, il revient sur ses pas et va frapper de nouveau à la porte du supérieur.

— Mais, mon Père, lui dit-il avec un léger sourire qui laissait percer le dépit, quel livre m'avez-vous donné là ?

— Mon Dieu, mon ami, répond le supérieur avec bonté, ce livre n'a rien de blessant pour vous : la règle de la maison le veut ainsi ; nous donnons toujours un catéchisme aux personnes qui viennent ici faire leur retraite...

— Eh ! bien, mon Père, vous pouvez le reprendre, je n'ai pas de temps à perdre et vous me ferez l'honneur de croire que je n'ai pas besoin de catéchisme... Est-ce que je n'ai pas su tout ce livre-là par cœur à l'âge de dix ans, et n'est-ce pas se moquer de moi que de me mettre aujourd'hui à l'A, B, C, D, de ma religion ?

— Ah ! vous le prenez sur ce ton, monsieur, dit alors en riant le supérieur qui n'était pas fâché de donner à ce jeune homme une leçon profitable, eh bien, puisque vous avez su votre catéchisme à dix ans, voyons si à trente-cinq vous ne l'avez pas un peu oublié...

Alors commença un petit examen, fort simple tout d'abord et fort inoffensif, auquel pourtant le jeune homme répondit assez mal. Ce fut bien pis quand aux questions innocentes succédèrent de plus sérieuses; il balbutiait quelques mots de réponse sans suite et tout en se frappant le front ; il ne se serait jamais cru si arriéré.

Se trouvant enfin cerné de plus près, notre jeune docteur finit par rester court.

Le bon religieux, qui souffrait de son embarras, allait mettre un terme à ce pénible interrogatoire, quand le jeune homme, visiblement ému et pénétré d'une confusion salutaire, s'écria :

— Oh ! donnez-moi ce livre admirable, mon Père ! je sens plus que jamais le besoin de le revoir : et puisse-t-il me rendre la paix de l'âme en me rendant la science du salut !

Hélas ! mes frères, combien parmi vous, peut-être, seraient dans le même embarras, s'ils avaient à soutenir un examen tant soit peu sérieux sur les vérités les plus élémentaires de la religion ! que dis-je ? et sur les obligations de notre état et sur l'ensemble de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. Je dis ces devoirs ordinaires et journaliers qui doivent faire la matière de notre jugement !

Ah ! je vous en prie, étudiez-les avec soin, ne cherchez plus des prétextes, des faux-fuyants pour vous en dispenser; vous porteriez à votre âme un préjudice réel en la privant de l'aliment céleste qui devait la soutenir dans le pèlerinage de la vie, lui donner des armes contre les passions et l'aider à conquérir la palme de la vertu !

QUATRIÈME SERMON

SUITE DES OBJECTIONS.

Non est in ore eorum veritas, cor eorum vanum est.
La vérité n'est point dans leur bouche; leur cœur est plein de vanité. (Ps. v, 10.)

Mes frères, c'est une étrange chose que la répugnance des libertins, des impies et des mauvais chrétiens à s'occuper de religion : avez vous jamais cherché à en deviner la cause ?

Pour moi je la trouve dans la haine du devoir et la

peur de l'avenir... aussi voyez comme ces malheureux se battent les flancs, comme ils se fouettent l'imagination pour inventer des raisons, des prétextes qui excusent leur antipathie, ou tout au moins leur indifférence pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à la religion... ne nous lassons pas de les entendre rabâcher leurs vieilles rengaînes : — Bah ! disent-ils avec une feinte bonhomie, Dieu nous défend de scruter ses mystères ; d'ailleurs il suffit de la bonne foi du charbonnier.

— Entendons-nous d'abord : S'il nous est défendu de scruter les mystères divins, il nous est ordonné de les apprendre : l'apôtre saint Paul veut que notre foi soit *raisonnable*. Or, comment le serait-elle si elle n'était précédée de l'examen sérieux de son objet, c'est-à-dire de l'ensemble des vérités que nous devons admettre ainsi que des motifs qui nous portent à croire, et rendent notre foi intelligente ?

Nous devons, il est vrai, savoir humilier notre raison devant l'impénétrable profondeur de nos mystères ; et ne point oublier que l'insensé qui plonge dans la majesté divine un regard téméraire-ment scrutateur sera écrasé par la gloire du Tout-Puissant. Mais il y a tout un abîme entre l'orgueilleux qui scrute Dieu pour le comprendre, ne voulant croire qu'à ce prix, et le fidèle, qui étudie humblement pour s'instruire et recueillir, s'il le peut, un rayon de cette majesté adorable pour en repaître son amour... En matière de foi, ce n'est pas l'étude et l'examen qui nous sont interdits, c'est cette obstination curieuse qui cherche l'évidence sur la terre et veut déchirer,

en dépit de Dieu, le voile sacré qui nous dérobe le Saint des saints. Loin de condamner tout examen de ses mystères, la religion nous fait au contraire un devoir de les étudier, nous permet de les interroger, de chercher à nous en rendre raison, pourvu toutefois que nous sachions nous arrêter dans cet océan sans rivage sitôt que notre œil ne peut, par lui-même, pénétrer plus avant, et nous tourner alors vers le phare auguste de la foi qui doit y diriger nos pas...

Mais, encore une fois, nous devons étudier, nous sommes dans un siècle où la *bonne foi du charbonnier* ne suffit pas : louable et méritoire dans l'homme des champs, dans celui dont l'existence s'écoule dans l'innocence et la simplicité d'un autre âge, elle n'est plus permise à ces hommes altérés d'instruction et de progrès qui se font gloire d'être supérieurs en toute autre matière et consument leur vie à l'étude des sciences profanes.

Mais, que dis-je, mes frères ! Ah ! cette *bonne foi du charbonnier* est-elle même possible de nos jours ? Il y a dans l'atmosphère je ne sais quelle influence tristement civilisatrice qui, de la ville, rayonne dans les campagnes, et jusqu'au fond des hameaux les plus ignorés. Est-ce que tout le monde aujourd'hui n'est pas un peu docteur ?... Est-ce que le dernier des paysans ne se croit pas un personnage, pourvu qu'il sache lire et qu'il ait contemplé, une seule fois, les fils du télégraphe ou les rails d'un chemin de fer ?

Non, non, la bonne foi du charbonnier n'est plus de notre temps ; et, puisque nous nous éloignons de plus en plus des mœurs patriarchales de nos pères,

puisque la vapeur nous lance à toute vitesse dans la voie de la *civilisation* et du *progrès,* la prudence nous fait un devoir de ne plus nous contenter de la *bonne foi du charbonnier,* mais d'étudier la religion, et d'emporter avec nous ce frein puissant qui nous arrêterait en cas de sinistre, et serait notre bon ange gardien.

— Mais c'est si ennuyeux d'étudier la religion !

— Voilà, certes, une difficulté sérieuse ! Et quelle idée auriez-vous d'un gentilhomme dont on conteste les titres, s'il s'endormait dans une lâche indolence, à la veille peut-être d'être privé d'un beau nom et chassé d'un magnifique domaine, et cela, parcequ'il trouve ennuyeux d'étudier son arbre généalogique, et ne veut pas se donner la peine de rechercher, dans les archives de sa famille, les titres qui consacrent ses droits à l'héritage de ses aïeux ? Ne diriez-vous pas qu'il a perdu la raison, ne le jugeriez-vous pas indigne de porter un nom que sa lâche insouciance déshonore ?

Eh bien, voilà justement la folie et le malheur du chrétien qui dédaigne de rechercher ses titres de noblesse en négligeant d'étudier sa religion... Que dis-je ? Ah ! il est cent fois plus à plaindre que l'insensé qui dégénère d'une manière si honteuse ; *la figure du monde passe,* dit l'Ecriture ; nobles et roturiers, riches et pauvres, il nous faut tous mourir, et nous n'emportons dans la tombe ni titres ni fortune : vient un jour suprême où nous sommes tous confondus dans la triste égalité du cercueil. Mais malheur à celui qui aura, par sa faute, ignoré ses titres

à l'héritage et à l'immortalité des cieux ! malheur au chrétien lâche et indolent, dont la vie se sera écoulée oisive et stérile, entre le berceau et la tombe, sans qu'il se soit donné la peine d'y plonger le regard et de les interroger sur son origine et son avenir !

Car enfin, de deux choses l'une : ou l'homme se termine à la tombe, ou bien il y a une autre vie.

Si tout finit avec le corps, si la religion est une chimère, à la bonne heure ! on peut alors sans crainte passer sa vie à chanter, rire, boire, manger et dormir ; mais si l'homme ne meurt pas tout entier comme son cheval, son bœuf et son chien, si, quand tout pour nous sera consommé sur la terre, nous devons tomber dans les mains d'un juge suprême qui nous attend à cette heure solennelle pour nous récompenser ou nous punir, je soutiens avec Voltaire que la question change d'une manière effrayante et que *la chose vaut bien la peine d'être examinée*, si *ennuyeux* que puisse être cet examen.

Oh ! s'il n'y avait qu'à fermer les yeux pour détruire la lumière, à se boucher les oreilles pour rendre la foudre muette ; s'il suffisait de vivre sans souci, en sybarite et tout entier dans ce monde pour n'avoir rien à craindre dans l'autre ; si, pour anéantir l'éternité nous n'avions qu'à nous étourdir dans le temps, et, pour tout dire en un mot, si l'existence de Dieu, de notre âme et de l'autre vie dépendait de nos affirmations, de nos négations ou même de nos répugnances, on concevrait cette obstination à s'aveugler, à ignorer, à dire : Que m'importe ! mais

le malheur, mon frère, c'est que tout cela est hors de nous, loin de nous et indépendant de notre volonté; le malheur, c'est que tout cela nous gouverne et que nous ne le gouvernons pas. Qu'il soit ennuyeux de s'occuper de religion, lorsque l'on a surtout quelque raison de la regarder du mauvais côté, j'en conviens; mais il sera plus pénible encore et plus *ennuyeux* si, faute d'ouvrir les yeux pour voir l'abîme, on vient à s'y précipiter. Concluons donc, chrétiens, qu'un homme raisonnable ne doit pas avoir de plus sérieuse occupation sur la terre que l'étude de la religion, puisque cette science auguste élève l'âme, la pénètre de l'amour de la vertu, et, nous enseignant à bien vivre, nous enseigne à bien mourir.

— Tout cela est bel et bon, mais je n'ai pas le temps.

— Je le crois bien! Celui que vous laissent vos affaires et les préoccupations de la vie, vous chercherez tous les moyens de le *tuer*, suivant l'expression qui vous est familière, et vous regardez comme perdu tout celui que vous ne passez pas à vos intérêts ou à vos plaisirs. — *Vous n'avez pas le temps!* eh bien! à la bonne heure! il vous en faut tant pour la promenade, les visites inutiles, les conversations frivoles, les amusements dangereux, quelquefois pour le crime, qu'il ne vous en reste plus pour étudier la religion... Le moyen, s'il vous plaît, de trouver une heure à employer utilement, quand on s'est fait une nécessité de la bagatelle?

Reste à examiner si l'amusement doit faire oublier

e devoir, et si les plaisirs d'un jour doivent passer avant la conquête d'une gloire et d'une félicité permanentes ; reste à savoir si le soin du corps doit avoir le pas sur le soin de l'âme, et les intérêts du temps l'emporter sur ceux de l'éternité. — *Vous n'avez pas le temps!* Mais à qui donc parlez-vous ? quoi ! c'est à Dieu lui-même que vous osez donner cette excuse ? Soyez franc, avouez que vous n'y songiez pas. On peut abuser les hommes avec de vaines paroles, mais on ne trompe pas Dieu. Ne dites donc plus que vous n'avez pas le temps, dites que vous ne voulez pas l'avoir, que vous voulez profiter de la santé, de la jeunesse, et que, pour la religion, vous l'étudierez plus tard, quand l'âge aura refroidi le sang dans vos veines, engourdi vos membres et blanchi vos cheveux ; dites que vous vous occuperez de religion à votre dernière maladie, quand le prêtre viendra remplir auprès de vous sa triste mission et vous préparer au passage du temps à l'éternité... Voilà comment vous parleriez avec un peu plus de franchise et ce qu'en ce moment peut-être vous vous dites au fond du cœur...

Eh bien, je n'ajoute qu'un mot, chrétiens, car vous sentez vous-mêmes la folie d'un tel raisonnement. — Oui, si Dieu vous en laisse le temps et la force, vous réfléchirez sérieusement à cette heure suprême ; à l'approche de la mort, le souvenir d'un passé coupable, l'attente d'un jugement sans pitié vous feront changer de langage, et votre âme sèchera de terreur; oui, sans doute, à l'heure de la mort, pourvu que vous ne soyez pas emporté comme

par un coup de foudre et que vous ayez le bonheur de vous reconnaître, il faudra bien vous occuper de religion, fussiez-vous plus impie que Voltaire et Rousseau ; sans doute, cette religion céleste que l'on repousse et dont on ne veut pas, tandis que l'on se trouve plein de vigueur et de jeunesse, il faut bien bon gré mal gré compter avec elle à l'heure terrible où tout vous abandonne ; mais malheur à celui qui attend à ce moment fatal ! Malheur à l'imprudent qui se laisse tout à coup précipiter dans l'abîme au lieu d'en descendre lentement les degrés ! Il est tard d'apprendre à vivre lorsqu'on va mourir, a dit un pieux auteur, et insensé de ne s'enquérir du chemin que quand la route est terminée !

Oh ! nous étudierons donc notre religion, mes frères ! nous demanderons à cette science céleste le secret de notre origine et de nos éternelles destinées ; et cette mine féconde que nous creuserons avec ardeur ouvrira devant nous des horizons nouveaux, une sublime perspective qui triplera notre courage pour marcher, pour courir dans la voie des préceptes divins : comme l'athlète dans l'arène combat avec plus de vigueur, s'il regarde la couronne qui l'attend, ainsi, pour mieux remplir nos devoirs et pratiquer la vertu, nous étudierons notre religion, nous l'étudierons sans cesse, et cette application constante de notre esprit aux choses de Dieu, nous détachant de la terre, attirera souvent nos regards vers le ciel où est la récompense promise au serviteur fidèle ! je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

CINQUIÈME SERMON

LA FOI.

Vosmetipsos tentate si estis in fide; ipsi vos probate.
(II Cor. XIV, 5)
Examinez si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous mêmes

Mes frères, ces paroles de l'apôtre saint Paul aux fidèles de l'Église de Corinthe, je viens vous les adresser en ce jour, où nous posons, en quelque sorte, la première pierre d'un édifice bien autrement important que les plus splendides constructions d'ici-bas, l'édifice de votre éducation religieuse : laissez-moi donc creuser la terre et la creuser jusqu'au solide, car cet édifice doit reposer sur un fondement stable pour résister aux orages et aux vents déchaînés : vos affaires, vos passions, vos plaisirs, l'enchantement de la bagatelle, ainsi que s'exprime l'Écriture ; laissez-moi vous parler de la foi : aussi bien, à chaque pas dans la vie, que l'on soit savant ou ignorant, c'est toujours là qu'il faut en revenir.

Or, si dans les arts et les sciences d'ici-bas l'homme ne voit *le tout de rien*, suivant l'énergique expression d'un profond philosophe, si nous devons souvent faire acte de foi sur la parole d'un homme pour les choses de la terre, il nous en coûtera peu, sans doute, pour les choses du ciel, de faire acte de foi sur la parole de Dieu.

— Or, qu'est-ce que la foi, mes frères ?

— La foi, nous dit le Catéchisme, est la ferme

adhésion de notre esprit à une vérité révélée d'En Haut et proposée à notre croyance par l'Eglise qui la tient de Dieu lui-même, de Dieu, la vérité par essence, qui ne peut se tromper ni nous tromper.

Sans nous arrêter ici au développement de chacun des termes de cette définition, que tout le monde comprend, attachons-nous un moment à considérer l'objet, le motif et les principales conditions de la foi.

— Une pieuse et constante tradition rapporte qu'avant de se séparer pour voler à la conquête du monde par l'Évangile et la Croix, les apôtres réunirent en un corps de doctrine les enseignements du Sauveur, et, dans une formule courte, simple, à la portée de tous les fidèles, rédigèrent la profession de foi qui porte leur nom ; cette formule était à la fois le signe caractéristique par lequel les chrétiens se distinguaient des infidèles et le drapeau glorieux qui devait les réunir tous, pasteurs et brebis, au milieu des tourmentes qu'allaient bientôt soulever dans l'Eglise la persécution et l'hérésie.

Les douze articles du Symbole sont le résumé succinct et fidèle des vérités de la foi, le sommaire et l'abrégé de la religion chrétienne ; il se divise en trois parties distinctes qui correspondent aux trois personnes de la Sainte Trinité, et renferment en détail les diverses opérations qui leur sont attribuées dans le grand œuvre de la création, de la rédemption et de la propagation de l'Évangile et des moyens de salut par les sacrements de l'Eglise.

Ainsi, Dieu le Père, créateur de l'univers ; Dieu

le Fils, par son incarnation, ses souffrances et sa mort, réparateur de l'humanité tombée; Dieu le Saint-Esprit, source vivifiante de la grâce,étendant à toute créature les mérites de Jésus-Christ par la prédication de la bonne nouvelle et l'établissement de l'Église catholique, héritière et dispensatrice des trésors de la rédemption : dans l'Église, la communion des saints, c'est-à-dire l'existence d'une admirable solidarité de prières et de mérites entre les fidèles vivants et les morts; la rémission des péchés, la résurrection des corps, une seconde vie à jamais heureuse ou malheureuse, voilà en substance le résumé des vérités qui font l'objet de notre foi.

Credo, je crois, disons-nous tous les jours, mes frères, en récitant le symbole ; je crois sur la parole de Dieu qui ne peut se tromper ni me tromper sans se détruire; je crois sur l'autorité de l'Église, son interprète fidèle, qui, avant de s'imposer à moi, s'est adressée à ma raison, lui a montré ses titres en lui prouvant sa divine mission ; voilà pourquoi je crois fermement à sa parole, et ma foi, désormais humble et confiante, parce qu'elle repose tranquille sur l'infaillibilité de l'Église, est en même temps réfléchie et éclairée, car ma raison a d'avance pesé, apprécié ses motifs de croire, et ne s'est rendue qu'à leur évidence; aussi l'autorité de l'Eglise m'est si sacrée, elle a sur ma volonté des droits si exclusifs, que je ne croirais pas même à l'Evangile, si sa parole n'était le garant de ma foi. -- Mais Dieu a parlé, l'Eglise l'atteste, je dis cette Eglise visiblement revêtue des caractères de sa mission divine, et plus visiblement encore que

Moïse au haut du Sinaï ne rayonnait de la majesté de l'Eternel qu'il avait contemplé face à face ; elle me transmet les ordres du Tout-Puissant : douter de sa parole serait un crime, je me soumets, je m'incline, j'adore.

Ici, mes frères, j'entends l'orgueilleuse raison de l'homme qui murmure et s'indigne : comment admettre des dogmes étranges, incroyables, des mystères qui répugnent : un Dieu en trois personnes, un Dieu incarné, souffrant et mourant sur un gibet ; comment croire qu'à la voix d'un simple mortel un Dieu s'anéantit dans un morceau de pain ?

— Et pourquoi ne l'admettriez-vous pas ? parce que vous n'avez pas vu, entendu, touché par vous-même ? mais exigez-vous toujours d'avoir vu, entendu et touché lorsqu'il s'agit du témoignage des hommes ? n'êtes-vous pas le plus souvent pour leur parole d'une crédulité déplorable ? qu'a donc cette parole de plus véridique et de plus certain que la parole de Dieu?

— Vous n'avez pas vu, ni entendu, ni touché ! Mais quand même vos désirs là-dessus auraient été satisfaits, qui vous assure que vous n'êtes pas le jouet d'un rêve, d'une illusion des sens ? Les sens ne vous ont-ils jamais induit en erreur ? pouvez-vous compter sur leur témoignage, et, dans les choses les plus simples et les plus naturelles, n'êtes-vous pas souvent forcé de réformer leurs jugements ? Pourquoi ne croiriez-vous pas ? Est-ce parce que vous ne pouvez comprendre ? Eh bien, alors, à la bonne heure ! Si notre intelligence est la mesure de notre foi, si l'on

ne doit croire que ce que l'on comprend, notre symbole ne sera pas long, et bien des gens qui raisonnent et déraisonnent sur la religion ne doivent pas croire à grand'chose.

Mais parlons sérieusement, mon frère. Est-ce qu'à chaque pas dans la nature l'homme ne se heurte pas contre quelque mystère ? Si subtil, si pénétrant que soit son esprit, a-t-il jamais pu expliquer un grain de sable, un cheveu de sa tête ? Toute sa science ne vient-elle pas se briser sur une plante, un bourgeon qui crève, un atome de poussière qui scintille au soleil ? Vous ne croyez que ce que vous comprenez ! Mais comprenez-vous la maladie, la mort ? Vous êtes pourtant forcé d'y croire ; vous en avez assez souvent le triste tableau sous les yeux. — Comprenez-vous la vie ? Vous comprenez-vous bien vous-même ? Quelle est la fibre qui lie votre âme à votre corps ? Expliquez d'une manière raisonnable votre regard, votre parole, le mouvement de votre doigt. Eussiez-vous étudié toute votre vie, vous serez réduit à bégayer comme tant d'autres, et tous vos raisonnements pourront se traduire par cette parole qui devrait, ce me semble, humilier pour toujours notre orgueilleuse raison sous la raison de Dieu : *Je n'en sais rien.*

Or, si la nature a ses secrets et ses mystères, s'il est impossible de comprendre la créature, n'est-il pas insensé de vouloir comprendre le Créateur ? Est-ce que notre intelligence n'est pas essentiellement bornée, et Dieu serait-il Dieu, s'il pouvait entrer dans cette étroite prison qu'on appelle raison humaine ?

Autant espérer loger l'Océan dans une de ces frêles coquilles qui flottent sur le rivage.

Et pourtant le croirez vous, mes frères ? il y a des gens assez primitifs pour vouloir tout comprendre en matière religieuse avant de croire, et qui, de plus, ont l'aplomb de l'avouer.....

Il n'y a pas longtemps, dans une diligence qu allait de Lunéville à Nancy, un jeune avocat, nouvellement établi dans la Meurthe, assommait ses voisins de son intarissable verbiage : il savait par cœur tous les plus beaux produits de la littérature contemporaine en fait de romans, drames et feuilletons ; il portait même avec lui une douzaine de numéros d'un journal impie ; c'est dire assez clairement sur quel ton pérorait l'orateur. Dieu, la religion, les prêtres, le ciel, l'enfer, tout était persiflé, bafoué à grand renfort de blasphèmes et de pointes d'esprit.

Dans son malheureux auditoire se trouvait un enfant qui l'écoutait bouche béante, surtout lorsqu'il parlait contre la religion et le ciel ; seulement alors l'enfant secouait tristement la tête et regardait sa mère assise à ses côtés.

Tout à coup la voiture passa devant une modeste église de village : la mère fit le signe de la croix et l'enfant ôta son chapeau pour saluer le Saint-Sacrement.

— Tiens ! fit l'avocat qui lui frappa légèrement sur l'épaule avec un sourire narquois, je suis sûr, mon petit ami, que tu es enfant de chœur et que tu vas au catéchisme.

— Mais... oui, monsieur, répond l'enfant sans

sourciller et fixant carrément son interlocuteur ; de plus, je me prépare à faire ma première communion... M. le curé nous a choisis depuis huit jours.

— Ah ! tu dois être alors un petit docteur ! Et que t'enseigne-t-il, ton curé ?

— Maintenant que nous savons la lettre du catéchisme, il nous explique les principaux mystères de la foi.

— Fort bien, mon ami ; et quels sont-ils ces mystères ? rappelle-moi cela, car je l'ai singulièrement oublié... ainsi tu feras toi-même quand tu auras voyagé comme moi.

— Non, monsieur, non, s'écria l'enfant d'une voix assurée, quand même j'irais au bout du monde, jamais je n'oublierais les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

— Oh ! oh ! te voilà bien savant ! lui dit le philosophe en souriant de pitié ; pourrais-tu me dire ce que c'est que *ta Trinité* ?

— La sainte Trinité, répond l'enfant qui se découvre avec respect, c'est le mystère d'un Dieu en trois personnes égales et distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

— Certes, mon petit ami, tu parles comme un livre ; mais sais-tu bien ce que tu dis ?

— Et sans doute, monsieur, que je le sais ; il n'y a que les fous et les perroquets qui parlent sans savoir ce qu'ils disent.

— Va pour *savoir* ; mais *comprends-tu* bien ce qu'on t'explique ?

— Oh ! monsieur, en fait de mystères, il y a de la

différence entre savoir et croire et entre croire et comprendre... Tenez, je sais les mystères de la religion et les crois, mais je ne les comprends pas ; il n'y a que le bon Dieu qui puisse se comprendre lui-même... et encore, on nous disait hier au catéchisme qu'il y a comprendre et comprendre.

— Je ne te saisis pas, mon garçon, que veux-tu dire ?

— Oh ! M. le curé vous expliquerait cela mieux que moi ; il y a comprendre comme on comprend sur la terre et comprendre comme les anges comprennent au ciel. Ainsi, d'une certaine manière, nous pouvons découvrir le sens du mystère, celui de la Sainte Trinité par exemple, qui est le plus grand et le plus profond : et même on nous a fait de fort belles comparaisons pour nous en donner une idée... Nous pouvons jusqu'à un certain point nous rendre raison de ces choses sublimes, mais bien faiblement tant que nous sommes sur la terre ; ce n'est qu'au ciel que nous les comprendrons tout à fait, au moins autant que c'est possible, car nous verrons *Dieu tel qu'il est*... Ainsi, monsieur, comme on nous disait au catéchisme, nous devons apprendre les mystères de la religion pour les savoir et les *savoir* pour les croire : *comprendre* viendra plus tard.

— A merveille, mon petit docteur ! Tu crois donc aux mystères, toi ?

— Si j'y crois ! mais sans doute ! Et vous n'y croyez pas, vous, monsieur ?

— Allons donc ! ce sont des contes, vois-tu, mon petit ami, on t'en fait accroire ; il n'y a pas plus de

mystères que de loups-garous... Quand tu auras vingt-cinq ans, tu sentiras qu'un homme d'esprit ne doit croire que ce qu'il comprend.

— Ah! par exemple! s'écria l'enfant qui croisa ses bras sur sa poitrine avec un sérieux dont les voyageurs étaient ravis, est-ce que vous ne croyez que ce que vous comprenez?

— Oui, mon ami, répond le philosophe en se rengorgeant, et ce n'est pas à moi que ton curé ferait avaler ses sornettes.

L'enfant fit un geste d'impatience et leva les yeux sur sa mère qui l'encouragea du regard; jamais elle ne s'était trouvée à pareille fête.

— Eh bien, monsieur, insista l'enfant, comprenez-vous pourquoi votre doigt remue quand vous voulez le remuer?

— Eh! sans doute, fit l'avocat qui remua le doigt devant tout le monde; voyez, messieurs, c'est tout simple: ma volonté imprime un mouvement au nerf qui correspond à mon doigt et il remue.....

— Mais comment cela se fait-il? demanda l'enfant que ne satisfaisait pas cette explication.

— Et mais... répond le philosophe un peu embarrassé, cela se fait.... cela se fait.... parce que je le veux!

— Et vous comprenez cela, vous?

— Mais oui, je le comprends, mon petit incrédule, tu en doutes?

L'enfant réfléchit en se passant la main au front; tout à coup un éclair brilla dans ses yeux.

— Monsieur, dit-il avec un léger sourire au philo-

sophe qui se croyait vainqueur, puisque vous savez si bien pourquoi vous remuez le doigt, vous devez aussi comprendre sans doute pourquoi vous ne pouvez remuer l'oreille ?

— Oh ! vraiment, mon brave, s'écria son interlocuteur à bout de patience, car il voyait tout le monde rire à ses dépens, vous m'en demandez trop à la fois, et vous êtes bien jeune pour me donner des leçons.... je vous prie de me laisser tranquille.

Mes frères, la conversation finit là; notre avocat perdit la parole en perdant sa première cause et changea de corps de voiture, au seul relai qui restât avant d'arriver à Nancy.

Nous devons donc, en étudiant les dogmes de notre foi, en interrogeant les mystères de notre origine et de notre avenir, soumettre humblement notre raison à la parole de Dieu, adorer ses saints enseignements, quelque incompréhensibles qu'ils nous paraissent, et ne pas les déclarer incroyables parce qu'ils seront supérieurs à notre intelligence, ni contraires à la raison parce qu'elle ne peut les pénétrer.

A cette humilité de la foi, mes frères, joignons une docilité qui exclue toute hésitation, toute investigation curieuse, puisqu'il nous est prouvé, à nous chrétiens, que l'Église catholique est l'héritière infaillible et la dispensatrice de la doctrine et des promesses de son divin fondateur.

Quant à l'infidèle qui doute, à l'incrédule qui cherche la vérité, oh ! qu'il examine, celui-là, qu'il étudie ; l'Église ne redoute pas la lumière : elle l'appelle au contraire, et, loin de proscrire la raison,

c'est à la raison qu'elle s'adresse tout d'abord ; elle n'exige sa soumission que lorsqu'à force d'arguments et d'évidence, la rebelle s'est rendue en criant *merci !* Alors seulement l'Eglise parle d'autorité, impose sa parole au nom de Dieu ; et la raison, désormais vaincue, anéantie, laissera le champ libre à la foi, mais à une foi généreuse, constante, docile : nous en lisons un bel exemple dans l'histoire de France.

Saint Louis, sentant sa fin prochaine, se fit apporter le viatique ; au moment de lui donner la sainte hostie, le prêtre lui demanda s'il croyait à la présence réelle. Alors le mourant recueillant un reste de vigueur :

— Si j'y crois ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, si j'y crois, mon Dieu ! ah ! bien plus fermement que si je le voyais de ces yeux de chair et de sang, et si, comme les apôtres, j'avais entendu et touché de mes mains le Fils de Dieu conversant sur la terre !

Heureux sentiments, fervente et généreuse foi, mes frères ! Mais le saint monarque en avait donné des preuves bien plus sensibles encore dans d'autres circonstances de sa vie. Un jour, durant la messe qui se célébrait dans son palais, un de ses officiers vint lui annoncer que, dans la chapelle, s'était opéré un prodige nouveau : Jésus-Christ, sous la figure d'un bel enfant, se montrait sur l'autel.

— On accourt de tous côtés pour admirer cette merveille, ajouta l'officier d'une voix émue, et vous pouvez, seigneur, si vous le désirez, en être témoin vous-même.....

— Que trouvez-vous là d'étonnant ? répond le prince sans s'émouvoir ; que les incrédules et ceux qui doutent aillent se convaincre de la vérité, quant à moi je n'ai pas besoin de prodiges pour croire : je vois tous les jours mon Dieu des yeux de la foi, et je croirais lui faire injure en allant à la chapelle.

Quel bonheur pour nous, mes frères, s'il nous était donné de la posséder, cette foi docile et généreuse, cette foi humble qui fait des prodiges, mais sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu ? Ah ! n'oublions jamais qu'en matière religieuse, le domaine de notre raison est nécessairement restreint, et que, pour s'être abandonnés sans réserve à leur libre pensée, une infinité d'esprits présomptueux ont fait un triste naufrage.

Qu'il n'en soit pas ainsi de nous, ô mon Dieu ! Faites-nous bien sentir la faiblesse de notre intelligence essentiellement bornée, afin que, loin d'approfondir, loin de scruter orgueilleusement la majesté redoutable de vos mystères, notre raison s'humilie, s'abîme dans son néant et comprenne qu'il est un sanctuaire où la foi seule a le droit de pénétrer.

La foi donc, Seigneur ! oh ! de grâce, accordez-nous le don de la foi, d'une foi humble, constante et docile, afin qu'après avoir, aux accents de votre sainte parole, adoré l'image et l'ombre sur la terre, nous allions un jour contempler et bénir l'ineffable réalité dans le ciel ! *Amen.*

SIXIÈME SERMON

SUR L'EXISTENCE DE DIEU. — LA CRÉATION.

Ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt.

Il a dit, et tout a été fait, il a commandé et la création s'est opérée. (Psaume CXLVIII.)

Mes frères, il est de ces vérités primitives, saisissantes et tellement palpables, que les meilleurs arguments ne feraient que les obscurcir.

On ne prouve pas l'existence du soleil à un homme sain de corps et d'esprit. N'eût-il jamais suivi sur l'horizon sa marche triomphale, à sa douce et vivifiante influence, il eût pressenti le roi de la nature.

On ne prouve pas l'existence de l'univers, des objets extérieurs, de nos semblables, de notre pensée; un homme qui jouit de tout son bon sens n'en doute pas plus que de sa propre existence.

Telle est, mes frères, la vérité primordiale, la vérité par excellence, et, si je puis ainsi m'exprimer, la vérité des vérités, l'existence de Dieu. Pour la nier, pour en douter, il ne suffirait pas d'être aveugle et sourd, il faudrait avoir totalement perdu la raison.

Tout, en effet, au dehors et au dedans de nous, atteste une cause créatrice, un être nécessaire, source et principe de tous les êtres, un souverain ordonnateur de l'univers, dont la providence gouverne et conserve l'ouvrage admirable qu'elle a tiré du néant.

Pour démontrer cette vérité capitale, même en

dehors de la révélation qui l'établit sur un fondement inébranlable, les arguments accourent en foule : la création ; l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'univers et depuis tant de siècles ; la nécessité d'un premier Être pour expliquer tous les autres; l'homme, cet immortel chef-d'œuvre; le cri de la nature ; l'idée que nous avons de l'Infini, impuissants et bornés que nous sommes ; la notion du bien et du mal, cette loi naturelle que l'homme apporte en naissant et qui ne peut lui venir que de Dieu ; enfin le consentement unanime des peuples qui, de tout temps et dans tous les pays du monde, ont cru, sous des noms divers, à l'existence de Dieu ; que de preuves à étudier, de témoins à entendre, et quel vaste champ s'ouvre devant nous ! Tâchons, mes frères, d'y glaner après tant d'autres, et, pour aujourd'hui, bornons-nous au premier témoignage, la création de l'univers.

Je ne sais si jamais il y a eu des hommes qui, sérieusement et de sangfroid, aient nié ou seulement révoqué en doute l'existence de Dieu. Quelquefois pourtant la terre produit des monstres au moral comme au physique ; il n'est donc pas absolument irrationnel de croire à la possibilité d'un athée de bonne foi ; eh bien, le genre de preuves que nous allons invoquer serait, avec les calmants et l'ellébore, un remède efficace à sa maladie ; et nous dirions à cet infortuné plus à plaindre encore qu'à blâmer : Si vous n'avez pas la foi, vous avez au moins des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des sens en un mot par lesquels la foi peut entrer dans votre âme ; est-ce que le spectacle de l'univers ne

vous dit rien ? est-ce que vous n'entendez pas un nom que toute langue prononce, un nom écrit sur le firmament comme sur la goutte de rosée qui se balance au calice d'une fleur ? Est-ce qu'au ciel et sur la terre tout ne vous parle pas de Dieu, ne chante pas sa gloire ? Ah ! regardez donc ! touchez de vos mains, prêtez l'oreille, et vous mêlerez votre voix à ce concert de louanges !

En effet, mes frères, quel est celui qui, se promenant par une belle nuit, dans la campagne, à l'aspect de ces myriades d'étoiles qui brillent au dessus de sa tête et roulent silencieuses, à des distances incommensurables, sans s'égarer ni se confondre, à l'aspect de l'aimable reine des nuits qui le baigne de sa lumière argentée, ne s'est pas écrié dans un transport d'admiration :

« Que vous êtes grand, Seigneur, et que vos œuvres « sont belles ! »

Où est l'incrédule qui, en voyant, au matin, le soleil s'élancer au dessus de l'horizon comme un géant prêt à franchir sa carrière, n'a pas adoré malgré lui, dans sa grandeur, son éclat et son imposante beauté, la main toute-puissante qui l'a formé, l'infinie sagesse qui l'a suspendu au centre de l'univers ?

Le jour, la nuit, les tempêtes, les saisons, tous les éléments rendent hommage au Créateur et le révèlent à leur manière : n'est-ce pas sa voix qui gronde dans la foudre, son ineffable sourire qui brille dans l'arc-en-ciel, un reflet de sa gloire qui rayonne dans l'aurore !

Abaissons nos regards vers la terre, et considé-

rons cette nature si féconde et si variée, ces trois règnes de la création, vaste domaine de l'homme, que toute la science de Buffon, de Cuvier, de Jussieu n'a pu qu'effleurer ; quel hymne de louanges à chanter au Seigneur ! Qui donc a élevé jusqu'aux nues ces imposantes montagnes, dont les orgueilleux sommets semblent une menace au ciel ? Quelle providence a caché dans les entrailles du globe tant de riches métaux : l'or, l'argent, le fer, plus précieux encore, puisqu'il est plus utile ; quel génie a planté ces antiques forêts, creusé ces frais vallons et déployé devant nous ces riantes campagnes, dont l'aimable verdure forme un si doux contraste avec l'azur des cieux ?

Si vous doutez de l'existence d'un Dieu créateur, venez contempler un tableau grandiose qui porte son nom : voyez vous ce majestueux océan ? Quelle main a creusé cet abîme et déroulé l'immensité de ses flots comme une plaine infinie ? Quelle puissance soulève ses ondes, les gonfle comme des montagnes et brise sa fureur contre le grain de sable du rivage ? — Ah ! mes frères, le Dieu qui *marche sur l'aile des vents* et appelle du couchant à l'aurore les astres qui répondent : nous voici, *adsumus !* C'est lui qui enchaîne le courroux des flots et dit à la mer irritée : *Tu viendras jusque-là.*

Voulez-vous d'autres témoignages ? Jetez les yeux sur la nature vivante, animée ; suivez, anneau par anneau, la longue chaîne des êtres qui respirent et s'agitent sur la terre : quelle incroyable variété d'espèces, que de ramifications et quelle immense

échelle à parcourir depuis l'aigle altier qui plane dans la nue, jusqu'à l'insecte microscopique perdu dans la poussière du chemin !

Voyez ce gigantesque éléphant que l'antiquité chargeait de tours et de guerriers ; quel architecte a dressé les colonnes qui portent cette forteresse vivante ? Qui a donné au lion le courage et la fierté, la patience et la force au dromadaire du désert, la vitesse et la légèreté au coursier qui bondit dans la plaine ?

Mais que dis-je, et pourquoi nous arrêter aux chefs de cet immense troupeau ? Ah ! rien n'est petit dans la nature, et cette montagne qui fend les mers, cette monstrueuse baleine qui, d'un coup de sa queue, lance en l'air un navire comme un enfant son jouet, n'est pas un plus puissant argument de l'existence de Dieu que l'imperceptible animalcule attaché à la plante qui tapisse le fond de l'abîme !

Non, non, mes frères, à celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, il ne faut pas faire de longs raisonnements pour le convaincre : tout invisible qu'il est, Dieu lui apparaît dans ses ouvrages ; tout dans la nature lui parle de Dieu, redit ce nom céleste à sa manière : le lion le rugit dans ses déserts, le rossignol le chante dans ses bocages, l'insecte le bourdonne en voltigeant de fleur en fleur ; le ruisseau le murmure en fuyant à travers la prairie ; l'homme trouve le nom de Dieu mêlé à l'air qu'il respire, il en est tout pénétré ; il le palpe en quelque sorte dans la pierre, dans la plante, dans le pain qui le nourrit, dans la terre qui le soutient, il le sent

surtout dans ce grain qu'il lui confie, et que fera germer, grandir, produire la bénédiction de Dieu.

On demandait un jour à saint Antoine, patriarche des cénobites, comment il pouvait vivre sans livres dans une retraite si absolue, au fond d'un désert.

— « Quoi ! répondit le saint anachorète, fort sur-« pris d'une pareille question, n'ai-je pas sous les « yeux le plus grand, le plus beau des livres ? Ce « livre-là, je n'ai jamais fini de le lire, car c'est la « création tout entière : j'y lis la magnificence de « Dieu. Là, le Créateur s'est peint lui-même en ca-« ractères vivants et en quelque sorte parlants. »

Écoutons maintenant le plus grand docteur de l'Église, saint Augustin, nous expliquant par quel chemin il est sorti de l'erreur pour arriver à la vérité.

« Lorsque je vous cherchais, ô mon Dieu, dit-il, « je demandai à la terre si elle était mon Dieu, et « elle me répondit : Non ! Tout ce qu'elle porte, tout « ce qu'elle cache dans son sein me tenait le même « langage.

« J'interrogeai les abîmes des mers et tous les « êtres vivants qu'elles renferment, et tous me ré-« pondirent :

— « Nous ne sommes pas votre Dieu, cherchez-le « au dessus de nous.

« J'interrogeai l'air, et il me répondit avec tous « ses habitants : Le vieux Anaximède se trompait : « Je ne suis point ton Dieu !

« Je portai alors mes regards vers le Ciel et j'in-« terrogeai le soleil, la lune et les étoiles ; mais ils

« répondirent eux aussi : Nous ne sommes pas ton
« Dieu.

— « Et je leur dis à tous : Puisque tous vous me
« dites que vous n'êtes pas mon Dieu, eh bien, dites-
« moi donc quel est celui qui l'est?

« Et ils s'écrièrent d'une voix puissante :

« C'est celui qui nous a faits ! »

Oui, mes frères, le nom de Dieu se trouve écrit à toutes les pages du grand livre de la nature, et les ignorants l'y peuvent lire comme les savants. Aussi celui qui ose nier l'existence du Créateur à la face du Ciel et de la terre, qui se lèvent en masse pour lui dire : *Tu mens !* est un misérable qui excite la pitié de ceux qui l'entendent, ou plutôt, comme l'a dit Montesquieu, une bête féroce qui s'efforce de briser sa chaîne pour se jeter sur les passants.

Dans une brillante réunion du dernier siècle, un philosophe célèbre, après bien des discours, des bons mots, de fines plaisanteries où l'impiété jouait le plus grand rôle, voulut en venir à l'application, et se mit en devoir de convertir à l'athéisme la dame qui faisait les honneurs de la soirée.

Par bienséance, on l'avait supporté tant qu'on n'avait pas pris sa parole au sérieux. Mais l'orateur s'animait, il devenait pressant et faisait, comme on dit, *jouer les grandes eaux.*

La néophyte, qui joignait à un esprit pénétrant des principes solides, le pria poliment de cesser d'inutiles efforts.

Vivement piqué d'avoir fait de l'éloquence en pure perte, de s'être peut-être rendu ridicule, car il

voyait errer sur certaines lèvres un malicieux sourire:

— Non, s'écria-t-il, en promenant ses regards sur tous les convives, jamais je n'aurais cru, dans une réunion de gens d'esprit, être le seul à ne pas croire en Dieu !

— Pardon, Monsieur, répliqua la dame sur le même ton, vous n'êtes pas le seul, mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement les pauvres bêtes ont assez d'esprit pour ne pas s'en vanter.

C'est donc, je le répète, chrétiens, faire appel aux plus simples notions du bon sens et de la raison que d'interroger l'univers et de lui demander la preuve de l'existence de Dieu ; c'est recourir à l'argument de l'enfant qui bégaie au berceau... Nos missionnaires sont souvent forcés de l'employer pour ouvrir les yeux aux peuplades idolâtres qu'ils évangélisent ; mais aussi cet argument est presque toujours victorieux. Voici comment s'en servit un religieux de Gaëte, le R. P. Antoine Laudati, pour convertir la reine de Sanga, princesse puissante qui gouvernait un grand royaume d'Afrique.

Après mille instances inutiles, un jour qu'il était à s'entretenir avec elle, il lui tint ce discours :

Daignez, Madame, écouter ce petit raisonnement : Quand je vois des vallées si belles et si fertiles, ornées d'un si grand nombre de rivières et défendues contre les injures de l'air par des montagnes si hautes et si agréables, je ne puis m'empêcher de demander respectueusement à Votre Majesté :

— Qui est l'auteur de tant de merveilles ? Qui rend

la terre si féconde? Qui donne la maturité aux fruits ?

— Et mais... fit la reine avec embarras, car elle était loin de s'attendre à cette question, ce sont mes ancêtres.., les fondateurs de ma dynastie, qui étaient au moins... des demi-dieux.

— Fort bien, reprit le missionnaire : Votre Majesté jouit sans doute de tous les pouvoirs de ses ancêtres ?

— Oui, dit-elle fièrement, et ma puissance surpasse même la leur, car je suis maîtresse absolue du royaume de Matamba.

Le P. Laudati prit alors un brin de paille que la reine venait de fouler aux pieds.

— Tenez, Madame, lui dit-il, faites-moi la grâce d'ordonner à cette paille de se soutenir en l'air.

La reine détourna la tête et accueillit cette proposition avec un sourire de dédain.

— Pardon, Madame, insista le bon religieux, c'est bien sérieusement que je vous parle, daignez exaucer ma prière !

Et il lui mit dans la main cette paille, mais elle la laissa tomber aussitôt.

Comme il se baissait pour la relever, la reine le prévint et s'en saisit, en lui disant : Voyez, elle est tombée parce que je l'ai voulu.

— Oh ! Madame, répliqua le missionnaire en souriant, la raison pour laquelle cette paille est tombée n'est pas précisément que Votre Majesté lui ait ordonné de tomber, mais je l'accorde ; allons plus loin ; peut-être se soutiendra-t-elle en l'air si Votre Majesté lui en donne l'ordre ?

— Eh ! sans doute ! s'écria la reine en jetant au dessus de sa tête cette paille qui retomba aussitôt à ses pieds.

Elle renouvela plusieurs fois la même tentative en essayant de lancer plus haut ce misérable fétu, mais toujours en vain, il retombait sans cesse ; pas le moindre souffle pour le soutenir, ne fut-ce qu'un instant dans l'air, et donner une contenance à la reine, qui commençait à douter de sa toute-puissance.

A la fin le bon religieux lui dit :

— Que Votre Majesté, Madame, cesse d'inutiles efforts, mais surtout qu'elle apprenne que ses ancêtres n'ont pas été plus capables de produire ces rivières et ces belles campagnes qu'elle ne l'est elle-même d'obliger cette paille à se soutenir en l'air !

Inutile d'ajouter que la reine frappée de la justesse de ce raisonnement fit de sérieuses réflexions qui portèrent la lumière dans son esprit. Elle renonça à ses idoles, se fit instruire des vérités du christianisme et reçut le baptême.

Concluons donc, mes frères, que nier le Créateur en face de la création, c'est nier l'architecte devant l'édifice, le peintre devant le tableau, le sculpteur devant la statue, le père devant son fils : c'est vouloir attirer sur sa tête un immense ridicule et se préparer, passez-moi l'expression qui rend mon idée, une cellule à Bicêtre ou à Charenton !

Oh ! donnez-nous, Seigneur, de vous reconnaître dans vos œuvres, de ne jamais fermer l'oreille à l'hymne de louanges qui monte de la création jusqu'au pied de votre trône immortel ! Donnez-nous de

mêler avec transport notre voix à ce magnifique concert, que l'homme est appelé à vous transmettre en vous rendant soir et matin ses hommages d'adoration et de filiale tendresse. Mais surtout pénétrez nos cœurs à votre égard d'un si vif sentiment de reconnaissance et d'amour pour la formation de ce bel univers dont vous avez fait notre domaine, que toute créature nous soit une lyre pour chanter vos bienfaits sur la terre, en attendant l'heureux jour où nous irons là-haut célébrer votre gloire avec les anges et les élus ! *Ainsi soit-il.*

SEPTIÈME SERMON

BEAUTÉ DE L'UNIVERS.

Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine, Deus omnipotens!

Grandes et admirables sont vos œuvres, Seigneur, Dieu tout-puissant! (Apoc. xv, 5.)

Mes frères, nous lisons dans la vie de saint François de Borgia, ce prince espagnol qui renonça aux grandeurs pour embrasser la sainte folie de la croix, dans la compagnie de Jésus, dont il devint le troisième général, qu'il s'était fait, du spectacle de l'univers, un mémorial continuel de la présence et des bienfaits du Créateur.

Lorsqu'il se trouvait au milieu de la campagne, il se sentait tellement pénétré de la grandeur, de la sagesse et de la puissance souveraine de l'auteur de tant de merveilles, que, bien souvent, on le vit s'arrêter en extase devant une pierre, une plante, une

fleur, un insecte, comme pour écouter son langage, car il lui semblait que tout, dans la nature, lui parlait du Créateur et le louait à sa manière. Que dis-je? Il allait jusqu'à s'accuser d'être moins jaloux de sa gloire et moins ardent que les plus infimes créatures à chanter la grandeur de son Dieu : alors, dans une sainte impatience, il frappait avec son bâton sur les arbres, sur les buissons de la route en s'écriant d'une voix énergique : « Quelle honte! Faut-il « que de viles créatures l'emportent sur moi! Oh! « ne parlez donc pas si haut, ne criez pas si fort que « Dieu seul est grand, tout-puissant, admirable. Je « suis presque étourdi de vos clameurs! »

Quelle foi, mes frères? Quelle ardente et généreuse charité! Et n'allez pas croire au moins qu'elle ait été le privilége exclusif des saints et des âmes pieuses : on a vu des savants, des observateurs qui étudiaient simplement pour s'instruire, reconnaître la main de Dieu dans l'œuvre sublime de la création et devenir plus chrétiens à mesure qu'ils avançaient dans la science inépuisable de la nature.

« J'ai vu Dieu en passant et par derrière, disait « un savant naturaliste suédois, Linnée, je l'ai vu « et suis resté muet d'admiration et d'étonnement. « J'ai su découvrir la trace de ses pas dans les œu- « vres de la création; dans ces œuvres, même les « plus petites, même celles qui paraissent nulles, j'ai « découvert une force, une sagesse, une perfection « inexplicables... »

Et en effet, mes frères, si la formation de l'univers atteste un Dieu créateur, la beauté, l'ordre et

l'harmonie qui règnent dans ce merveilleux ouvrage, les lois constantes qui les régissent avec tant de sagesse et depuis tant de siècles ne sont pas aux yeux de tout homme qui raisonne, de moindres arguments de l'existence de Dieu.

— Et d'abord quelle beauté! Venez dans cette prairie un matin du mois de mai : comptez, si vous pouvez, les fleurs dont elle est émaillée. Quelle richesse, quelle variété, quelle étonnante profusion! Mais surtout quelle douceur de tons, quelle aimable gradation de nuances, quel velouté de coloris!... L'œil se promène sur cette charmante mosaïque avec le ravissement de l'oreille qui savoure une délicieuse mélodie... Où est le peintre, et nous tomberons à ses genoux?

— Le peintre, mes frères, vous l'avez nommé: *les astres du firmament chantent la gloire du Créateur*, dit le Psalmiste; eh bien, comme le ciel, la terre a ses étoiles, et le lis des champs, les fleurs de la prairie ont des accents qui dominent dans ce magnifique concert.

Cueillez une de ces fleurs, la plus humble, la plus ignorée, celle qu'a touchée à peine un rayon du soleil : examinez-en l'éclat, respirez-en le parfum, essayez d'en retracer au crayon l'élégante structure et d'en imiter les riantes couleurs... Vains efforts! le pinceau vous tombera des mains et vous vous écrierez avec le découragement de l'impuissance :

Grand Dieu! que dut être le modèle puisque la copie est si ardue! Ah! cet ouvrage-là n'est pas

d'un mortel, j'y vois empreint le doigt de Dieu! *digitus Dei est hic* [1]!

Après la beauté de l'œuvre, parlons de la sagesse et de l'intelligence qui en ont réglé les moindres détails.

Voyez-vous ce flocon soyeux qui se balance dans les airs? C'est le tombeau d'une chenille. Elle est montée en rampant sur cette branche, s'y est ensevelie dans le fin tissu qui l'attache au centre d'une feuille. Revenez demain, et, de cette grossière enveloppe où se cachait la chrysalide, vous verrez s'élancer un beau papillon dont les ravissantes couleurs réjouiront la nature et seront un hymne à l'Éternel.

Et maintenant, mes frères, dites-moi, quel souffle a répandu dans le sein de la terre la vie et la fécondité? Qui la pare au printemps comme une fiancée et la couvre tour à tour de fleurs et de fruits, de verdure et d'or?

Quelle providence a donné aux animaux l'admirable instinct qui les dirige? Cette hutte qu'a bâtie un castor, ce pont qu'il a jeté sur le torrent qui l'arrête; le ciment qui arrondit et fixe au rocher le nid de l'hirondelle, et jusqu'à ce réseau délicat tissé par l'araignée pour saisir sa proie, tout n'atteste-t-il pas un Dieu souverainement intelligent et sage?

Suivez le vol pénible et lourd de l'abeille, chargée de sa cueillette matinale; elle entre dans la ruche

[1] Exod. VIII, 19.

où l'attendent ses compagnes ; quelle activité, quel murmure, mais quel ordre et quelle harmonie dans cette apparente confusion ! que de finesse et de parfum dans le miel ! que de symétrie et de régularité dans les cellules ! quel maître a formé ces industrieuses ouvrières ? quel sage a policé cette innocente république et lui a donné la charte admirable qui la régit ?

Plus bas, dans l'échelle des êtres, — et nous y descendons avec bonheur, car les plus petites choses nous parlent plus éloquemment encore de la grandeur de Dieu, — plus bas, nous trouvons la fourmi, et cette infatigable travailleuse, *la leçon vivante du paresseux,* comme s'exprime l'Écriture [1], nous sera, par sa prudence, son activité, sa sage prévoyance de l'avenir, une éclatante preuve de l'existence de Dieu.

Que vous dirai-je maintenant, mes frères, de la grandeur, de l'immensité de ce magnifique ouvrage ?

Parcourez le globe, de la Sénégambie aux Carolines, et du Spitzberg au détroit de Magellan ; visitez les peuplades, les cités, les royaumes, les empires qui couvrent la terre ; promenez vos regards sur la vaste étendue des mers qui occupent les trois quarts du globe : quelle grandeur, quelle immensité encore une fois, mais que cette grandeur va diminuer, comparée à l'immensité des cieux ! que la terre sera petite, mise en balance avec le soleil, ce vaste foyer de lumière près duquel la grosseur de la terre est à

[1] Prov. VI, 6.

peine ce qu'est un grain de sable près d'une montagne !

Car enfin, tout le monde sait que le soleil est un million trois cent mille fois plus grand q[illegible] [illegible]erre, et que nous en sommes à une distance de trente-cinq millions de lieues... que sera-ce si nous la comparons à Jupiter, la plus grosse des planètes, qui a un million quatre cent soixante et dix mille fois le diamètre de la terre, et dont la distance au soleil est de cent quatre-vingt millions de lieues ! — que sera-ce si nous la comparons à Saturne, dont la distance au soleil est de trois cent soixante-quatre millions de lieues, et le diamètre neuf cent quatre-vingt-quinze fois plus grand que celui de la terre !... à Uranus, quatre-vingts fois plus gros que la terre, et éloigné du soleil de sept cent vingt-deux millions de lieues !...

Quelle grandeur, quelle effrayante étendue ! et nous n'avons considéré que trois planètes, dont le soleil est le centre, et dont la circonférence, qui a plusieurs milliards de lieues, n'est qu'une faible portion de l'espace ; et nous n'avons pas parlé des étoiles fixes, qui sont autant de soleils indépendants de notre système, ayant leur lumière propre, leurs planètes, leurs révolutions, leur circonférence, et l'on en compte plus de quatre-vingts millions !... et nous n'avons pas dit que notre soleil, cet œil immense du Créateur, ouvert sur notre monde, n'est qu'une nébuleuse, une de ces étoiles de minime grandeur !... Ah ! l'esprit se perd dans cet infini, mes frères, l'imagination s'arrête humiliée, confondue : elle demande, pour comprendre que l'idée soit rendue palpable en quelque

sorte et revêtue d'une forme corporelle... et quand on pense que l'étoile fixe, la plus voisine de la terre, en est pourtant à plus de vingt-deux milliards de lieues... qu'elle met dix ans à nous envoyer sa lumière, et qu'un boulet de canon, d'une vitesse de sept lieues à la minute, mettrait deux millions d'années à franchir cet espace... Anéanti devant tant de grandeur, et cette étendue incommensurable, on tombe à genoux en s'écriant avec saint Paul : ô abîme, *ô altitudo !* ou bien avec le prophète : *ô Israël, que la maison de Dieu est grande, et combien est étendu son domaine! Ah! il est immense, il est sans bornes*[1] ; mais par sa grandeur même, il me révèle l'immensité de son auteur ! *A magnitudine creaturæ, cognoscibiliter poterit creator horum videri*[2].

Et puis quel ordre, quelle symétrie parfaite dans ce vaste univers, comme tout y est admirablement disposé ! Tout s'y lie, s'y enchaîne, y concourt au bien-être et à l'harmonie générale ; le ciel, la terre, les mers, les éléments, les saisons, tout y obéit à des lois constantes et immuables, et de même que rien dans l'univers n'est inutile, pas même le plus chétif insecte, rien aussi n'y est désordonné. Chaque être a son rôle à jouer ici-bas, sa fin particulière et sa destinée ; et dans la distribution des moyens pour l'atteindre, la Providence ne s'est pas montrée moins généreuse pour l'humble graminée que pour le cèdre du Liban.

Le soleil a été formé pour éclairer, vivifier et fé-

[1] Bar. III, 24. — [2] Sap. XIII, 5.

conder la nature ; s'il était plus près de nous, ses rayons dévorants consumeraient la terre ; elle serait inhabitable, s'il en était plus éloigné. Si la terre était plus dure, elle arrêterait la sève et les plantes ne pourraient germer ; si sa surface était moins ferme, elle ne pourrait nous soutenir. Attentive à satisfaire, à prévenir tous ses besoins, le ciel lui dispense tour à tour la pluie et le vent, la rosée et les rayons du soleil ; puis, quand les frimas l'ont engourdie, quand son sein flétri, concentrant la sève et les sucs nourriciers, les a reposés trois mois d'un sommeil réparateur, le zéphyr du printemps la réveille de sa tiède haleine, et la prépare à s'ouvrir à de nouveaux trésors... Viendront des jours où le ciel est de feu et la terre altérée, entr'ouverte ; les fleuves, les sources ont tari : une nuée pompera l'eau des mers, ou, pour mieux dire, évaporée sous un soleil ardent, cette eau se condensera dans les airs et retombera sur la terre en ondée salutaire, véritable bénédiction du ciel.

Et maintenant, mes frères, s'il nous était donné de considérer la marche constante et régulière des astres, marche si strictement tracée, si mathématiquement prévue que l'homme, plusieurs mois, plusieurs années à l'avance, peut annoncer qu'un tel jour, à telle heure, un astre passera devant le soleil, et qu'un moment, la terre entière sera dans l'anxiété de l'attente ; s'il nous était possible d'étudier la succession continuelle du jour et de la nuit, la marche régulière des saisons, la structure intérieure et extérieure des plantes et des arbres, l'organisation des

animaux ; si, dans le plus chétif animal, nous examinions la circulation du sang à travers une immense ramification d'artères et de veines, cette infinité de tendons et de fibres délicates, ces mille articulations savamment combinées, sans même parler des animaux dont la charpente osseuse est presque aussi compliquée que celle de l'homme, quel abîme de merveilles, quel univers à parcourir : et tout cela vit, tout cela s'agite, pullule, produit son semblable, et depuis six mille ans ? Et nous n'avons pas encore parlé de l'admirable structure du corps humain, ce chef-d'œuvre de la création !... Ah ! quelle effrayante série de problèmes et de mystères pour l'incrédule ! Quelle montagne d'absurdités à dévorer quand on veut expliquer sans Dieu la création du monde et la beauté de l'univers !

« Tenez, disait un jour Bonaparte à Monge, celui des savants de cette époque qu'il aimait le plus et qu'il avait sans cesse auprès de lui, « tenez, ma reli-« gion à moi est bien simple ; je regarde cet univers « si vaste, si compliqué, si magnifique, et je me dis « qu'il ne peut être le produit du hasard, mais l'œu-« vre d'un être inconnu, tout-puissant, supérieur à « l'homme autant que l'univers est supérieur à nos « plus belles machines... Cherchez, Monge, aidez-« vous de vos amis les mathématiciens et les philo-« sophes, vous ne trouverez pas une raison plus forte « et plus décisive, et, quoique vous fassiez pour la « combattre, vous ne l'infirmerez pas [1]. »

[1] Thiers. *Histoire du consulat et de l'empire*, III, 220.

Le célèbre Newton ne connaissait pas d'argument plus solide en faveur du dogme de l'existence de Dieu que ce raisonnement d'un philosophe païen, le *divin* Platon, comme il l'appelle, qui, dans ses Dialogues, fait dire à l'un de ses interlocuteurs :

« Vous jugez que j'ai une âme intelligente parceque « vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et mes « actions : jugez donc en voyant l'ordre et la beauté « du monde qu'il y a une âme souverainement in« telligente et sage. »

— Comment vous êtes-vous assuré qu'il y a un Dieu ? demandait-on un jour à un pauvre Arabe du désert.

— De la même façon, répondit-il, que je connais, par les traces marquées sur le sable, s'il a passé un homme ou une bête [1].

Mes frères, cette judicieuse réponse vaut toute une démonstration ; elle est de nature à fermer la bouche aux plus profonds philosophes, aux savants les plus consommés qui dissertent, épiloguent, bâtissent des systèmes et sont en définitive obligés de s'écrier, avec les sages de Pharaon, à l'aspect des merveilles de la terre et du ciel : *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là !

Oh ! nous les redirons donc, Seigneur, nous les répéterons sans cesse dans les transports d'un saint enthousiasme et d'une sainte admiration, ces belles paroles du roi-prophète : Il est grand, le Seigneur, il est tout-puissant, infini, et toute créature doit

[1] *Voyage en Arabie.*

publier ses louanges : *Magnus Dominus et laudabilis nimis* [1], il est grand, magnifique dans ses œuvres, mais que doit il être lui-même ? Et, puisqu'ici-bas, sur cette triste terre d'exil, sa sagesse et sa majesté brillent avec tant de splendeur, de quel éclat ne doit-il pas rayonner là-haut, dans ce beau paradis, dont il a fait notre patrie ! Oh ! puissions nous, mes frères, mériter, par la sainteté de notre vie, qu'il s'y montre un jour à nous comme à ses élus dans toute la magnificence de sa gloire et de ses perfections infinies, dont la contemplation sera notre éternelle félicité ! Ainsi soit il !

HUITIÈME SERMON

DE LA NÉCESSITÉ D'UN PREMIER ÊTRE

> *Ego sum alpha et omega, principium et finis.*
>
> Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin. (*Apoc.* I, 8.)

Mes frères, que répondriez vous à celui qui, devant un beau palais, vous soutiendrait sérieusement qu'il s'est fait tout seul, que les pierres se sont taillées d'elles-mêmes et mises en place par hasard ; que le hasard seul a préparé le ciment qui les unit, charpenté les bois, ménagé la distribution des diverses pièces, revêtu les murs de tentures richement coloriées, peint les tableaux, sculpté les charmantes statuettes qui embellissent les appartements, en un mot,

[1] Psal. XLVII, 2.

que cet admirable édifice s'est élevé sans architecte, orné sans décorateur, et que ses délicieux détails ne sont ni plus ni moins que des effets sans cause ?

A celui qui oserait vous soutenir une énormité pareille, mes frères, pour toute réponse, si toutefois vous lui faisiez l'honneur de ne pas supposer son cerveau malade, vous vous contenteriez de citer un fait qui s'est passé au milieu du siècle dernier, sous le règne de Voltaire et de l'Encyclopédie.

Dans un cercle philosophique où se trouvaient les principaux rédacteurs de cette impie élucubration, vraie tour de Babel élevée contre le christianisme, après avoir longuement épilogué, discuté, remis à neuf les arguments vermoulus de Celse et d'Épicure en faveur de l'athéisme, on conclut à l'unanimité que Dieu n'était qu'un fantôme, un être de raison, un épouvantail ridicule inventé par l'ignorance et le fanatisme.

Un homme d'esprit qui les écoutait sans prendre part à la discussion, — c'était un des leurs, même le principal, seulement il se trouvait alors dans un de ses bons moments, — se tenait à l'écart dans la salle et suivait attentivement, sur le cadran d'une pendule, la marche lente de l'aiguille.

Son silence intrigua tout le monde et parut singulier.

— Vous ne dites rien, monsieur, lui demanda-t-on de toutes parts, est-ce que vous n'êtes pas de notre avis et voudriez-vous, par hasard, vous faire parmi nous l'avocat de Dieu ?

— Ma foi, messieurs, répondit-il tranquillement

en montrant du doigt la pendule qui sonnait juste-ment alors, que voulez-vous :

« L'univers m'embarrasse et ne puis songer
« Que cette horloge marche et n'ait pas d'horloger ! »

Cette fine et spirituelle sentence de Voltaire, — car c'était lui, — vint comme un coup de vent disperser cet échafaudage de sophismes et d'impiétés. Disons mieux, ce fut un éclatant sifflet, qui coupa court à l'enthousiasme impie et rendit tous les philosophes soucieux...

C'est que, devant eux s'ouvrait tout un abîme, et que, pour le combler, il fallait autre chose que des blasphèmes et des paroles en l'air. C'était être poussé au pied d'un mur qui ne cède pas, la nécessité d'un premier Être pour expliquer tous les autres, c'était, en d'autres termes et pour parler avec le gros bon sens populaire, se voir en face de l'argument de la poule.

Car enfin, mes frères, l'univers existe, un fou seul peut le nier. Or, tout ouvrage suppose un ouvrier, tout mouvement un moteur, tout ordre un régulateur, à moins qu'on n'aime mieux dire que ce sont des effets sans cause, que tout cela s'est fait tout seul ou que le hasard en est l'auteur, ou que la matière est éternelle.

Prétendre que l'univers n'a point eu de créateur et s'est fait tout seul, c'est évidemment extravaguer et se moquer du bon sens. Un vieil axiôme dit que *nul ne se donne à lui-même l'existence.* On ne peut tout à la fois être et ne pas être ; être, d'abord, puisqu'on se suppose agissant, se donnant l'existence, et ne

pas être, puisqu'on n'est pas encore *devenu*, qu'on ne s'est pas encore fait. Or, comment l'univers se serait-il fait tout seul s'il n'avait pas l'existence ? Avant d'agir il faut être : cette première hypothèse est donc absurde.

— Dira-t-on que le hasard a tout fait ? c'est reculer la difficulté sans la résoudre. Et d'abord, mes frères, qu'est-ce que le hasard ? qu'on en donne une définition raisonnable ! — Et quand même ce ne serait pas un mot vide de sens et qui n'explique rien, quand même le hasard serait un être sérieux et l'auteur de tout ce qui existe, comment cette cause aveugle, inconstante et bizarre a-t-elle pu donner la stabilité à son œuvre et la créer avec tant d'intelligence et de sagesse ? Comment n'a-t-elle pas détruit le lendemain ce qu'elle avait formé la veille ! Pourquoi surtout le hasard s'est-il arrêté tout à coup après un essai si sublime et ne produit-il plus rien de nos jours ? Évidemment c'est parce qu'il n'a jamais rien produit et que l'univers a une autre origine.

J'ai lu dans mon jeune âge un trait qui vient ici fort à propos, mes frères, et qui vous intéressera, j'en suis sûr.

Un savant jésuite allemand, n'ayant pu convaincre par la logique et le raisonnement un de ses amis qui doutait de l'existence de Dieu et attribuait au hasard la création de l'univers, recourut à un stratagème assez singulier pour le guérir de sa folie.

Possesseur d'une sphère magnifique, car il s'occupait beaucoup d'astronomie, il alla la prendre dans son cabinet d'étude où personne n'entrait jamais, et

la déposa sur la table de son salon, un jour qu'il attendait la visite de son ami.

A peine la sphère était-elle en place, que ce dernier vint frapper à sa porte et fut introduit dans son appartement.

— Oh ! la belle sphère ! s'écrie-t-il ravi d'admiration et s'arrêtant sur le seuil à la contempler, la belle sphère ! mais c'est un vrai monument que vous avez là, révérend Père, je ne vous l'avais jamais vue ; est-elle à vous ?

— Mais... non, fit le prêtre avec quelque hésitation, tout en se mordant les lèvres pour se donner le courage de son rôle ; elle ne m'appartient pas... Elle n'est à personne.

— A personne ! allons donc ! vous voulez rire !

— En aucune façon ; je vous assure qu'elle n'a point de maître, et que, de plus, elle est venue là toute seule.

— De mieux en mieux ! Franchement mon Père, avouez que vous êtes aujourd'hui d'humeur réjouissante et que vous voulez m'en faire accroire ; mais vous comptez un peu trop sur ma bonne volonté.

— Oh ! vous en croirez ce qu'il vous plaira mon cher ; il n'en reste pas moins vrai que cette sphère n'est à personne, que personne ne l'a mise sur cette table, qu'elle y est venue toute seule, je le répète, et j'ajoute, par-dessus le marché, qu'elle s'est faite d'elle-même.

— Et moi, répliqua le visiteur avec une impatience mal contenue, je vous répète à mon tour que vous

voulez rire et que vous vous moquez des gens assez hors de saison.

— Vous savez bien, monsieur, que je ne plaisante jamais.

Le bon religieux prononça ces paroles d'un ton si naturel, il regarda son interlocuteur avec tant de calme et une assurance si bien jouée, que ce dernier se tâta, porta la main à son front et devant ses yeux, pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve.

— Je suis bien éveillé, se dit-il, je sens parfaitement que je parle et que cette étonnante merveille est là, bien réelle devant mes yeux... Allons donc, ajouta-t-il en souriant, encore une fois, mon Père, c'est une mauvaise plaisanterie, mais vous avez trop d'esprit décidément pour me croire votre dupe !

— C'est pourtant l'exacte vérité que je vous dis là.

— Comment ! s'écria le visiteur à bout de patience, en déchargeant sur la table un si grand coup de poing, qu'il mit en mouvement le soleil, la lune, la terre et tout le système du monde, vous me croyez assez niais pour admettre que cette magnifique sphère n'est à personne, pas même à celui qui l'a faite ! qu'elle est venue d'elle-même se placer sur cette table, ou qu'elle y a poussé comme un champignon ! Vous voulez que j'avale une absurdité dix fois plus énorme encore que les deux autres, à savoir, que cet étonnant prodige de sagesse et de précision, l'univers en miniature a pu se faire tout seul sans qu'un habile artiste y ait mis la main !... Allons donc, révérend Père ! faites-moi l'honneur de me supposer au moins un peu de bon sens, et convenez

franchement que votre langage n'est pas sérieux ! — Car enfin, ou je ne suis qu'un imbécile, ou cette belle sphère, ce trésor doit avoir un maître, ne fût-ce que celui qui en a conçu et exécuté l'ingénieux mécanisme : une si rare merveille n'est pas venue d'elle-même sur votre table; il faut nécessairement que quelqu'un l'y ait mise, sans quoi il n'y aurait pas de raison pour qu'elle ne s'en aille pas en ce moment toute seule, comme elle est venue ; enfin vous ne persuaderez jamais à quiconque a le sens commun que cet admirable chef-d'œuvre, cette charmante copie de l'univers s'est faite d'elle-même, et qu'un habile ouvrier... un homme de génie...

— Arrêtez ! interrompit le religieux d'une voix énergique; devant l'œuvre, vous saluez l'ouvrier, c'est bien ; vous trouvez la copie admirable, elle vous révèle un homme de génie, j'y consens ; mais cette copie si belle, oh ! quelle est pâle devant le riche et splendide original que nous voyons là-bas !...

Et en parlant ainsi, le bon religieux prit par le bras son ami et l'entraîna vers la croisée, pour lui montrer la campagne toute parfumée de riantes fleurs du printemps, et, au bout de ce magnifique tableau, le soleil, qui, descendu à l'horizon, se couchait en ce moment derrière une éblouissante tenture de pourpre et d'or...

— Que c'est beau ! que c'est beau ! s'écria le visiteur transporté d'admiration.

— Et bien, monsieur, reprit le religieux qui sentait le moment venu de frapper le dernier coup, vous, qui savez si bien de l'effet remonter à la cause, et reconnaître à l'œuvre la main de l'ouvrier, croyez-

vous toujours qu'un aveugle hasard est l'auteur de toutes ces merveilles ? Non sans doute, je vous suppose réellement *trop d'esprit et de bon sens...* Oui, admirez tant qu'il vous plaira la copie et l'image, ajouta-t-il en tombant à genoux et en entraînant son ami, mais adorez avec moi le Créateur de la réalité !

L'argument était sans réplique, mes frères ; aussi l'incrédule se releva-t-il convaincu, transfiguré : le jour s'était fait dans son âme.

Il se jeta dans les bras du prêtre en s'écriant d'une voix attendrie :

— Merci, mon Père, vous m'avez fait du bien !

Après le hasard invoqué pour expliquer la création du monde et qui n'explique rien, est venue l'éternité de la matière : autre solution lumineuse qui fait le plus grand honneur à celui qui l'a le premier mise en avant.

Quelques rêveurs du dernier siècle ont osé l'affirmer sur la foi de je ne sais quels livres indiens et chinois qui donnaient modestement au Céleste-Empire une antiquité de quatre-vingt à cent mille ans ! Mais le simple bon sens a fait justice de ces ridicules théories ; de récentes découvertes sont venues confirmer le récit de Moïse sur l'âge véritable du monde.

« Ce qui est bien certain, dit un célèbre natura-
« liste, c'est que la vie n'a pas toujours existé sur le
« globe, et il est facile à l'observation de reconnaître
« le point où la nature a commencé à déposer ses
« produits [1]... »

[1] Cuvier, *Discours sur les révolutions du globe.*

« — Rien n'est éternel sur la terre, dit un autre « géologue, et tout, dans les entrailles du globe « comme à la surface extérieure, atteste un com- « mencement et indique une fin[1]. »

D'ailleurs, mes frères, de tous les systèmes imaginées par la raison humaine pour expliquer le monde en dehors de la révélation, le plus absurde est sans contredit l'éternité de la matière... Car enfin attribuer à la matière l'Éternité, cet attribut divin, n'est-ce pas en faire l'Être nécessaire, l'Être immuable, indépendant, souverainement parfait, n'est-ce pas en faire un Dieu ? — Mais alors ce Dieu-matière devra donc aussi être contingent, périssable, limité, corruptible, imparfait comme elle ; or n'est-ce pas le comble de la folie que de faire de ce qui est essentiellement inerte le moteur suprême, de ce qui est évidemment borné, l'Etre infini, de ce qui change et se modifie tous les jours, l'Être immuable, et d'attribuer l'intelligence et la sagesse souveraine à ce qui est incapable de penser : peut-on, je vous le demande, mes frères, se contredire plus ouvertement ?

Si la matière est éternelle, elle l'est dans toutes ses parties, et l'on ne pourrait sans contradiction en supposer une seule non existante... Ainsi, dans ce système, il n'y aura pas une feuille d'arbre, un grain de sable, un atôme de poussière dont l'existence ne soit aussi essentielle que trois angles à un triangle ; l'idée du triangle et l'idée de ses trois angles sont tellement corrélatives et nécessaires l'une

1 Nérée-Boubée, *Manuel de Géologie.*

à l'autre, qu'il est impossible de les séparer sans se contredire; or, je demande s'il en est de même de l'idée d'un atome et de l'idée de son existence, et en quoi je tomberai dans l'absurde en supposant que cet atome n'existe pas. Donc il n'existe pas nécessairement; et ce que je dis d'un atome de l'univers, je le dirai de l'univers lui-même, donc il n'est pas éternel, donc il a été créé.

De plus, ce Dieu-matière étant divisible à l'infini, et chaque molécule de matière étant l'Être nécessaire, il y aura autant de dieux que d'atomes dans l'univers, et nous sommes bien coupables de n'être pas, comme en Égypte, à genoux devant les légumes de nos jardins...

Enfin, mes frères, la matière ne peut se concevoir sans ses attributs naturels, la couleur, l'étendue, la forme, la pesanteur spécifique, etc; donc elle a dû avoir de toute éternité ses modifications déterminées, immuables, indestructibles, éternelles comme elle; et pourtant nos ouvriers, nos mécaniciens, nos industriels font-ils autre chose tous les jours que modifier et changer la matière? — Mais ne perdons pas un temps trop précieux à réfuter ces chimères, et terminons, par une dernière réflexion, ce sujet qui a pu vous paraître abstrait, mais dont j'ai dû vous entretenir, à raison de son importance.

Naturellement inerte, la matière nous apparaît pourtant dans un mouvement continuel; mouvement au ciel, mouvement sur la terre, mouvement des eaux, mouvement de la sève dans les plantes, mouvement du sang dans les animaux, mouvement par-

tout. D'où vient-il ? Ce n'est pas l'univers qui se l'est donné : nul ne se donne ce qu'il n'a pas. D'ailleurs, si la matière pouvait s'imprimer un mouvement quelconque, elle pourrait aussi l'accélérer, le suspendre, en changer la direction, ce qui est contraire à l'expérience.

Dire que le mouvement est essentiel à la matière, est une absurdité : ce mouvement serait constant, uniforme, universel, éternel comme elle, et nous ne pourrions la concevoir en repos ; et pourtant tous les jours nous voyons le contraire : ceux qui conduisent des chariots et les malheureux qui tournent la meule en savent quelque chose !

Quel a donc été le premier moteur de l'univers ? Est-ce la terre qui s'est lancée elle-même dans l'espace avec le double mouvement de rotation sur elle-même et de translation autour du soleil ?

Quelle puissance a suspendu là-haut ces milliers de mondes qui nous éclairent ? Qui les pousse avec tant d'harmonie et d'ensemble de l'Orient vers l'Occident ? Est-ce l'homme, est-ce le hasard, ou bien sont-ce les atomes crochus d'Épicure et de Lucrèce, qui, après avoir, de toute éternité, tourbillonné dans le vide et s'être pris, un beau matin, pour former une plante, un animal, un homme, puis le ciel et toutes les merveilles de la nature, ont lancé ce chef-d'œuvre comme l'artificier lance son bouquet dans les airs ?

Qui sait même si le jour, la nuit, les saisons, les révolutions du ciel, le flux et le reflux de la mer et tout cet harmonieux ensemble de mouvements di-

vers ne sont pas encore le mouvement éternel des *atomes crochus* se continuant dans l'univers accroché !... — Que l'homme est à plaindre, mes frères, que ses raisonnements font pitié, quand, pour expliquer le monde, il veut se passer de Dieu ! Toute sa science, tout son esprit, tout son génie viennent se briser contre cette simple question d'un enfant de douze ans à un jeune philosophe à l'eau de rose :

— Monsieur, puisqu'il n'y a pas de bon Dieu, dites-moi d'où vient un œuf ?

Comme lui, on réplique, on ferraille, on extravague à droite, à gauche ; mais la raison voulant toujours avoir raison, le docteur s'embarasse, il hésite, il bégaie et finalement reste court.

Oh ! ne soyons pas *philosophes,* mes frères ! N'allons pas comme ces petits raisonneurs de la rue, idolâtres de nos pensées et dédaignant le flambeau de la foi, nous enfoncer laborieusement dans le labyrinthe des secrets du Créateur, tandis qu'au-dessus de nos têtes brille l'éclatant flambeau de sa parole révélée ; laissons ces menus docteurs de carrefour se fouetter l'imagination pour se démontrer par la seule voie du raisonnement une vérité que le chrétien trouve écrite en tête de son symbole et qui lui donne la clé des plus redoutables mystères :

— Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... Tout ce qui existe est son ouvrage, et rien de ce qui est n'a été fait sans lui. *Omnia per ipsum... et sine ipse factum est nihil quod factum est* (JOAN. I, 3.)

Oui, Seigneur, vous êtes vraiment l'alpha et l'oméga le principe et la fin de toutes choses ; vous

avez dit et tout a été fait, vous avez ordonné et la création s'est opérée ; oh ! puisque c'est de vous que nous venons et à vous que nous devons retourner comme à notre fin suprême, faites que nous ne perdions jamais de vue la noblesse de notre origine en cherchant dans la créature un repos, un bonheur que vous seul pouvez donner ! Attirez en haut nos cœurs, vous qui êtes notre trésor, et fermez-les aux charmes perfides de la terre, afin que les tristes joies de l'exil n'aient plus le fatal pouvoir de nous faire oublier les saintes et immortelles délices de la patrie ! *Amen.*

NEUVIÈME SERMON

EXISTENCE DE DIEU. — L'HOMME.

Et ait : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram

Et il dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. (Gen. I, 26.)

Mes Frères, l'Univers était sorti du néant par la volonté toute puissante du Créateur ; sa féconde parole avait fait le Ciel avec ses étonnantes merveilles, la terre avec ses riches trésors ; des myriades d'animaux peuplaient cet immense domaine, et pourtant cet ouvrage si beau, si splendide était loin d'être complet : c'était un corps sans âme, un vaisseau sans pilote, une armée sans général ; l'homme n'avait pas encore paru !

Mais sitôt que Dieu, pareil à un artiste qui médite une œuvre grandiose, rentre en lui-même et se dit :

— Maintenant que voilà le domaine, donnons-lui un maître: « dans ce vaste et magnifique palais, « sous ce dôme d'azur, plaçons un favori : pour tant « de trésors et d'hommages, créons un seigneur ; à « tant de sujets qui rampent sur la terre, donnons « un roi qui regarde le Ciel, *faisons l'homme à notre « image et à notre ressemblance !* » Mes frères, sitôt que le grand ouvrier eut soufflé sur la boue pétrie de ses divines mains, que le roi du Ciel eut fait un roi de la terre, et que l'homme marcha le front haut, pensant et priant, dominateur de la création pour la faire remonter au Créateur, dès lors cet immense ouvrage, fut complet et digne de la sagesse éternelle ; alors il eut un sens ; avant l'homme il n'en avait point.

L'homme est donc en définitive le lien vivant qui unit la terre au Ciel et la créature au Créateur : aussi s'élève-t-il au-dessus d'elle comme le cèdre du Liban s'élève au-dessus des arbrisseaux d'alentour, comme l'aigle s'élève au-dessus du vermisseau qui rampe dans la poussière. Oh ! soyons donc fiers d'une si noble origine, mes frères ! Bénissons-en le Ciel et qu'un saint orgueil nous anime : il nous sera permis, celui-là, car c'est dans le Seigneur que nous nous glorifions !

Et pourtant le croirez-vous ? Il s'est trouvé des gens, et l'on en voit tous les jours, qui ne pouvant se résoudre à prononcer le nom de Dieu, cherchent à l'homme une autre origine et veulent absolument ou que nous ayons toujours existé sur la terre, ou que nous y soyons venus de nous-mêmes. Exami-

nons en peu de mots leurs prétentions ridicules et voyons si l'on peut assigner à l'homme une origine raisonnable en dehors des données de la foi.

Nous voici à la seconde moitié du dix-neuvième siècle : Près de douze cent millions d'hommes couvrent la surface de la terre : Il n'est guère plus de contrée habitable où un être humain n'ait porté ses pas, plus de ligne sur l'Océan que n'ait explorée la rame de nos navigateurs ; s'il reste encore quelques écueils à doubler, quelques glaces à parcourir aux extrémités du globe, tous les jours quelque hardi capitaine y dirige sa course aventureuse.

L'homme a creusé le sein de la terre, a pénétré bien avant dans ses entrailles ; il en a fait comme un vaste labyrinthe, et en extrait tous les jours des richesses nouvelles... Sous la cloche du plongeur, il est descendu au fond des mers, y a séjourné de longues heures à la recherche du corail et de la perle cachée dans un coquillage. Que dis je ? Il a dompté la foudre ; il s'est fait un serviteur du souffle du tonnerre, qui porte en un clin d'œil sa parole aux extrémités du monde ; il s'est élancé dans les airs ; le voilà qui plane au-dessus des nuages, et le jour n'est pas loin sans doute où il marchera lui aussi *sur l'aile des vents,* comme pour voler vers son Dieu qui, du haut du Ciel, l'encourage et l'appelle : en un mot, l'homme s'est emparé de son vaste domaine, en jouit en maître, et jamais il n'avait été plus vrai de l'appeler le *roi de la création.*

Mais mes frères, remontez par la pensée le cours des âges ; suivez, siècle par siècle et dans toutes

les régions du globe, l'immense série des générations écoulées ; le parcours sera long, sans doute, mais enfin des feuilles aux rameaux, des rameaux aux branches et des branches au tronc, vous arriverez à la racine de l'arbre géant dont les antiques bras s'étendent sur tout l'univers.

Il fut un temps où, sur cette terre, aujourd'hui si peuplée, n'existaient que des plantes et des animaux ; la science est d'accord là-dessus avec nos Saints Livres. Les premières couches de la terre où la Géologie ait trouvé des ossements humains ne font pas remonter cette époque à plus de six mille ans.

D'où donc, quand, et comment le premier homme est-il venu sur la terre ? Par quelle main a été planté l'arbre généalogique de l'humanité ? A-t-il toujours été gigantesque et vigoureux comme nous le voyons ? A-t-il poussé de lui-même et graduellement par mille transformations, ou bien est-il tout à coup sorti de la terre comme un météore ?

La première hypothèse répugne ; on ne la soutiendra plus, j'espère, après tant de spirituelles réfutations. La meilleure preuve que l'homme n'est pas éternel ici-bas, et qu'il doit y finir, c'est que les races dégénèrent, le sang s'appauvrit, l'âge décroît, les tempéraments déclinent ; nous sommes à cent lieux de nos pères qui étaient eux-mêmes déjà fort loin de leurs aïeux : la génération nouvelle vit à la vapeur et vieillira de même : de plus en plus, l'espèce s'abâtardit et l'on peut presque prévoir quand elle finira : donc elle a commencé, sans quoi

nous serions toujours au même point de vigueur et de longévité ; rien d'éternel ne change.

De plus, si le genre humain avait toujours existé — et ce ne serait pas sur la terre, puisqu'elle n'est pas éternelle, — il serait donc l'Être nécessaire, il serait donc Dieu et ne pourrait mourir, pas plus collectivement que dans le dernier de ses membres : et alors que sont devenues tant de générations dont nous foulons la poussière ? Dira-t on qu'elles doivent renaître et revivre pour mourir encore et ainsi de suite à l'infini ? En vérité, pour un Dieu, voilà bien des vicissitudes et des migrations ; si ce n'est pas là se jeter dans Scylla pour éviter Charybde et expliquer un mystère par cent autres plus inexplicables encore, j'en appelle au bon sens et à la saine raison, puisque c'est devant eux que nous plaidons en ce moment la cause de la foi.

Ne nous arrêtons pas davantage, mes frères, au second système qui nous prend à l'état de végétal, et, nous assimilant à la grenouille de nos marais ou à la chenille qui se transforme en papillon, nous fait successivement, plante, poisson, quadrupède, orang-outang et nous élève enfin à la dignité humaine. C'est, comme on le voit, faire son chemin à fond de train. Il est vrai que les docteurs ne poussent pas plus loin la gradation, et qu'on ignore, en fin de compte, dans ce système, si l'homme est autre chose qu'un *animal sans plumes...*

Ceux qui seront jaloux d'une si noble origine peuvent à leur choix *hériter de la dépouille d'un ver* [1] ou

[1] E. Quinet.

contempler leur *patte d'animal* devenant *la main d'un homme*[1] ou descendre d'un *marsouin qui se fend la queue*[2], ou bien d'un *singe dont le nez s'allonge par un rhume de cerveau*[3]; pour nous, qui nous croyons sortis des mains de Dieu, nous avons une autre ambition et surtout une foi moins robuste. Peut-être est-ce parce que nous n'avons jamais été témoins de ces transformations merveilleuses... Elles s'opéraient, dit-on, au temps où les arbres parlaient, dans ce pays où, au son d'une lyre, les tigres se changeaient en agneaux et les murs des villes se bâtissaient d'eux-mêmes... Il est vraiment à regretter pour nos philosophes que nous soyons si loin de ces siècles d'or et de cette contrée de la bonhomie où il suffisait de semer les dents d'un dragon pour qu'à l'instant se levât à la place un peuple de guerriers tout armés... O l'heureux temps! l'heureux pays? Et faut-il s'étonner qu'en fait de religion, comme en fait de politique et d'économie sociale, ces messieurs soient toujours en Béotie!

Enfin, mes frères, veut-on que l'homme soit sorti tout à coup du sein de la terre?

— A la bonne heure! voilà au moins une solution sérieuse! — Et d'abord, à quel âge sera né le chef de notre race? Le voulez-vous au berceau? — Prenez garde, il va mourir de faim! Vous avez supprimé la mère, vite une nourrice pour l'allaiter, le bercer sur son sein et lui prodiguer les soins vigilants qu'exige son enfance!

[1] Ferrari. — [2] Lamettrie. — [3] Chevalier de Lamarck.

Mais on y a songé, chrétiens; *il aura la terre pour nourrice, pour vêtement une vapeur légère, un tendre gazon pour berceau.* Nous ne l'avons pas vu, mais un poëte l'assure [1], et si la chose est peu croyable, on ne contestera pas du moins la gracieuseté du tableau.

Allons, vous aimez mieux que l'homme soit sorti à la fleur de l'âge *du sein de la nature* [2]. — Expliquons nous tout d'abord. Qu'entendez-vous par ce mot sonore ? Le Ciel et la terre, c'est-à-dire la collection des êtres qui composent l'univers ? Ce seront donc les astres, les montagnes, les plantes, les mers, les animaux, les reptiles, les oiseaux, les poissons, y compris les huîtres, qui auront tous ensemble formé le premier homme en corps et en âme ? Le plus courageux sophiste n'oserait tenir un tel langage. — Mais le hasard, mais *la nature*, voilà des mots pompeux, qui, tout en ne disant rien, peuvent tenir lieu de raison, s'ils sont bien accentués... — Plaisante solution, *la nature ?* comme si ce mot là, pris autrement que pour Dieu lui-même, pour la providence des lois qui régissent l'Univers, pouvait avoir un sens raisonnable ?

« La nature n'est point une chose, dit Buffon, car « cette chose serait tout; la nature n'est point un « être, car cet être serait Dieu. Mais on peut la « considérer comme une puissance vive, immense, « qui embrasse tout, qui anime tout et qui, subor-

[1] *Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile*
Præbebat, multâ et molli lanugine abundans... (Lucrèce).

[2] Michelet.

« donnée à celle du premier être n'a commencé que « par son ordre et n'agit encore que par son con- « cours ou son consentement. Cette puissance est, « de la puissance divine, la partie qui se manifeste « dans toutes les œuvres ; elle présente le sceau de « l'Éternel [1]. «

Qu'a donc voulu dire, mes frères, le célèbre professeur déjà nommé [2], par ces paroles amphigouriques où ne perce que trop le matérialisme : « Nous ne « nous représentons pas aisément aujourd'hui l'a- « mour de l'homme pour la nature dans le premier » âge où il était encore à peine dégagé de son sein. « Dans les âges les plus voisins de la création, « l'homme était moins séparé des bêtes... Dans cha- « que création, il voyait une sœur, une amie... » Tout cela est fort tendre, sans doute, mais ne nous dit point comment s'est opéré notre *dégagement du sein de la nature* et ce qui constituait cette confraternité, cette union platonique de l'homme avec les animaux,..

Etrange aveuglement, mes frères, fatale obstination de la philosophie à méconnaître la main de Dieu, si visible pourtant dans ses ouvrages, et dans celui-là surtout qui en est l'admirable couronnement ! Plutôt que de prononcer le nom de Dieu et de la providence, on se condamnera, s'il le faut, à radoter six cents pages durant, et de façon à désespérer un échappé de Bicêtre...

— C'est le soleil, dardant ses rayons sur un ma-

[1] Buffon. t. XII. p. 34. — [2] Michelet.

rais, qui a fait éclore l'homme, dira l'un. — C'est la nature, dira crûment un autre, qui a planté nos pères, çà et là comme des champignons. — Un troisième est plus poli : — « Notre intelligence se dé« veloppa, dit-il, et l'industrie naquit dans l'instant « organique où la patte de l'animal devenait la « main d'un homme, et la pensée commença sa « carrière indéfinie, quand les cris inarticulés des « bêtes se transformèrent dans la parole humaine [1]. » — Un quatrième enfin, plus modeste et plus franc cette fois que ses confrères, lance courageusement le mot fatal, le mot qui se trouve au fond de toutes ces ridicules et extravagantes théories ; *je n'en sais rien ;* la création de l'homme est le secret de Dieu [2].

Silence donc, orgueilleuse philosophie, silence quand Dieu parle, quand le bon sens réclame, quand la voix discordante est un audacieux défi jeté à la reconnaissance de toute la nature ! silence, et n'interromps plus par tes blasphèmes l'hymne de louanges qui monte de toutes parts vers le Tout-Puissant ! Son secret, nous l'avons pénétré, son amour nous l'a découvert : il est un livre divin qui date des premiers âges du monde, un livre qui prend l'homme au sortir des mains du Créateur, et renferme ses titres de noblesse ; il nous montre Jéhovah pétrissant un peu d'argile, l'animant de son souffle immortel et lui communiquant un rayon de sa gloire... Vous qui doutez encore, ô profonds penseurs, ô sages de la terre, vous qui traitez avec dédain ce livre sublime, dont la

[1] Ferrari. — [2] Gaston Arnoult.

lecture sérieuse vous eût épargné tant de bévues, libre à vous d'appeler encore la nature votre mère, les chenilles vos sœurs, un marais votre berceau, les poissons vos aïeux ; pour nous, saintement fiers de porter l'empreinte sacrée de Celui qui nous fit à son image, nous continuerons de l'adorer et de le bénir en répétant avec l'heureuse simplicité de l'enfant du catéchisme :

— *C'est Dieu qui nous a créés et mis au monde!*

Il n'y a pas longtemps, un jeune étourdi, quelque peu lettré, qui prenait à tâche de contredire tout bas les saintes vérités qu'il entendait au prône, accusant le prédicateur de *faire son métier,* rencontra ce dernier devant l'église, un dimanche qu'il avait, en expliquant le premier article du Symbole, assez longuement parlé de la création de l'homme et de la puissance de Dieu.

Il l'aborde d'un air dégagé, comme il était à causer avec quelques personnes — c'était assez son habitude après les offices — et lui demanda cavalièrement s'il était bien sûr de ce qu'il a dit au prône.

— Eh ! sans doute, mon ami, lui répond le prêtre, fort étonné d'une telle question ; vous savez bien qu'un prédicateur n'avance rien en chaire dont il ne soit parfaitement certain, rien qu'il ne soit prêt à soutenir devant les plus effrayantes menaces, et qu'il mourrait sans hésiter pour la dernière des vérités de son Symbole.

— Bah ! Monsieur le curé, tout cela est bon à dire ; entre nous, votre histoire de la création n'est ni plus ni moins qu'une fable.

— *Une fable!* ah! ça mais songez-vous, jeune homme, à ce que vous dites ?

— Parfaitement : je soutiens que la formation d'Adam et Ève est une pure légende, un conte à dormir debout.

— Et pourriez-vous nous indiquer la date de cette *légende*, l'origine de cette *fable*, de ce *conte*, en connaissez-vous l'auteur ?

— Mon Dieu, peu nous importe la date de l'invention et moins encore le nom de l'inventeur ; il nous suffit de savoir que cette histoire est imaginaire et sans fondement.

— Quoi, Monsieur ! vous traitez d'imaginaire une histoire qui fait la base de toutes les traditions humaines ! Vous appelez une *fable*, un *conte ridicule*, un récit que tous les peuples de la terre ont trouvé dans leurs archives, plus ou moins dénaturé sans doute, mais au fond toujours et partout le même, qu'ils se sont transmis d'âge en âge avec bonheur, parce qu'il fait de l'espèce humaine une immense génération de frères ! — peu vous importe, dites-vous et la date et l'auteur d'une pareille *légende!* Mais pardon, Monsieur, il nous importe infiniment, à nous, que vous l'indiquiez, cet auteur, car vous pourriez nommer Moïse ! il nous importe que vous assigniez une origine, à cette légende, qui sait ? vous remonterez peut-être à six mille ans ! — mais non, vous êtes plus rond que cela : il vous *suffit de savoir que l'histoire est imaginaire et sans fondement :* nous direz-vous au moins, Monsieur, d'où vous vient cette assurance?

— De la raison et du bon sens !

Le jeune docteur prononça ces deux ronflantes paroles avec tant d'emphase et d'aplomb que les paysans ébahis ouvrirent demesurément les yeux, ne sachant trop s'ils devaient admirer ou sourire.

— Oh ! respect à votre bon sens, à votre raison, s'écria le prêtre étonné de cet accent de fierté dans un jeune ouvrier qu'il avait vu naître, mais qui s'était profondémeut gâté dans son tour de France, respect à votre raison, surtout si vous nous dites comment elle vous explique l'origine du monde et la création de nos premiers parents.

— Mon Dieu, rien de plus simple, répond froidement notre philopohe en prenant un ton doctoral : d'abord le monde a toujours existé tel que nous le voyons, et les premiers humains naquirent en vertu de la génération spontanée... Après tout, pourquoi n'en sera t-il pas de nous, par exemple, comme de ces animaux microscopiques dont on parle tant depuis quelques mois, et qui, venus on ne sait d'où ni comment, produisent et pullulent d'une effrayante manière ?... Mais non, Monsieur, je veux être généreux, répondit le petit maître en se souriant à lui-même, comme il n'est pas raisonnable d'établir une parité entre nous et ces insectes dégoûtants qui empoisonnent nos viandes les plus savoureuses, j'admettrai que les fondateurs de notre race ont eu une autre origine et que le premier homme fut un orang-outang... un singe perfectionné...

— Oh ! Monsieur ! fit le prêtre en joignant les mains d'un ton suppliant, restons en là, je vous en prie ! vous avez trop d'esprit en vérité pour

vouloir nous faire croire que vous n'êtes qu'une bête !

Les villageois partirent d'un immense éclat de rire et la cause fut entendue.

Quelle pitié, mes frères, et que de pareils raisonnements font mal ! Encore une fois, revenons au catéchisme ! au catéchisme qui renferme la clef de nos plus redoutables mystères ! Craignons moins le ridicule qui s'attache à de si tristes rêveries, moins la flétrissure dont souille l'image de Dieu l'insensé qui descend au niveau de la brute, que le sanglant outrage que de tels blasphèmes font au Créateur !

Oh ! ils ne sortiront jamais de notre bouche, Seigneur ! jamais notre langue n'articulera un son qui vienne troubler l'harmonie du concert de louanges que la création reconnaissante fait monter tous les jours jusqu'au pied de votre trône ! Oui, nous sommes vos enfants, l'œuvre de vos admirables mains: Soyez béni pour l'existence que vous nous avez donnée ; béni pour la providence paternelle qui nous la conserve, béni pour les bienfaits dont vous nous comblez tous les jours ; rendez-nous-y de plus en plus sensibles, et daignez y ajouter le plus grand de tous : c'est de nous en faire si tendrement chérir l'auteur, que nous méritions, par la sainteté de notre vie, de le posséder à jamais dans les splendeurs de l'éternelle Sion ! Ainsi soit-il !

DIXIÈME SERMON.

EXISTENCE DE DIEU. — L'HOMME. — SA NATURE.

Minuisti eum paulo minus ab angelis. (Ps. VIII. 6.)
Vous l'avez fait presque l'égal des anges.

Mes frères, de tous les ouvrages du Créateur, celui qui proclame le plus hautement son existence, celui qui suffirait à lui seul pour ruiner tous les systèmes des philosophes, c'est sans contredit le corps humain.

A celui qui s'engage dans les replis et les contours infinis de ce vaste labyrinthe pour en étudier les mystérieux trésors, à celui qui, le scalpel à la main, suit cet admirable système d'artères, de veines, d'articulations, de muscles qui relient et couvrent la charpente osseuse; à celui qui examine l'ingénieux mécanisme de la nutrition et les mille organes du mouvement et de la vie; à celui-là le cachet du Créateur apparaît dans tout son jour: il adore sa sagesse infinie dans le plus léger tissu, la fibre la plus délicate; une goutte de sang qui sort du cœur et qui, poussée de proche en proche, jusqu'aux extrémités du corps, revient, par une autre voie, se retremper aux sources de la vie, lui en dit plus que l'univers ensemble.

Or, mes frères, pour me servir d'une comparaison profane, que penseriez-vous d'un homme qui, à l'aspect de l'Apollon du Belvédère ou de tout autre chef-d'œuvre de l'art, oserait nommer le hasard, ou vous dirait sérieusement; voilà un singulier jeu de la na-

ture ! — Vous diriez : voilà un singulier bipède, un parfait imbécile !

Eh bien ! celui qui attribuerait notre existence au hasard le serait cent fois davantage : il y a incomparablement plus d'intelligence dans la formation, je ne dis pas de notre corps, mais d'un seul cheveu de notre tête que dans l'Apollon et les autres sculptures du Belvédère : nous avons cent artistes en Europe capables de nous transformer plus ou moins heureusement un bloc de marbre en Apollon : mais qui nous ferait un cheveu ?

Ah ! nous avons donc autant de preuves de l'existence du Créateur qu'il y a de cheveux sur notre tête ! — « Donnez-moi un chien mort, disait un ancien « anatomiste et je le ferai hurler contre Épicure ! » Qu'eût-il dit, mes frères, si le microscope lui eût fait découvrir dans une seule fibre autant de sagesse que dans la structure de notre corps !

Il n'entre pas dans mon dessein de décrire cette vivante merveille, un volume in-folio n'y suffirait pas: d'ailleurs que dire après Bossuet et Fénelon, que dire surtout après Galien, ce second patriarche de la médecine, qui, ayant terminé l'anatomie et la description du corps humain, s'écria dans un transport d'admiration : — O toi qui nous as faits, quel bel hymne je viens de chanter à ta gloire[1]. Sans doute, nous trouverions comme lui le sceau de la divinité dans chaque organe, chaque vaisseau, chaque battement de notre cœur ; sans doute nous verrions le

[1] Gal. *De usu part.* III, X.

nom de Dieu écrit en caractères éclatants dans la structure de cet œil où s'opèrent tant de prodiges, dans l'ingénieux mécanisme de l'oreille, de la voix, de la parole, dans le jeu d'une machine si parfaite ; mais définissant l'homme avec un profond philosophe : *une intelligence servie par des organes,* persuadés surtout qu'il y a en lui pour chanter son auteur une voix plus énergique encore que celle de la chair et du sang, c'est cette voix intime que nous interrogerons ; c'est à cette noble intelligence que nous allons demander une preuve nouvelle de l'existence de Dieu.

Vous le savez, mes frères, c'est un principe universellement admis, une vérité de sentiment et d'expérience que l'homme se compose de deux éléments parfaitement distincts : le corps, qui le met en rapport avec le monde matériel, et l'esprit par lequel il communique avec le monde moral et intellectuel : il n'y a que des insensés ou des scélérats qui aient osé nier ou mettre en doute une vérité qui fait à l'homme une si noble part dans la création, et dont nous portons tous la preuve au fond de nos cœurs.

Il est évident, en effet, pour quiconque jouit de toutes ses facultés mentales, et ne vit pas en malhonnête homme, qu'un principe intelligent et spirituel nous anime, que ce qui sent en nous, ce qui pense, raisonne, veut et se détermine d'après un choix libre et spontané ne saurait être notre corps : la matière est divisible et modifiable à l'infini, tandis que l'être pensant est essentiellement simple et indivisible. Qui oserait, aujourd'hui, attribuer la

pensée à la matière, et donner les modifications de la matière à la pensée? Depuis une centaine d'années il s'est dit autour de nous bien des énormités en religion comme en philosophie; mais je ne crois pas qu'il y ait eu de matérialiste assez hardi pour dire: une moitié, un quart de négation ou d'affirmation; un pied, un mètre de volonté; la forme ronde ou carrée d'un désir; la couleur bleue ou blanche d'une idée.

On sait, de plus, que la matière est naturellement inerte et passive, tandis que notre esprit est essentiellement doué d'activité. Aussi, quand, pour faire le moindre mouvement, notre corps a besoin que la volonté mette en branle tout un système de leviers, de muscles et de tendons, notre esprit, par sa propre énergie, et avec une célérité devenue proverbiale, non-seulement embrasse des espaces immenses par l'imagination et s'élance dans l'infini, mais revient sur le passé par la mémoire, se transporte par la prévoyance dans un avenir lointain, rentre en lui-même par le sentiment et la réflexion, se voit penser, pour ainsi dire, et médite sa pensée, comme il raisonne l'impression qu'il reçoit des objets extérieurs, par l'intermédiaire des sens.

Un philosophe célèbre, Gassendi, croyait que rien ne montre mieux la spiritualité de l'âme et la sagesse de son Créateur, que cette admirable faculté qu'elle a de se replier sur elle-même, pour connaître ses idées, examiner les impressions reçues et juger ses propres opérations.

« Il n'y a, disait-il, qu'un esprit qui soit capable

« de si grandes choses : en effet l'œil ne voit pas qu'il « voit, l'oreille n'entend pas qu'elle entend, mais « l'âme humaine juge ses jugements mêmes. »

Or, mes frères, qui oserait attribuer à la matière cette sublime puissance, et méconnaître dans les opérations de notre âme, cette souveraine sagesse déjà si visible dans le jeu de nos organes corporels !

La spiritualité de notre âme nous est encore démontrée par la sensation.

« Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? demande Pascal ; est-ce la main ? est-ce le bras ? est-ce la chair ? « est-ce le sang ? on verra qu'il faut que ce soit quel« que chose d'immatériel. »

Personne, en effet, n'ignore que, pour sentir réellement une impression quelconque, il faut en avoir la conscience et s'apercevoir qu'on la sent. Un corps étranger me touche légèrement ; je m'en aperçois sans peine ; le même corps me heurtera durant mon sommeil ou dans un moment de distraction, je ne le sentirai pas ; c'est que, dans l'impression qu'ils reçoivent, les organes de l'homme sont purement passifs ; il faut, pour qu'il y ait sensation réelle, que l'âme agisse, se replie sur elle-même et partage en quelque sorte l'impression que le corps a reçue.

« Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, dit « J.-J. Rousseau, je le suis d'examiner plus ou moins « ce que je sens ; je ne suis donc pas un être pure« ment sensitif et passif, mais un être actif et intel« ligent, et, quoiqu'en dise la philosophie, j'oserai « prétendre à l'honneur de penser[1]. »

[1] Émile.

Ainsi, mes frères, la nature même de la sensation prouve la spiritualité de l'âme, sans laquelle il serait impossible de sentir.

Et non-seulement cette substance simple et immatérielle est seule agissante en nous dans la sensation, mais elle peut en percevoir plusieurs à la fois par tous nos sens et nos organes, les étudier, les comparer entr'elles ; par exemple, elle considère en même temps un riant paysage, aspire le souffle embaumé du zéphyr, entend une douce mélodie, cueille, goûte des fruits savoureux dont le parfum la séduit : je discerne ces sensations diverses, je les compare, je juge quelle est celle qui me frappe le plus agréablement... et ce juge, ce *moi* serait mon corps ! ce *moi*, cet être ineffable et mystérieux serait la matière, un peu d'argile organisée !

Oh ! non, non, ce *moi*, c'est mon âme ! mon âme unique, simple, spirituelle comme le Dieu dont elle est l'image !

C'est par son âme que l'homme est vraiment l'homme et à la hauteur de sa destinée ! Sa grandeur n'est pas dans cette partie de lui même qui passe et qui meurt : sous ce point de vue, il ne ressemble que trop à la brute, vivant et périssant comme elle ; sa grandeur véritable est dans sa pensée : par son intelligence, il communique avec l'intelligence suprême qui l'a formé, comme il communique, par son corps, avec les êtres corporels.

— Qu'on me montre, dit encore Jean-Jacques « Rousseau, un autre animal sur la terre qui sache « faire usage du feu, qui sache admirer le soleil !

« Quoi ! Je puis connaître, observer les êtres et « leurs rapports, je puis sentir ce que c'est qu'ordre, « vertu, je puis contempler l'Univers, m'élever à la « main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le « faire, et je me comparerais aux bêtes ! Ame ab- « jecte ! C'est la triste philosophie qui te rend sem- « blable à elle, ou plutôt tu veux en vain t'avilir[1]. »

Un bâteau à vapeur côtoyait gaîment les bords enchantés de la Loire. De nombreux passagers se pressaient sur le pont, admirant les riants paysages qu'animaient les rayons d'un beau soleil de mai.

L'attention générale n'était distraite que par l'intarissable verve d'un commis-voyageur. Peu content d'avoir posé plusieurs heures durant en petit maître, il voulut enfin poser en impie : il se mit en conséquence à débiter des tirades de Voltaire et de d'Alembert contre la religion, nia Dieu, l'âme humaine et se fit fort de prouver qu'entre l'homme et son chien la seule différence est dans l'habit,

Grande rumeur parmi les passagers ; les uns applaudissaient, d'autres écoutaient avec assez d'indifférence, mais la plupart souffraient de ces imprudents propos, sans oser toutefois prendre la parole et se mesurer avec ce formidable spadassin.

Lui, toujours maître de la place, mais sentant qu'il y avait dans son auditoire des incrédules que sa logique n'avait pas convaincus :

— Ma foi, Messieurs, reprit-il en s'adressant à ces derniers, vous avez beau secouer la tête et sourire

1. Émile.

de pitié, je maintiens mon dire, nous n'avons pas d'âme. Et d'abord quel est celui d'entre vous qui en a vu la couleur ?

— Ni vous ni moi, répliqua une jeune dame impatientée ; mais est-ce une raison pour soutenir que nous ne sommes qu'une masse de chair ? Vous serez ce que vous voudrez, Monsieur ; mais on ne me persuadera jamais, eût-on votre éloquence et vos poumons, qu'une pure masse de chair puisse penser, juger, raisonner, souffrir, éprouver des sensations agréables, aimer, haïr, espérer, craindre, prévoir, désirer...

Le jeune fat restait anéanti sous cette avalanche de verbes ; l'équipage trépignait et s'apprêtait à applaudir, quand le patron, qu'avait assommé tant de babil, que contrariait surtout un vent subit qui paralysait l'effet de la vapeur, s'approcha du philosophe un bâton à la main, et, lui en déchargeant un grand coup sur l'épaule :

— Ah çà ! l'ami lui dit-il avec humeur, puisque tu n'as pas d'âme, toi, attendu que tu ne l'as jamais vue, diras-tu qu'il n'y a pas de vent... car tu ne le vois pas davantage !

— Quoiqu'il souffle en conscience ! ajouta un jeune mousse en manière de parenthèse, puis désignant du doigt le voyageur et grossissant sa voix : — Eh bien, s'écria-t-il, vive le commerce, mes amis ! puisque monsieur tient si fort à passer pour une bête, et nous a si supérieurement prouvé qu'il l'est en effet, laissons-lui cet honneur, que personne ici ne lui envie !

Un immense éclat de rire accueillit cette saillie originale, et le malencontreux orateur, qui l'avait provoquée, perdant contenance, alla cacher sa honte dans l'intérieur du bateau.

Oh ! oui, mes frères, honte à l'insensé, honte au misérable qui nie son plus beau titre de noblesse et sa céleste origine, en niant son âme ! Il descend réellement au niveau des brutes ! S'il était des arguments, des remèdes pour guérir une si triste folie, nous employerions le langage d'un puissant génie qui fait ainsi parler l'âme humaine à l'insensé qui voudrait la méconnaître :

« Cesse de t'avilir, de te flétrir en croyant te trou-
« ver tout entier dans cet assemblage muet de par-
« ties, de corpuscules, d'atomes, de boue et de
« fange... C'est dans moi que résident ta grandeur et
« ton intelligence. Si j'ai pu être unie à la vile ma-
« tière, c'est pour lui donner la vie et non pour la
« recevoir : ton corps est devenu ma chaîne, mais il
« me fut donné de la mouvoir et de la diriger. Ne
« me demande point à tes yeux, ils ne me verront
« pas : ne me demande point à ta droite, elle n'est
« pas faite pour me saisir : mon essence est comme
« ma voix ; tu l'entends et elle n'a point frappé ton
« oreille, je suis comme le Dieu que tu adores ; tu
« éprouves sa puissance et tu ne la vois pas ; je suis
« *toi*, mais l'instant où tu ne seras plus que *moi*, sera
« celui de toute ta grandeur ! »

Et maintenant, mes frères, je le demande à tout homme qui raisonne et n'a pas juré de nier l'évidence, ne portons-nous pas en nous-mêmes, indé-

pendamment du corps, une preuve saisissante et palpable de l'existence de Dieu ? Notre âme, ce principe céleste qui nous fait rois de la création, n'est-elle pas dans les merveilles de ce bel univers, un univers cent fois plus merveilleux encore ?

Oh ! ne renions donc pas notre noble origine, chrétiens, et reconnaissons enfin que nous descendons des cieux ! L'*homme est un roseau pensant,* a dit Pascal dans son énergique langage ; or, savez-vous ce que cela signifie ? c'est que nous sommes des *enfants sublimes;* par le corps, nous touchons à la terre, mais en la foulant aux pieds ; par notre âme, cette exilée qui se souvient de la patrie, nous possédons des ailes de colombe pour remonter à notre source, converser avec les esprits célestes et vivre, comme Dieu, d'intelligence et de vérité !

Oh ! vous nous avez fait un magnifique don, Seigneur, soyez-en mille fois béni, et puissions-nous ne jamais l'oublier ! Puissions-nous bien sentir que notre âme est un trésor sans prix, un bon ange qui nous élève jusqu'à vous ! Faites que nous ne la salissions pas aux fanges de la terre, mais que nous la conservions blanche et pure comme vous nous l'avez donnée, afin qu'à l'heure de la mort, un ineffable sourire d'amour l'accueille, quand elle remontera vers vous dans notre dernier soupir ! Ainsi soit-il !

ONZIÈME SERMON

EXISTENCE DE DIEU. — SENS INTIME ET CRI DE LA NATURE.

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus (Ps. XIII, 4.)

L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'existe pas.

Mes frères, ce que nous voyons, ce que nous sommes, tout, en nous et hors de nous, révèle l'existence d'un Dieu créateur. Pour ne pas convenir d'une vérité si constante et si palpable, il faudrait ou avoir complétement perdu la raison, ou être intéressé à la nier ; il n'y a que l'insensé qui puisse dire sans conséquence : *Dieu n'existe pas*, car il n'est responsable de ses paroles ni devant Dieu ni devant les hommes ; il n'y a que le pervers, le méchant qui ose proférer un tel blasphème, encore ce blasphème est-il plutôt dans la volonté que dans la pensée : il sait trop bien, le misérable, que Dieu existe, et que toutes ses négations ne sauraient le détruire ; mais il vit trop mal pour ne point désirer qu'il n'existe pas, ce Dieu vengeur, qui doit un jour le punir. Aussi est-ce dans son cœur qu'il prononce cette parole criminelle : il n'y a point de Dieu ! *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus !*

Oui, mes frères, nous portons au dedans de nous une preuve nouvelle de l'existence de Dieu dans le sens intime et le cri de la nature.

Lorsque, sérieusement et sans préjugés, l'homme

rentre en lui-même, à quelque religion qu'il appartienne, et sous quelque climat que le ciel l'ait fait naître, il trouve le nom de Dieu gravé dans son cœur, et, tout naturellement il monte du cœur à ses lèvres, presque à son insu. Que ce soit le sentiment ou la raison, ou le spectacle de la nature, ou toutes ces choses ensemble fortifiées par l'éducation, nous ne le discutons pas encore, mais le fait existe, il est réel, éclatant comme le soleil.

« Je sens qu'il y a un Dieu, dit un profond moraliste, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela « me suffit ; tous les raisonnements du monde me « sont inutiles, je conclus que Dieu existe. Cette con- « clusion est dans ma nature ; j'en ai reçu les prin- « cipes trop aisément dans mon enfance, et je les ai « conservés depuis trop aisément dans un âge plus « avancé pour les soupçonner de fausseté... Mais il « y a des esprits qui se défont de ces principes : « c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; « et quand cela serait ainsi, cela prouve seulement « qu'il y a des monstres [1]. »

Ainsi, chrétiens, nous trouvons au fond de notre être, dans l'idée de Dieu, la première preuve de son existence : c'est la plus vivante et la plus tenace, elle résiste à tous les raisonnements, elle domine le tumulte des passions qui peuvent bien un moment étouffer sa voix, mais l'anéantir, jamais. C'est aussi la plus gênante pour le philosophe qui veut tout expliquer sans Dieu.

[1] Labruyère. — *Des esprits forts.*

Car enfin, mes frères, si Dieu n'existait pas, comment en aurions-nous l'idée ? d'où serait-elle venue ? du monde ? Mais le monde étant contingent, borné, imparfait, il ne saurait communiquer l'idée de l'Être nécessaire, infini, souverainement parfait.

— De nous-mêmes ? Eh bien, à la bonne heure ! alors, pauvres vermisseaux, êtres d'un jour, nous avons donc créé l'Éternel, celui *qui est*, et par qui tout le reste existe ; car avoir l'idée d'une chose qui n'existerait pas, la concevoir, ce serait lui donner l'être, au moins dans son esprit. — Or, le néant créer l'Être ; le fini, l'Infini ; l'éphémère, l'Éternel : peut-on rien dire de plus absurde ?

Ce n'est point assez, mes frères, Dieu est impossible, même en idée, s'il n'existait pas : on ne saurait concevoir le néant. Aussi, quand le poète a dit :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer »

a-t-il énoncé tout simplement une énormité. Sa proposition, d'une portée immense en morale et prise spéculativement, serait chimérique dans l'application. L'homme, eût-il cent fois plus de génie, se creuserait en vain la tête un million de siècles : il ne pourrait *inventer* Dieu. C'est donc Dieu lui-même qui s'est imprimé dans nos âmes, avec le premier rayon de cette ineffable lumière qui éclaire tout homme venant au monde.

Allons plus loin, mes frères, et considérons l'idée de Dieu dans ses conséquences, relativement à nos sentiments et à notre conduite.

Sans l'idée de Dieu, si réellement Dieu n'existe pas, qu'on explique la notion du bien et du mal, ces



premiers principes de la loi naturelle que chacun de nous apporte en naissant. D'où vient que ni les pré jugés, ni les sophismes, ni les passions, ni les superstitions les plus grossières n'ont pu éteindre dans l'âme humaine cette étincelle sacrée, ce salutaire flambeau de la conscience qui nous montre tout un abîme entre le vice et la vertu ?

Ah ! c'est parce que Dieu lui-même l'a allumé en nous, Dieu qui parle dans le remords comme dans cette paix, cette joie ineffable qui est ici-bas l'apanage d'une bonne conscience !

Si Dieu n'existait pas, encore une fois, nous n'en aurions pas l'idée; et alors où serait la différence entre le bien et le mal ? où serait la raison de ce bien être intérieur qui suit toujours une bonne action et l'accomplissement d'un devoir ! Posséder et jouir à n'importe quel prix et n'importe comment serait alors la devise du sage. Mais il n'en est point ainsi, mes frères ; nous sentons qu'un œil est constamment ouvert sur nos actions comme sur nos sentiments, et qu'à mesure que nous marchons à droite ou à gauche, un juge compte nos pas, entend nos paroles, voit nos désirs et scrute nos pensées pour les rémunérer ou les punir. — Ce sentiment, d'où nous vient-il, je le répète, qui nous l'a inspiré? les hommes ? Mais quand même un être borné pourrait avoir conçu et inspiré l'idée de l'Infini, cette idée serait-elle si constante, si universelle, aurait-elle tenu contre le tumulte et le vent des passions ? Mais alors qu'on explique le trouble de cet assassin qui vient de consommer son crime au milieu des té-

nèbres. Que craint-il ? le bagne, l'échafaud ? Mais nul ne l'a vu ; il a fui, l'Océan le sépare de sa victime et la loi des hommes ne saurait l'atteindre. Pourquoi donc ces nuits sans sommeil, ces soudaines frayeurs, ces tressaillements convulsifs ? Pourquoi, dans des songes horribles, voit-il avec épouvante se dresser un pâle fantôme ? Pourquoi cette sueur tour à tour brûlante et glacée, ces gémissements étouffés, ce cri d'effroi quand, de ses bras de squelette, le fantôme, entr'ouvrant son voile, lui montre une blessure encore saignante et le marque au front du signe de Caïn ?

Ah ! c'est le jugement de Dieu qui commence pour ce misérable, c'est la justice éternelle qui a saisi sa victime dès cette vie ; il le sent, il frémit, il se roidit contre le remords, il voudrait l'anéantir, mais en vain ; ce que sa bouche nie et blasphème, sa conscience le proclame, et, malgré lui, comme le démon, il *croit* et *frissonne de terreur !*

Non, non, mes frères, si l'idée d'un Dieu vengeur nous était venue des hommes, elle n'aurait pas résisté au choc des passions, ni soutenu l'examen rigoureux auquel l'a cent fois soumise la nature corrompue : l'homme ne serait pas resté longtemps esclave d'une chimère, — et quelle chimère ! — Devenu religieux par force ou par hypocrisie, il eût saisi la première occasion de reconquérir sa liberté. Mais non, l'idée de Dieu est là, toujours là dans son âme en dépit des préjugés, des passions, en dépit de lui-même : il effacerait plutôt le nom de Dieu des astres du firmament qu'il ne l'effacerait de son âme ;

il aurait fermé la bouche à ces millions de créatures qui chantent le Créateur, avant d'étouffer en lui le cri de la nature qui domine cet admirable concert.

Et ce sentiment de la divinité, mes frères, ce besoin de lever de temps en temps les yeux au ciel nous est si naturel, qu'il fait en quelque sorte partie de notre organisation physique, et semble inséparable de l'instinct de la conservation.

Malgré nous, au moindre péril, à la moindre affliction, que l'on soit savant ou ignorant, incrédule ou fidèle, un soupir du cœur, un cri soudain nous échappe : *O mon Dieu !* et nos regards se tournent vers le ciel comme pour y chercher un abri contre l'orage, un baume à notre douleur. Il s'élève alors du fond de notre âme je ne sais quelles vagues aspirations, une soif ardente de consolation et de bien-être que l'Infini peut seul assouvir.

Les plus impies, ceux qui ont le plus longtemps fait les braves, sont souvent les plus religieux dans ces moments solennels, comme l'a si bien dit le sceptique Montaigne : « S'ils sont assez fous, ils ne « sont pas assez forts ; ils ne laisseront pas de joindre « les mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon « coup d'épée dans la poitrine ou quand la maladie « aura appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur « volage [1]. »

— *Grand Dieu !* s'écria Vanini le matérialiste à l'aspect du bûcher qui allait le consumer à Toulouse en punition de son athéisme et de ses mœurs in-

[1] Mont. Essais.

fâmes. Et Volney, l'auteur des *Ruines*, ce réquisitoire acharné contre la vraie religion, se voyant en danger de périr sur les côtes d'Amérique, saisit un chapelet et se mit à le réciter dévotement pendant l'orage.

On connait les frayeurs de la plupart de nos philosophes et surtout de Voltaire à l'heure de la mort. L'auteur du *Comte de Valmont* parle ainsi de quelques philosophes qu'il a vu mourir : « Ils ont fait apporter « des reliques de toute espèce sur leur lit ; ils ont « commandé qu'on fit toucher leur linge à la châsse « de sainte Geneviève : ils se sont plu à être envi- « ronnés de ces moines qu'ils avaient autrefois hon- « nis et méprisés ; ils ont voulu mourir entre les bras « d'un capucin, et c'est ainsi qu'est mort un de mes « amis qui s'était fait un nom parmi les gens de let- « tres par ses talents, et, comme c'est aujourd'hui « l'usage, par son incrédulité... C'est ainsi qu'au « moindre mal se disposaient à mourir les plus dé- « terminés de nos incrédules... Et que de faits in- « téressants je pourrais citer à ce sujet, s'ils ne prê- « taient trop au ridicule! »

Mes frères, je ne vous en rapporterais qu'un, mais il est frappant, il est terrible : c'est la mort de Jacques Roux, l'un de ces prêtres apostats, chargés par l'exécrable Commune de conduire Louis XVI à l'échafaud.

Ce malheureux, après s'être souillé des plus honteux excès de la Révolution, avait fini par devenir un objet d'horreur pour les révolutionnaires eux-mêmes ; jugez-en par ce seul fait, qu'il n'a jamais pu

pardonner à Robespierre le décret par lequel l'existence de l'Être suprême était officiellement reconnue !

Or, mes frères, pour ce scélérat comme pour les autres monstres qui désolaient la France, sonna bientôt l'heure des vengeances de Dieu. Jacques Roux fut jeté en prison pour aller à la guillotine.

Le jour marqué pour son supplice, les bourreaux vinrent de grand matin pour le prendre dans son cachot et l'y trouvèrent expirant, mais dans quel état, grand Dieu !... Bourrelé de remords, l'âme en proie aux transports d'une violente rage et écumant de désespoir, dans l'horrible attente des jugements de Dieu, de ce Dieu qu'il avait nié jusqu'au dernier moment, le misérable avait couronné ses forfaits par le crime de Judas... Il s'était ouvert le ventre, et au rapport des témoins oculaires, l'enfer tout entier semblait s'exhaler de ses entrailles !

Telle est la puissance du remords, mes frères, voilà jusqu'où la terreur inspirée par la vengeance de Dieu peut conduire l'impie ! D'où peuvent donc venir de pareils sentiments aux hommes qui en sont le moins susceptibles ? Ils sont étranges, ils sont inexplicables, si Dieu n'existe pas et s'il ne nous les a lui-même inspirés. Si c'est le hasard qui les a fait naître dans nos cœurs, comment n'ont-ils pas disparu le lendemain, au premier combat de la chair contre l'esprit ? D'où vient que nous les emportons dans la tombe, et qu'à l'heure de la mort, ils se réveillent d'autant plus vivants et plus impérieux que nous les avons plus longtemps comprimés dans la vie ?

Ah ! c'est qu'un mystérieux pressentiment nous

révèle alors notre noble origine et obstinément méconnue, et nous force à nous souvenir de Dieu! C'est que le Créateur, en pétrissant notre argile, en l'animant de son souffle divin, a établi entre lui et son ouvrage d'intimes, d'ineffables communications qui se raniment et redoublent à mesure que l'étincelle s'approche du foyer... Alors, mes frères, la voix de Dieu se fait entendre dans le calme et le silence des passions ; le corps n'est plus intéressé à étouffer le cri de l'âme qui soupire avec l'ardeur du cerf altéré ; alors, l'abandon des créatures nous laissant seuls avec le Créateur, l'unique ami qui nous reste fidèle, nos yeux s'ouvrent sur le néant des choses d'ici-bas ; et, tandis que la terre s'éloigne, n'est plus qu'un point, le Créateur s'approche, grandit, devient un océan de gloire et de félicité dans lequel nous voudrions nous plonger. Vient le moment suprême : Dieu fait un signe, l'ange de la mort déchire le voile, et l'image que le vice n'a pas ternie s'unit avec transport à la réalité!

Heureuse destinée, mes frères! oh! de grâce, ne la perdons jamais de vue! Souvenons-nous que nous venons de Dieu, que nous sommes pour Dieu, qu'un rayon de sa face adorable imprimé en nous est le précieux gage de l'éternelle félicité qui nous attend!

Et vous, Seigneur, vous, notre premier besoin, ne sortez jamais de notre mémoire! Faites que votre pensée, aliment continuel de notre piété, de notre amour, nous soutienne dans les périls et les traverses de la vie, nous console à l'heure de la mort et nous

mérite l'insigne faveur de vous contempler sans voile au delà de la tombe ! Ainsi soit-il !

DOUZIÈME SERMON

EXISTENCE DE DIEU. — CONSENTEMENT DES PEUPLES.

Spiritus Domini replevit orbem terrarum (Sap. I, 7.)
L'esprit du Seigneur a rempli l'univers.

Mes frères, si jamais vous avez parcouru les annales de l'histoire du monde depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, s'il vous a été donné d'explorer, sur les pas des voyageurs anciens et modernes, les diverses contrées du globe et d'étudier la nature, les climats, les mœurs, les institutions et les formes de gouvernement des nations qui couvrent la face de la terre, au milieu des choses étranges, bizarres et disparates que vous avez vues dans des pays si divers, vous avez dû néanmoins être frappés d'un fait grave, éclatant, et qui tient du prodige : c'est le consentement de tous les peuples du monde à croire à l'existence d'un Dieu, créateur, ordonnateur et conservateur de l'univers.

Or, un tel accord n'est pas dans la nature et ne peut reposer sur une erreur. On ne saurait admettre la possibilité d'une erreur aussi constante, aussi universelle ; il faut donc que Dieu existe, s'il est vrai que l'univers l'ait cru dans tous les temps. Suivez-moi dans le développement de cette pensée, c'est encore à la froide raison, au simple bon sens que je vais faire appel.

En effet, mes frères, remontez dans les âges les plus éloignés de nous, parcourez la terre en tous sens ; des contrées civilisées, des nations savantes, passez au fond des bois, chez ces hordes sauvages qui dansent autour du bûcher qui consume un prisonnier ; que pas une tribu, pas une famille n'échappe à vos investigations ; entrez dans la tente de l'Arabe, dans la cabane du Nègre, dans la hutte du Cafre et du Lapon, partout vous trouverez la croyance d'un premier Etre, auteur de tous les êtres ; partout, chez ces nations étrangères et inconnues les unes des autres, vous entendrez prononcer le nom de Dieu.

« Jetez les yeux sur la terre, disait il y a dix-huit « cents ans un moraliste païen, vous pourrez trouver « des villes sans fortifications, sans lettres, sans ma- « gistrature régulière ; des peuples sans habitations « distinctes, sans professions fixes, sans propriété « des biens, sans l'usage des monnaies et dans l'igno- « rance universelle des beaux-arts ; mais nulle part « vous ne trouverez une ville sans la connaissance « de la Divinité[1]. »

« — Il n'y a point, dit Cicéron, de peuple si sau- « vage et si barbare, qui, tout en ignorant ce qu'il « faut penser de Dieu, ne sache pas qu on doit croire « à son existence[2]. »

On sait que Sénèque, le précepteur de Néron, a parlé dans le même sens.

L'histoire de l'antiquité païenne est une longue protestation contre l'athéisme. Phéniciens, Chal-

[1] Plutarq. *Advers. Colot.* — [2] Cic. *de Legibus.*

déens, Égyptiens, Perses, Indiens, Grecs, Romains, tout est ici d'accord. Les temps héroïques et fabuleux sont remplis de l'histoire des dieux et des demi-dieux : dans les philosophes, les historiens, les poëtes de Rome et de la Grèce, qu'on nous a mis entre les mains dès nos plus jeunes années, que voit-on autre chose que la foi religieuse de toutes les nations ? La littérature païenne ne parle que de mystères, de sacrifices, d'expiations, de cérémonies ; elle nous montre des rois, des armées, des populations entières à genoux devant les autels fumants de leurs divinités ; en un mot, la croyance d'un Dieu était si répandue et si universelle chez les anciens, qu'un demi-siècle avant Jésus-Christ, l'impie Lucrèce félicitait Épicure, son maître en matérialisme, d'avoir été le premier qui eût *osé lutter contre le genre humain* et lever la tête au milieu des peuples, *courbés,* disait-il, *sous le joug du fanatisme et de la superstition*[1].

Si, de ces siècles reculés, nous revenons à des temps plus modernes, cette croyance à la divinité nous apparaîtra plus générale encore, plus universelle, et surtout plus conforme aux lumières d'une raison *naturellement chrétienne* et qui pressent déjà le rayonnement de l'Évangile.

On connaît l'antique profession de foi des brahmanes indiens :

« J'adore cet Etre qui n'est sujet ni au change-
« ment ni à l'inquiétude, cet Être dont la nature est

[1] Luc. *De rerum natura.* Lib. v, v. 63 et seq.

« indivisible, cet Être dont la spiritualité n'admet
« aucune composition de qualités, cet Être qui est
« l'origine et la cause de tous les êtres et qui les sur-
« passe en excellence, cet Être qui est le soutien de
« l'univers, et la source de la triple puissance[1]. »

Quand le Lapon, ce paisible habitant des glaces et des frimas du pôle, entend le tonnerre gronder dans le lointain, il se recueille et il dit : C'est Dieu qui vit sur la montagne.....

Plusieurs voyageurs nous ont rapporté la prière des sauvages de Madagascar : un Père de l'Église ne dirait pas mieux ; en voici la traduction, telle que nous l'avons trouvée dans un historien cité par Guillois :

« O Éternel, ayez pitié de moi, car je suis passa-
« ger !

« O Infini, parce que je ne suis qu'un point !

« O Fort, parce que je suis faible !

« O source de la vie, parce que je touche à la
« mort !

« O vérité suprême, car je suis dans l'erreur !

« O bienfaisant, parce que je suis pauvre !

« O Tout-Puissant, parce que je ne suis rien !...[2] »

Et nous-mêmes, mes frères, nous, enfants d'une génération si *philosophe*, hélas ! et si sceptique, nous qui, même après le ridicule décret de Robespierre, avons entendu Cabanis jurer en plein Institut qu'il n'y a pas de Dieu, et se faire fort de le soutenir l'épée à la main, si nous reculons de quelques siècles,

[1] Lettres édifiantes x, 15. — [2] Flac. *Hist. de Madag.*

oú trouverons-nous les vieux Gaulois, nos aïeux? Au fond de leurs bois sacrés, prosternés au pied d'un chêne, devant le javelot de Teutatès, ou bien entourant la pierre sanglante où le druide égorgeait des victimes humaines!

Et n'en soyons pas surpris, chrétiens; l'histoire des nations est pleine de récits qui font frémir. Ici, ce sont des hécatombes entières de prisonniers que de farouches vainqueurs immolent au dieu de la guerre; là, de tendres enfants que l'on jette vivants dans une idole embrasée; plus loin, une jeune épouse, victime d'un préjugé fatal [1], s'élance au milieu des flammes qui consument les restes de son époux, ou s'ensevelit vivante dans son tombeau; en un mot il n'est pas une contrée, un siècle, une nation qui n'ait eu ses temples, ses autels, ses prêtres et son Dieu; les noms seuls, les symboles ont varié, mais le principe fut toujours et partout le même.

Or, je le demande, mes frères, un tel accord, un consentement si universel et si unanime, quand tout le reste diffère, climats, intérêts, caractères, lois, mœurs, gouvernements: un tel accord est-il possible, s'il n'est pas fondé sur le cri de la nature et si Dieu lui-même ne l'inspire? Non, non, on n'admet point universellement et constamment une opinion fausse: c'est ainsi que l'humanité est faite, et tôt ou tard on se désabuse d'une chimère, alors surtout que cette chimère contrarie les passions. — Et puis, chrétiens, l'erreur porte toujours en elle-même un caractère d'étrangeté qui la fait découvrir.

[1] Dans l'Inde; sur les côtes de Coromandel.

Le sentiment de la divinité, nous l'avons dit, le genre humain l'a trouvé au fond de son cœur : il y a lu le nom de Dieu, comme il a vu le soleil rayonner au firmament : faut-il s'étonner que dans tous les siècles et sur tous les points du globe il ait admis son existence et considéré comme des insensés ceux qui osaient en douter ?

Et quel autre fondement que Dieu lui-même attribuer à une croyance, à une persuasion si constante et si intime qu'elle résiste à tous les raisonnements, triomphe des sophismes les plus captieux, et sort victorieuse des assauts continuels que lui livrent les passions ? Quel autre sentiment nous impose d'aussi pénibles sacrifices ? que dis-je ? on a vu de jeunes mères, égarées par une superstition barbare, non-seulement livrer leur enfant au sacrificateur pour apaiser une idole, mais l'exposer aux bêtes, mais l'enterrer vivant ou l'étouffer de leurs propres mains, s'il était né à une heure ou dans un jour malheureux [1]. Il faut donc que ce sentiment soit bien puissant et bien incarné dans la nature humaine, puisque, même dans le paganisme, il a pu étouffer à ce point l'amour maternel.

Ce sentiment si profond, si constant, si universel, ce sentiment que rien en nous ne peut détruire si Dieu n'existe pas, c'est donc un rêve, une illusion mensongère ; ainsi, de siècle en siècle et de génération en génération, l'homme transmet à l'homme sur tous les points du globe une superstition ridi-

[1] Dans l'île de Madagascar.

cule et l'univers est fatalement condamné à rester à jamais la dupe et le jouet de cette gênante folie !... Certes, si spécieux que soient les sophismes par lesquels la raison humaine parvient à s'étourdir, il me semble que l'incrédule doit être effrayé de se voir seul contre le genre humain, et dans la nécessité périlleuse de décider si c'est lui ou le genre humain qui se trompe... En vérité, n'est-ce pas le cas ou jamais de s'écrier avec Pascal : *O incrédules, les plus crédules !*

Quoi ! dans tous les âges et sous toutes les latitudes, un nom mystérieux aura fait vibrer tous les cœurs, on ne pourra trouver de contrée si sauvage, de naturels si pervers, d'âme si corrompue où le même nom ne réveille le même écho, n'inspire les mêmes sentiments, et l'on ne verra pas enfin que dans ce nom doit se cacher un prodige !

Si Dieu n'existe pas, comment se trouve-t-il dans la pensée et les préoccupations de tous les siècles et de tous les pays ; comment est-il et dans le cœur du fidèle qui le prie, et dans la mémoire de l'indifférent qui voudrait l'en bannir, et dans le remords du coupable qui l'outrage, et dans la malice de l'impie qui le blasphème, et jusque dans l'aveugle obstination de l'athée qui le nie !

Si Dieu n'existait pas ou n'était qu'un être de raison, si le mot *Dieu* était un non-sens, pourrait-il être l'objet de tant d'amour et de tant de haine? Est-ce pour un fantôme, pour le néant que l'on s'agiterait ainsi dans tout l'univers? Si Dieu n'existe pas, d'où peut venir un préjugé si constant, une erreur si uni-

verselle, une si cruelle rêverie? Ah! disons-le hardiment, mes frères, si l'idée de Dieu nous venait de la terre, il y a longtemps que la terre l'aurait oubliée : on le sait : aujourd'hui elle encense une idole, demain elle la brise; l'œuvre des hommes est fragile, inconstante et passagère comme eux; quelle institution humaine est à l'épreuve du temps, des événements, des préjugés, des passions? « Un jour suffit pour détruire les ouvrages de l'homme, » a dit le prince des orateurs romains, « tandis que l'œuvre « de la nature (et pour parler un langage chrétien, « l'œuvre de Dieu), les siècles l'éternisent. »

Oui, mes frères, que les mœurs changent, que les lois soient abolies, que les trônes s'écroulent, la foi à la divinité demeure immobile au milieu des ruines et des vicissitudes humaines; que les passions se soulèvent contre elle, que l'ignorance l'obscurcisse, que l'impie l'attaque par des sophismes, rien n'anéantira son empire; elle le fera même sentir d'autant plus qu'on l'outragera davantage... Malheur à la nation qui la perdrait de vue! tous les fléaux conjurés fondraient sur elle; les peuples peuvent bien être opposés de mœurs et de langage, séparés par des mers immenses, divisés par des rivalités sanglantes; mais il est un point sur lequel ils se réunissent tous, la croyance d'un Dieu : ils peuvent bien, nous l'avons dit, varier sur l'idée qu'ils s'en forment, les hommages qu'ils lui rendent, les rites sacrés du culte qu'ils pratiquent, mais sous ces formes diverses, le fond de la doctrine reste toujours.

Encore une fois, je le demande, mes frères, d'où

vient cette unité, cette antiquité, cette universalité de croyance parmi tant de peuples divisés sur tout le reste ? Quelle puissance a ainsi enchaîné les nations à la même doctrine, et comment se fait-il que l'homme soit aussi naturellement religieux qu'il est naturellement raisonnable ? Un effet constant et universel demande une cause constante et universelle. Et comment ne pas reconnaître ici cette voix de la nature et de la vérité dont parlait Cicéron, qui a retenti dans l'univers et s'est fait entendre à tous les cœurs ?

J'en ai lu naguère un exemple bien touchant qui prouve que Dieu n'a pas besoin d'un organe étranger pour se communiquer à sa nature et qu'il sait, quand il lui plaît, s'insinuer dans son cœur alors surtout qu'il est innocent et pur : le fait s'est passé en Allemagne.

Un père de famille, M. de S***, riche propriétaire, aux environs de Bade, voulut faire à ce sujet, sur son fils, une expérience décisive. Il prit soin lui-même de son éducation, lui enseigna la lecture, l'écriture, le calcul, lui donna des notions de géographie et d'histoire naturelle, en affectant toutefois de ne jamais lui parler de Dieu ni de religion, ne lui laissant aucun livre où il pût lire le nom de Dieu et ordonnant à ses gens la plus grande réserve à cet égard.

Retiré à la campagne, assez loin d'une église et d'un clocher, il lui était facile d'élever ainsi cet enfant, son seul espoir, et de le soumettre au régime de cette éducation toute naturelle et sans Dieu, pour

voir si l'idée ne lui en viendrait pas toute seule : disposé, d'ailleurs, car il avait des principes solides, à l'instruire, si, contre son attente, son fils menaçait de grandir sans foi et sans religion.

L'enfant vécut ainsi jusqu'à l'âge de dix ans. Vers cette époque, M. de S*** remarqua que son fils sortait tous les matins à peu près à la même heure et ne rentrait que pour déjeûner.

Vivement intrigué de cette découverte, il ne voulut pourtant pas interroger son fils, mais le suivit sur la pointe des pieds, un jour qu'il sortait plus matin qu'à l'ordinaire, et fut fort étonné de le voir s'agenouiller à quelque distance de la maison, tourné vers la campagne, en face d'un beau soleil printanier, devant lequel il semblait en adoration...

M. de S*** s'approche :

— Que fais-tu là, mon petit ami ? lui dit-il en lui frappant légèrement sur l'épaule.

L'enfant se retourne :

— Oh ! rien, mon père, lui répondit-il un peu troublé de cette brusque apparition, je prie.

— Ah ! tu pries, c'est fort bien ; mais à qui donc fais-tu ta prière ?

— A qui ?... mais à ce magnifique soleil ! N'est-ce pas lui qui a tout fait, qui nous éclaire et nous réchauffe de sa vivifiante chaleur ?

— Bah ! mon enfant, tu te trompes : ce n'est pas au soleil que tu dois adresser tes hommages ; le soleil, vois-tu, n'est qu'une simple créature, comme toi et moi, sans compter que nous avons, nous, cent fois plus de valeur.

— Oh ! fit l'enfant, dont les bras tombèrent de stupeur. Et qui donc faut-il que je prie, mon père ?

— Qui, mon enfant ? s'écria M. de S*** d'une voix attendrie, ah ! c'est celui qui a fait le soleil, la campagne, tes parents, c'est le créateur de ce vaste et bel univers ! c'est le bon Dieu ! ajouta-t-il en pressant son fils avec effusion sur son cœur, c'est le bon Dieu ! celui qui s'est lui-même imprimé dans ton cœur, et qui t'a inspiré la pensée de le prier, de le bénir et qui doit un jour couronner ton innocence ! Prions-le ensemble, mon enfant, et demande-lui pardon pour ton père qui t'a si longtemps laissé ignorer ce que dans son amour il s'est chargé lui-même de t'apprendre !...

Et pleurant de joie, il se prosterna près de son fils, dont la prière devint cette fois plus fervente, car il priait avec l'aimable sécurité d'un cœur qui vient de trouver son trésor.

Oh ! disons-le hardiment, mes frères, Dieu existe, puisque tout l'univers l'a cru : Dieu existe, puisque sa pensée ne nous est pas venue de la terre, et que nous avons trouvé son nom si profondément gravé dans nos cœurs ! Gardons-nous bien de chanceler, de douter, mais proclamons hautement notre foi, ne fût-ce que par prudence et de peur d'être confondus avec ces incrédules que Cuvier stigmatisait en ces termes en pleine Académie :

— Messieurs, pour nier l'Être suprême, il faut être un fou ou un fripon !

Nous préserve le ciel de mériter jamais une si déshonorante flétrissure, et de prétendre avoir rai-

son, seuls, contre le genre humain ! Nous croirons, mes frères, et nous affirmerons notre croyance autant par notre conduite que par nos paroles ; nous vivrons sans cesse sous l'œil de Dieu, de ce Dieu dont le nom céleste a fait vibrer tant de cœurs ; dans toutes nos peines, nos alarmes, nos tentations, nous invoquerons sa sainte présence, et la seule pensée de sentir si près de nous ce Dieu de miséricorde et d'amour soutiendra nos efforts, doublera notre courage et nous donnera la victoire ! Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! *Amen.*

TREIZIÈME SERMON

EXISTENCE DE DIEU. — RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Non contradicas verba veritatis ullo modo.

Gardez-vous de contredire en rien la parole de vérité (Eccl. IV, 30).

Mes frères, il existe un Dieu : c'est une vérité primordiale, élémentaire, que seul, l'insensé ou le méchant peut nier en face des mille témoignages qui l'établissent ; à tant d'êtres produits, il faut une cause originelle ; le monde est une machine admirable, un Dieu en a donc formé le plan, combiné les lois, arrangé les ressorts. — Douze cents millions d'hommes couvrent la face de la terre ; en remontant au berceau de l'humanité, nous trouvons un premier homme et une première femme dont rien

n'explique l'origine, ils ont donc eu un créateur ; — en étudiant le corps humain, cette vivante merveille où chaque fibre est un mystère, on tombe à genoux avec Gallien, et l'on admire, on adore : il est donc l'œuvre d'une sagesse infinie. — Enfants d'un jour, nous avons l'idée de l'Éternel ; êtres bornés, nous rêvons de l'Infini ; imparfaits, de la perfection souveraine ; le nom de Dieu s'élève à notre insu de notre cœur, et se fixe à nos lèvres : une main divine l'a donc imprimé dans notre âme. — Enfin, dans tous les âges et sur tous les points du globe, un concert de louanges célèbre un Dieu créateur ; tant de voix ne sauraient chanter une chimère, nous devons donc admettre son existence sous peine d'être seuls contre tout le genre humain.

Et pourtant, le croirez-vous, mes frères ? il n'est pas rare de rencontrer sur son chemin des gens qui cherchent à s'étourdir et se fouettent l'imagination pour trouver des arguments contre l'existence de Dieu. Ils ont de puissantes raisons pour cela, croyez-le bien : c'est que, si Dieu existe, ils ont tout à craindre de sa justice et peu d'espoir dans sa miséricorde ; voilà le grand secret de leur incrédulité prétendue. Aussi, pour se tranquilliser dans leur vie criminelle et étouffer, s'il se peut, le remords qui se réveille sans cesse au fond de leur âme, ont-ils recours à cinq ou six arguments plus vermoulus les uns que les autres : bien que le simple bon sens en fasse prompte justice, nous y répondrons ici dans l'intérêt des faibles qui pourraient se laisser éblouir par la faconde et la morgue de ces petits raisonneurs.

— Bah ! dit-on avec un air capable, surtout si l'on a vu Paris, Dieu est un mot inventé par l'ignorance et les préjugés.

— Vraiment ? en ce cas, plus on est savant, plus on doit être impie. J'en suis fâché pour ces demi-docteurs, mes frères, mais c'est justement le contraire qui arrive. On se rappelle cette parole de Bacon : « Peu de science éloigne de la religion ; mais « une science plus complète y ramène. » Si, pour répondre à ces petits esprits-forts de ruelle, je ne craignais de fatiguer mon auditoire par une sèche nomenclature de noms illustres, il me serait facile de montrer que le nom de Dieu, loin d'être la ressource suprême de l'ignorance et une vaine formule dont on se sert pour expliquer ce qu'on ne comprend pas, jette au contraire un rayon de lumière sur l'ensemble des connaissances humaines, qu'il se trouve au fond de toutes les sciences, en est le dernier mot, et que la religion fut toujours la compagne du vrai génie.

Qu'on nous permette au moins de citer Descartes, Pascal, Bacon, Leibnitz, Malebranche et de Bonald, en philosophie ;

— Saint Bonaventure, Érasme, Grenade, Nicole et La Bruyère, en morale ;

— En littérature, Barthélemy, Fénelon, Châteaubriand, Lamennais, avant que l'orgueil l'eût ravi à l'Église ;

— Eusèbe, Charlevoix, Lingard, Vertot, Beausset, Henrion, en histoire ;

— Duperron, Bellarmin, Bergier, La Luzerne, en dialectique ;

— Dante, le Tasse, Santeuil, Corneille, Racine, en poésie ;

— Saint Chrysostôme, saint Bernard, Massillon, Bourdaloue, Ravignan, Lacordaire, en éloquence ;

— Suger, Sixte-Quint, les cardinaux d'Amboise et de Lorraine, en administration ;

— Ximenès, Richelieu, Mazarin, Fleury, en politique ;

— Montfaucon, le P. Pétau, Moréri, Bollandus, en érudition ;

— Suarez, Billuart, Liguori, toute la pléïade de Salamanque et la Sorbonne, en théologie et en droit canon ;

— Albert, Bossut, Mariotte, Haüy, Franklin, en physique ;

— Copernic, Halley, Képler, Gassendi, Euler, en astronomie ;

— Mozart, Haydn, Vogler, Martini, Lambillotte, en musique ;

— Van Dyck, le Titien, Murillo, Raphael, Rubens, Michel-Ange, Flandrin pour les beaux-arts ;

Et au dessus de tous ces noms, Origène, saint Augustin, saint Thomas et Bossuet !... Quel éclatant démenti, mes frères, quelle victorieuse réfutation !... Et nous n'avons pu énumérer ici que les principaux officiers de cette imposante armée, à la tête de laquelle marchent fièrement Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Bayard, Turenne, Crillon, Du Guesclin, Condé, Louis XIV et Napoléon le Grand !

Aussi est-ce plutôt l'ignorance et le demi-savoir qui, de nos jours, osent encore, je ne dis pas nier,

mais révoquer en doute une vérité plus éclatante que le soleil. Rien de plus pitoyable que le ton tranchant, le rire niais, les hochements de tête de ces paladins du sophisme, qui, tout fiers de quelques bribes de science, *font les entendus, troublent le monde, et jugent de tout plus mal que les autres*[1].

— Mais ce n'est pas le demi-savoir, dit-on, c'est l'*ignorance* qui a inventé Dieu.

— Eh bien, à la bonne heure! on avouera du moins que ce fut là une ignorance heureuse, et l'inventeur méritait bien quelque célébrité, ne fût-ce que pour obtenir des âges futurs un brevet d'intelligence! Sans doute l'histoire aura conservé le nom de l'illustre *ignorant* qui prononça pour la première fois le nom de Dieu... En quel siècle, dans quel pays, par quel mortel fut découverte une si sublime merveille? Lorsqu'un savant découvre une étoile nouvelle, l'univers applaudit, admire, célèbre l'inventeur; son nom est répété d'âge en âge, et, fût-il roturier, la reconnaissance des siècles l'anoblit. Un pauvre ignorant aura, sans télescope, inventé Dieu, cet astre tutélaire si essentiel à notre bien-être et à notre sécurité, au dire même des impies, que, *s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer*, il aura, d'une seule parole, expliqué le ciel et la terre, l'origine et l'avenir de l'espèce humaine, épouvanté le vice, encouragé la vertu, consolé la douleur, et l'on ne verra pas le nom de cet *ignorant* rayonner d'une auréole de *génie?* Et l'on ne comprendra pas que cet igno-

[1] Pascal.

rant est le sage et le savant par excellence! Que dis-je, mes frères? et l'histoire sera muette; et, au milieu de tant de statues qui s'élèvent de toutes parts, il n'y en aura pas une pour celui qui vous dit le premier : Mortels, courbez vos fronts, adorez, priez, aimez espérez! En vérité l'objection n'est pas sérieuse : elle révolte le bon sens et se réfute d'elle-même!

— Passe pour l'*ignorance*, dit-on, mais les *préjugés?*

— Eh bien! les préjugés ont pu altérer, obscurcir, fausser l'idée de la divinité, la peindre en rapport avec notre faiblesse et les penchants de la nature corrompue; mais les préjugés ne sont pas plus capables de nous donner ce sentiment céleste, que les passions de l'entretenir : « Ainsi, dirons-nous avec « un savant prélat, que l'homme ait faussement imaginé des dieux corporels, je le conçois, c'est une « erreur des sens; nous ne sommes entourés que « d'objets matériels, et l'imagination ne saisit pas « la nature des esprits; et si nous, chrétiens, qui « avons des idées plus pures sur cet esprit immortel, « nous ne pouvons nous défendre de le peindre sous « des images sensibles, faut-il donc s'étonner que « les païens aient attribué à la divinité les formes « et l'appareil des puissances de la terre? — Que « l'homme ait faussement multiplié la divinité, je le « conçois, c'est l'erreur de la faiblesse; soit qu'on « se figurât que l'auteur de tous les êtres serait « comme accablé du gouvernement de cet univers, « s'il en portait seul le poids, et qu'on se le représentât comme un grand monarque qui, pour se

« soulager, a soin de répartir sur plusieurs têtes la « dignité de son empire ; soit que, le voyant à une « distance immense, on se soit plu à se forger des « divinités plus rapprochées, et plus familières, « en sorte que chaque nation, chaque ville, chaque « famille eut son Dieu, et que le monde ne fut plus « qu'un temple d'idoles. — Que l'homme se soit « faussement imaginé des dieux corrompus, je le « conçois encore, c'est l'erreur, c'est l'intérêt des « passions ; il était si doux pour la nature de trouver « la religion dans la volupté, dans les désirs de son « cœur, que chaque passion devint un Dieu... Ainsi, « le polythéisme s'explique aisément par la faiblesse, « les passions de l'homme ; mais l'idée primitive qui « perce à travers les superstitions, comme un rayon « pur à travers le nuage, d'où vient-elle ? Le mé« lange impur qui l'avilit et la dégrade vient de la « perversité du cœur humain ; le fond même ne « peut venir que de la raison et de la nature [1]. »

— Dites plutôt de l'éducation !

— Très-volontiers, répondrons-nous, mes frères, pourvu qu'on nous explique un point qui nous gêne. Pourquoi l'idée de Dieu est-elle si générale et si uniforme ? Pourquoi les sauvages l'ont-ils comme les peuples civilisés, et l'enfant élevé dans les principes de l'*Émile*, comme le nourrisson de nos crèches chrétiennes ? Pourquoi surtout, quand les plus fortes impressions de l'enfance tombent et s'évanouissent au milieu des amusements de la jeunesse et des préoc-

[1] Frayssinous.

cupations de l'âge mûr, cette idée de Dieu est-elle à peu près la seule qui demeure? Pourquoi résiste-t-elle aux examens de la froide raison, à la réflexion, et à des réflexions telles qu'en font faire les passions à un cœur de vingt ans? Ah! c'est que c'est Dieu lui-même qui parle par la bouche d'une mère vertueuse, et que le cœur de l'enfant bat à l'unisson du sien! C'est que cette voix chérie va réveiller au fond de son âme un mystérieux écho dont la main du Créateur a préparé l'harmonie! L'éducation ne donne pas plus l'idée de Dieu qu'elle ne communique l'intelligence et le talent: elle la développe, l'agrandit, étend devant nous de nouveaux horizons, mais si Dieu lui-même n'avait pas mis dans cette âme le germe sacré de la foi, la parole humaine serait aussi impuissante à le produire que la rosée et les rayons du soleil à féconder un bloc de granit. Ah! c'est vous-même, Seigneur qui vous êtes gravé dans nos âmes! c'est votre main créatrice qui, en nous donnant un cœur capable d'aimer, et de répondre aux bienfaits par la reconnaissance, a signé d'un nom divin cette étonnante merveille... Ne souffrez pas, ô mon Dieu, que nous soyons assez malheureux pour vous méconnaître, assez ingrats pour ne pas correspondre à vos paternelles faveurs! Faites au contraire que nous y soyions si sensibles et y répondions par une vie si chrétienne qu'elle soit un démenti continuel aux blasphèmes de l'impie et nous mérite au grand jour vos éternelles bénédictions. Ainsi soit-il!

QUATORZIÈME SERMON

SUITE DES OBJECTIONS.

Inimici domini mentiti sunt ei.
Les ennemis du Seigneur ont menti en sa présence (Ps. LXXX, 14.)

Mes frères, avez-vous jamais vu un homme atteint de la jaunisse et dont le foie est en train de se décomposer! Ses yeux s'injectent de bile et il voit tout en jaune; en sorte que son aspect nous attriste et que, malgré vous, même à la saison des fleurs, vous songez à la chûte des feuilles et aux glaces de l'hiver.

Mes frères, je ne sais si l'impie a le foie gâté comme le cœur, mais il est atteint d'une terrible jaunisse qui donne aux objets la couleur de ses passions, pour lui les choses changent de nom à volonté, le bien devient le mal, et réciproquement: et, comme Dieu le gêne, il s'en débarrasse par une pirouette et une simple négation... Je me trompe, quand je dis qu'il s'en débarrasse : il en cherche les moyens, mais il est rare qu'il les trouve: on ne se défait pas du bon Dieu comme d'un fardeau: Dieu est un soleil qui vous fusille les yeux : on a beau les fermer, leur éclat pénètre vos paupières, alors on se détourne, on biaise, on cherche à s'expliquer naturellement la croyance du genre humain..! comme si Dieu pouvait s'expliquer autrement que par lui-même !

Les niais ! ils insistent et recourent à des arguments aussi vieux que le monde et cent fois mis en

poudre : c'est la peur qui a fait les dieux, dit-on avec Lucrèce : *Primus in orbe deos fecit timor ;* effrayés par les grands phénomènes de la nature, par l'éclair, le tonnerre, les ouragans, les trombes, les tremblements de terre et mille catastrophes soudaines, les hommes les ont attribués à un Etre mystérieux et tout-puissant qu'il faut apaiser par des prières et des sacrifices.

— A la bonne heure ! voilà Dieu et la religion supérieurement expliqués ! Et pourquoi alors dans tous les siècles et les pays de l'univers, la pensée de Dieu n'est-elle pas accompagnée du sentiment de terreur et d'épouvante qui l'inspira ? Pourquoi tous les peuples de la terre, loin de se représenter Dieu comme un maître inexorable, un tyran sombre et farouche, en ont-ils fait au contraire un Roi bienfaisant, juste, pacifique, un père tendre et débonnaire ? — *La terreur a fait les dieux !* Mais quelle épouvante, quels malheurs inspirèrent aux Sabéens le culte du soleil, de la lune et des étoiles ; aux Égyptiens, celui des plantes, du bœuf Apis et du fleuve qui féconde leurs campagnes ? — Aux Parsis, celui du Bon-Principe, à l'exclusion du Mauvais ? — Pourquoi les nègres, au lieu d'adorer le soleil qui les brûle de ses rayons dévorants, le maudissent-ils avec fureur ? Est-ce la terreur qui donnait aux Grecs et aux Romains l'idée des fêtes de Cérès, de Bacchus, de Pomone et de Flore ? Ce mot : *dies festus* jour de fête, n'a-t-il pas toujours été une annonce de réjouissance et d'allégresse ? En un mot, est-ce l'épouvante qui a inspiré ce nom si tendre et si

consolant : *le bon Dieu,* que répète à sa manière toute tribu, toute langue, toute nation ? Que dis-je? L'idée de Dieu a surtout ce caractère chez les peuplades les plus barbares.

Il est rapporté dans l'histoire d'Alexandre le Grand qu'après la conquête de la Lydie, de la Syrie, de la Perse et de l'Inde, il était parvenu chez les Scythes, peuple encore primitif et sauvage. Ses fiers bataillons avançaient toujours, le fer et le feu à la main, dépeuplant les tribus, pillant les chaumières, ravageant les campagnes et laissant après eux, sur un vaste rayon, la désolation, la ruine et la mort.

Étonnés de tant d'audace, effrayés de tant de succès qu'ils jugeaient au-dessus des forces humaines, tremblant de se voir eux-mêmes emportés par ce terrible ouragan, les principaux chefs de ces tribus nomades envoient des députés vers Alexandre avec ordre de lui dire :

« — Guerrier, tu es un homme ou tu es un Dieu.
« Si tu es un homme, souviens-toi de ton origine et
« n'égorge pas tes frères ; et si tu es un Dieu, ta
« bonté doit combler de biens les mortels et non
« point les dépouiller de ceux qui leur appar-
« tiennent. »

Et cette idée de bonté, de bienfaisance, mes frères, fut de tout temps si inséparable de l'idée de Dieu, que, ne pouvant s'expliquer, sous le règne d'un Dieu souverainement bon, les maux qui affligent la terre, les hommes imaginèrent un principe mauvais.

Ah! si l'épouvante eût créé les dieux, si l'idolâtrie eût inspiré la tristesse, les regrets, la frayeur, au-

rait-il été si difficile d'en retirer les hommes et de les amener à la vraie religion? Non, non, ce n'est pas la terreur qui a donné aux hommes l'idée de la divinité ; ce sentiment sacré peut bien être entretenu, réveillé au fond de nos cœurs par les catastrophes et les bouleversements qui, de temps à autre, affligent la terre ; les fléaux, les calamités dont nous sommes les témoins et trop souvent les victimes, peuvent bien nous humilier sous la main de Dieu et nous frapper de cette crainte salutaire qui est *le commencement de la sagesse* ; mais voir là le motif déterminant, la cause première et fondamentale de la croyance du genre humain, c'est une dérision : il faut être aussi *crédule* qu'un incrédule pour admettre une aussi choquante absurdité.

— Eh bien, dit-on encore, supposez qu'on ait raison là-dessus, ne pourrait-on pas assigner à cette croyance une autre origine... une origine politique, par exemple ; et Dieu ne serait-il pas un épouvantail imaginé de concert par les souverains pour mieux contenir leurs sujets ?

— Mes frères, soyons généreux, accordons-leur encore cette énormité, mais à condition qu'on voudra bien nous dire en quel siècle, dans quels pays, par quels princes a été tenu ce congrès mystérieux qui devait asservir les nations et les courber devant une si étonnante chimère. D'où vient que l'histoire est encore muette là-dessus ? Le fait était pourtant assez grave pour qu'on nous en dit quelque chose !

Et quand même tous les législateurs, anciens et modernes, auraient pu s'entendre pour un complot

si finement ourdi, quand même un projet aussi périlleux aurait été possible dans le cours des âges, eût-il pu rester longtemps caché? Les princes eux-mêmes auraient-ils toujours eu un égal intérêt à dissimuler la fraude? Je ne sais si je m'abuse, chrétiens qui m'écoutez, mais il me semble que quelque faux frère eût éventé la mine... quelque tyran détrôné, par exemple, et rentré dans la plèbe.

Mais je veux que rien n'ait transpiré. Ou ces princes croyaient à un Dieu, à une religion, à une autre vie, ou ils n'y croyaient pas. — S'ils y croyaient, qui leur avait donné la foi? Comment la même persuasion est-elle venue à l'esprit de tous, dans des temps, dans des lieux, dans des climats si différents? Comment tous ont-ils jugé cette croyance utile au peuple tandis que les athées la supposent pernicieuse? — Qu'une même vérité ait subjugué tous les sages, cela se conçoit, car c'est dans la nature : mais qu'ils se soient tous laissé aveugler par la même erreur, c'est une prétention ridicule. — S'ils n'y croyaient pas, tous ont donc été fourbes, imposteurs, hypocrites, nul n'a eu le courage de se montrer de bonne foi, mais tous ont joué un rôle pour en imposer à la foule et l'exploiter plus sûrement : David, Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Louis XIV, Louis XVI, Napoléon Bonaparte étaient donc des comédiens !... mes frères, je vous le demande, si vous avez deux gouttes de sang français, ne le sentez-vous pas bouillonner dans vos veines?

Autre difficulté : tenez, soyons encore généreux; supposons, pour un moment, que l'homme peut in-

venter Dieu, et le ciron loger l'éléphant dans sa tête. Comment les peuples se sont-ils soumis sans murmure ? Comment ont-ils laissé ainsi museler leurs penchants les plus doux ? Quel charme les a fascinés au point de ne pas s'apercevoir qu'ils étaient dupes d'une perfide jonglerie ? Allons donc ! asservis corporellement, ils eussent compris tôt ou tard que c'est déjà bien assez du sacrifice de l'impôt, de la conscription, de l'indépendance et du bien-être, sans y ajouter encore celui de leur intelligence et de leur cœur !

— Mais, dit-on enfin, car il en coûte de se rendre quand on est si savant, n'a-t on pas vu, dans l'antiquité, les premiers législateurs des nations faire intervenir la divinité dans l'établissement de leurs lois ? Numa, chez les Romains, Lycurgue à Sparte, Solon à Athènes, Zalenucus à Locres, Minos en Crète n'ont-ils pas joué un rôle et simulé des entretiens avec les dieux pour rendre leurs lois plus vénérables ?

— D'accord, pouvons-nous répondre, mes frères ; mais cette prétendue difficulté vient à l'appui de notre thèse, et nous dirons à nos petits docteurs : puisque ces souverains établissaient sur ce fondement l'édifice de leurs lois, ce fondement existait donc déjà, ils le jugeaient donc assez solide pour porter l'ensemble des devoirs de l'état social.

En effet, chrétiens, nous ne voyons nulle part, dans ces codes antiques, le nom de Dieu prononcé pour la première fois ; le législateur suppose toujours la croyance à l'Etre suprême, et part de là comme d'un principe universellement admis ; il

parle, il règle, il ordonne au nom des dieux : le peuple comprend, le peuple s'incline, adore, et tout est dit.

Ce n'est donc pas le prince qui a mis dans l'âme de ses sujets cette foi confiante et docile ; il l'y a trouvée et s'en est servi pour dompter plus à l'aise les instincts pervers et les caractères indisciplinés ; il en a fait à dessein jouer les ressorts, persuadé qu'on ne saurait rien établir de solide, même pour le bonheur de l'humanité, si l'idée religieuse ne sert de fondement... C'est qu'avant d'appuyer sa parole sur l'autorité de Dieu, le législateur lui-même avait lu son nom céleste au fond de son âme, avait senti les conséquences salutaires qui en découlent pour le bien-être et la sécurité des États. Il savait que l'homme, en dehors de toute idée religieuse, ne verra jamais dans la loi que l'expression d'une volonté étrangère, et dans le souverain, qu'un homme comme lui : tant il est vrai que le sentiment de la divinité est antérieur à toute convention humaine, et que l'homme s'est senti enfant de Dieu avant de se croire sujet d'un roi, citoyen d'une ville et membre du corps social.

Non, non, encore une fois, mes frères, quoi qu'en pense le demi-savoir que nous laisserons déraisonner à l'aise, la croyance à la divinité ne vient pas de la terre : notre Créateur a laissé sur son œuvre une empreinte trop profonde pour qu'on puisse la méconnaître, et trop noble pour qu'on l'attribue à d'autres mains : nos menus philosophes peuvent disserter, épiloguer, entasser les raisonnements et les sophismes, la vérité n'en rayonnera que plus éclatante et plus victorieuse.

Il est dans la nature un être sombre et chagrin qui se plaît dans les ruines et ne chante que la nuit.

Oiseau de triste aspect et de sinistre augure, il interrompt de son cri funèbre le paisible silence de la création, et nous fait frissonner malgré nous. Lui aussi, tandis que tout l'univers célèbre l'astre du jour et bénit sa bienfaisante lumière, lui aussi proteste à sa façon contre le soleil, parce qu'il aime l'obscurité...

Entendez-le, vous qui niez Dieu, parce que vous seriez intéressés peut-être à ce qu'il n'existât pas, entendez-le, il n'y a que le hibou qui se roidit contre l'éclat du jour et chante les ténèbres... Mais que peut contre l'astre radieux son cri monotone et lugubre ? — qu'il reste dans sa hideuse retraite, ce paria de la création : le soleil qui l'aveuglerait de sa foudroyante splendeur n'en continuera pas moins de féconder et de réjouir la nature !

Mes frères, l'incrédule passe, ses blasphèmes se perdent dans le vide ou retombent sur sa tête en flèches pénétrantes ; mais l'éternelle vérité demeure ainsi qu'une colonne monumentale restée debout au milieu d'un champ de ruines !

Oh ! personne ici, Seigneur, n'aura le triste courage de contredire la sainte parole et de nier votre existence !... Vous nier, ô mon Dieu ! mais le simple doute serait un crime, une honteuse folie ! Vous nier ! mais ne serait-ce pas de plus une monstrueuse ingratitude quand vous vous êtes affirmé par tant de bienfaits ! — Non, non, nous le jurons tous, Seigneur, vous vivrez désormais dans notre âme, et le

monde, témoin de notre conduite, s'apercevra que vous y régnez en souverain ! recevez l'hommage de nos actions, de nos paroles, de nos sentiments, de tout notre être ; que notre vie soit cachée en vous comme celle de l'Apôtre, et donnez-nous d'être si complétement, si inviolablement à vous sur la terre, que nous vous restions à jamais unis dans le ciel ! Ainsi soit-il !

QUINZIÈME SERMON

IMMORTALITÉ DE L'AME. — SA NATURE ET SES SENTIMENTS.

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. (Gen. I, 26.)

Mes Frères, disons-le hardiment, l'homme est une étrange créature, s'il doit se terminer à la terre : c'est l'être le plus bizarre et le plus inexplicable qui soit sorti des mains du Créateur.

Moins favorisé que les animaux, qui, livrés aux inspirations toujours sûres de l'instinct, n'éprouvent, ni la contrainte du devoir, ni les préoccupations du lendemain, ni les terreurs de la mort, et jouissent du présent sans excès, comme sans remords, l'homme porte en lui-même le germe d'un immense malaise ; le principe immatériel qui l'anime lui inspire des désirs, des besoins que rien ici-bas ne saurait satisfaire Tout le heurte, et le contrarie, au dedans, au dehors; il ne peut s'expliquer, sous un Dieu juste et bon, les chagrins et les maux qui l'accablent :

Le vice triomphant, la vertu malheureuse le feraient presque douter de la Providence... En un mot, l'homme, s'il finit à la tombe et n'a que la terre à envisager dans son avenir, est un non-sens dans la nature ; un être errant sans boussole et sans but, comme un astre égaré des phalanges des cieux.

Mais à cette créature étrange, isolée, si vous lui dites une parole, à cette intelligence qui a soif, si vous lui annoncez qu'elle doit un jour se plonger dans un océan d'éternelles vérités, si vous dites à cette âme altérée de vie et de bonheur, qu'elle est immortelle, vous avez débrouillé ce chaos, le jour s'est fait dans cette nuit obscure. L'homme s'est compris, cette seule parole a tout expliqué : Dieu au ciel, l'homme sur la terre ; l'esprit pour communiquer avec l'intelligence suprême ; l'immortel pour s'unir à l'Éternel.

Mes Frères, l'immortalité de l'âme est, après l'existence de Dieu, le dogme le plus élémentaire et le plus fondamental que l'homme puisse méditer sur la terre ; et telle est son importance, que, non-seulement la religion, mais tout ordre et toute société crouleraient si ce fondement venait à manquer.

« L'immortalité de l'âme, dit Pascal, est une chose « qui nous importe si fort et qui nous touche si « profondément qu'il faut avoir perdu tout senti- « ment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui « en est. Toutes nos actions, toutes nos paroles « doivent prendre des routes si différentes, suivant « qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, « qu'il est impossible de faire une démarche avec

« sens et jugement, qu'en se réglant par la vue de « ce plan, qui doit être notre premier objet [1]. »

Or, mes frères, il en est de l'immortalité de l'âme comme de l'existence de Dieu ; nous en portons la preuve en nous-mêmes dans l'idée que nous en avons ; idée qui ne peut nous venir que de Dieu et ne saurait reposer sur une chimère. Il suffit de réfléchir un instant dans le calme et le silence des passions pour demeurer convaincu que tout ne finit pas avec le corps : la nature de notre âme, ses besoins, ses sentiments démontrent son immortalité. — Et d'abord, vous ne l'ignorez pas, chretiens, notre âme étant spirituelle, et ne se composant pas, comme notre corps, de parties et d'éléments divers, elle est simple et indivisible comme le Dieu dont elle est l'image. Aussi, quand tout tombe et dépérit autour de nous, tandis que nous avons tous les jours sous les yeux le spectacle de la mort, que le corps humain se dissout dans la tombe et que chaque élément s'empare de ce qui lui appartient dans cet édifice ruiné, l'âme, cette substance céleste, échappe à l'action corrosive du sépulcre, et n'entre pas dans ce partage. Pure et sans mélange, elle ne voit pas la corruption et n'a rien de commun avec les éléments qui se disputent notre dépouille mortelle ; le coup suprême qui la sépare du corps la soustrait à leur empire. Ce que nous appelons *mort* n'est autre chose qu'une décomposition, une séparation de parties, et ne saurait atteindre une substance spirituelle qui n'en a pas.

[1] Pensées.

Cette doctrine, mes frères, n'est pas nouvelle, et particulière au christianisme ; les païens la professaient hautement.

— « Nous devons comprendre, à moins d'être des « physiciens stupides, dit Cicéron, que l'esprit hu-« main n'est ni composé, ni mélangé, ni double, « mais simple et indivisible. Il ne peut être ni « séparé, ni décomposé ; donc il ne peut périr ni « cesser d'être. »

Et la conséquence est rigoureuse, mes frères : L'âme ne peut donc mourir ; et, tandis que l'élément matériel et terrestre retourne à la terre, l'esprit revient à Dieu, son principe et sa fin.

— Mais, dira-t on, l'âme étant faite pour le corps, elle cesse d'être en cessant de l'animer, et rentre dans le néant en même temps que lui.

— Non, chrétiens, c'est une étrange erreur; le corps se décompose dans la terre, mais n'y périt pas tout entier. Sous l'action dévorante des vers du sépulcre, il devient sans doute ce *je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue,* dont parle Bossuet ; mais si ce cadavre est décomposé, si ces ossements volent en poussière, ils ne sont pas anéantis ; divisée à l'infini, cette poussière existe toujours : l'imagination suit chaque atôme dans le souffle qui l'emporte, et, fussent-ils dispersés par l'ouragan jusqu'aux extrémités de l'univers, le Dieu qui les unit pour en former le corps humain saura bien, quand il voudra, les retrouver pour le reconstruire.

Ainsi rien ne périt dans la nature ; il n'est pas un seul être que Dieu se repente d'avoir créé, et dont

l'anéantissement l'accuse d'inconstance. Que dis-je, mes frères ! Anéantir un être serait un plus grand miracle que de le créer ; et ce miracle serait si étrange qu'on n'en conçoit pas même la possibilité.

Et ce qui répugne pour un atôme de matière serait possible pour l'esprit ! et l'on veut que notre âme, cette fille du ciel et la plus noble portion de nous-même, soit de pire condition que le corps ! on veut que cette âme, si supérieure au corps par ses facultés et ses opérations, soit anéantie à la mort !

Non, non, mes frères, c'est alors surtout qu'elle commence à être elle-même, alors qu'elle commence à vivre de sa véritable vie ! enchaînée jusque-là dans l'obscure prison du corps, tiraillée par les sens en lutte continuelle avec leurs exigences tyranniques, elle ne vivait pour ainsi dire qu'à demi ; elle soupirait nuit et jour après la fin de cet état violent, et il n'avait fallu rien moins que la toute-puissance d'un Dieu pour unir deux êtres si différents de nature et de tendances si opposées... Aussi, à peine affranchie de ces liens de chair et de sang, à peine en possession de ces sphères sublimes vers lesquelles elle s'élançait de toute l'énergie de sa misère, avec quels transports ne s'envole-t-elle pas vers son centre éternel !

— Et qu'on ne dise pas non plus que, séparée du corps, l'âme doit être sans vie et privée de sentiment. Sans nous engager ici dans une controverse qui a longtemps divisé les philosophes, nous avouerons que l'âme dépend, en général, pour l'exercice de ses facultés, du service et du jeu des organes, par lesquels

elle reçoit mille sensations diverses. Mais on nous accordera, sans doute, que ce n'est pas l'œil qui a le sentiment de la lumière, ni l'oreille celui des sons; que nos organes sont le véhicule et non le siége de nos sensations, les instruments et non le principe de nos connaissances.

Est-ce que notre âme n'a pas une action, une vie propre, indépendante du corps? Est-ce qu'elle a besoin des organes pour réfléchir à sa pensée et avoir le sentiment de son existence, qui est inséparable de son être? Est-ce qu'elle ne s'élève pas, sans le secours des organes, jusqu'aux plus sublimes contemplations d'ordre, de beauté, de justice, de vérité? Eh bien, mes frères, l'âme est alors distraite du corps en quelque sorte, et l'on peut dire qu'elle agit seule et par sa propre énergie, tandis que le corps a besoin de la présence de l'âme, non-seulement pour agir, mais pour subsister.

« C'est l'âme, a dit un matérialiste moderne, Caba-« nis, et l'aveu est précieux, c'est l'âme qui ins-« pire aux organes tous les mouvements dont se com-« posent leurs fonctions, qui retient liés entre eux « les divers éléments employés par la nature dans « leur composition régulière, et les laisse livrés à la « décomposition, du moment qu'elle s'en est séparée « définitivement et sans retour. »

— « Or, ajoute un estimable écrivain, chaque chose « conservant sa nature, le corps laissé à lui-même se « dissout, l'âme restant elle-même ou plutôt se trou-« vant plus complétement elle-même, se dégage et « survit. Dans cette association de l'âme et du corps

« les deux natures sont unies dans des conditions « inverses ; l'âme y est rabaissée et la matière y est « relevée, et c'est précisément ce qui fait le mystère « de leur union, ce qui fait que leur désunion se com- « prend d'autant mieux que les tendances de leur « nature diverse les y portent davantage ; ce qui fait « enfin que cette désunion est tout au préjudice du « corps et à l'avantage de l'âme, et qu'ainsi, l'im- « mortalité de l'âme est plus compréhensible que son « association avec le corps et surtout que son anéan- « tissement [1]. »

Ainsi, mes frères, la spiritualité de notre âme en démontre l'immortalité : nous en avons une preuve nouvelle dans ses besoins, disons mieux, dans la nature des aliments dont elle se nourrit ; redoublez d'attention, je vous en prie, le sujet est un peu abstrait : mais nous tacherons de le rendre aussi familier que possible.

Tout être a en lui-même un principe d'existence analogue à ce qui lui sert d'aliment ; il participe de la substance qu'il s'assimile et qui entre dans son développement. Or, participant à la nature de son aliment, il doit évidemment en partager la destinée. Ainsi, à la partie matérielle de notre être, au corps, il faut la matière et des aliments grossiers, périssables comme lui ; mais l'homme ne vivant *pas seulement de pain,* suivant l'énergique expression du Sauveur, il faut à l'âme une nourriture plus solide et plus saine, le pain des intelligences, la vérité qui ne

[1] A. Nicolas.

saurait périr, car elle est éternelle. Notre âme a faim, a soif de vérité : c'est la vérité qu'il lui faut, la vérité sous toutes les formes et dans toutes ses applications, la vérité dans les sciences morales, la vérité dans les sciences physiques, la vérité dans les arts, le vrai, le bon, le beau, voilà son domaine, son élément, sa vie.

« L'âme ne se sent elle-même, dit encore l'auteur « cité plus haut, que lorsqu'elle s'occupe de la vérité : « son développement est en rapport direct avec son « application à cette grande source de la vie. Comme « une flamme légère qui voltige à la surface de ce « monde matériel, on dirait qu'elle tend sans cesse, « au travers de tout, à rejoindre le foyer de la vérité « d'où elle émane et qu'elle gravite autour de sa lu« mière. Il semble qu'elle reconquiert son patri« moine à mesure qu'elle la découvre, et qu'elle res« pire son air natal lorsqu'elle y a pénétré, qu'elle « en jouit. Rien n'égale alors sa joie et son orgueil, « elle en est dans le délire... C'est Archimède cou« rant dans les rues de Syracuse et s'écriant : je l'ai « trouvé !... C'est Pythagore immolant une héca« tombe aux dieux en reconnaissance de la solution « d'un problème difficile ; c'est Galilée retraçant son « système astronomique jusque sur les murs de sa « prison et disant à cette figure animée par la vé« rité : *Et pourtant tu tournes !* C'est Socrate, c'est « Régulus, c'est Mathieu Molé s'immolant à la vérité « morale, au devoir : c'est l'artiste, sous la figure de « Pygmalion, échauffant le marbre de toutes les ins« pirations de la vérité dans le beau ! — Le commun

« des hommes, même dans tous les déréglements de « leur esprit et de leur cœur, ne peut rester sciemment dans l'erreur : ils se la déguisent à eux mêmes, « ils la systématisent, ils se la font *vérité*, et ce n'est « que pour mieux se donner le change qu'ils persécutent la vérité même en l'appelant erreur. La « vérité, voilà donc le principe nourricier de l'âme; « cette *viande des esprits,* comme dit excellemment « Malebranche, est si délicieuse et donne à l'âme tant « d'ardeur lorsqu'on en a goûté que, même en se « lassant de la rechercher, on ne se lasse jamais de « la désirer et de recommencer ses recherches car « c'est pour elle que nous sommes faits. Or. la vérité, je le répète, est immortelle ; elle subsiste immuable, et, suivant l'expression d'un ancien, est « coéternelle à Dieu [1]. »

Oui , mes frères, comme notre corps puise le germe de sa mort et de sa corruption dans cette nourriture terrestre dont il se repaît dans sa faim, notre âme, en savourant l'aliment immatériel des esprits, la vérité, s'assimile le principe et le gage de son immortalité.

« Et l'on veut, conclut le même écrivain, que ce « qui se repaît d'immortalité soit mortel, et l'on veut « que l'âme qui ne vivrait qu'un jour, qui ne ferait « que passer du néant au néant, s'éprît d'amour, « dans ce court passage, pour ce qui est éternel, que « toutes ses puissances fussent employées à s'assimiler ce qui serait contre sa nature, et que la pen-

[1] A. Nicolas. — *Études phil. sur le christ.*

« sée humaine tendue, absorbée dans le sein de « l'Être, y trouvât le néant et s'éteignît aux sources « mêmes de la vie ! Non, non, toute notre raison se « révolte contre cette contradiction, et je m'écrie « avec La Bruyère : Je ne conçois pas qu'une âme que « Dieu a voulu remplir de l'idée de son être infini « et souverainement parfait doive être anéantie [1]. »

Outre l'idée de notre immortalité qui ne peut nous venir que de Dieu et de la réalité de son objet, outre la spiritualité de notre âme et son aliment divin qui lui assure un éternel avenir, nous portons tous au fond de notre être dans nos sentiments le présage et l'annonce d'une vie future.

Qui que nous soyons, mes frères, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, ignorants ou savants, une immense ambition nous dévore, nous formons tous des projets d'avenir, et visons, chacun dans notre sphère, à l'immortalité.

Demandez à ce conquérant qui vole à travers tant de sang et de périls de victoire en victoire, à ce philanthrope qui se ruine à exécuter ses creuses théories, à cet écrivain qui passe des nuits entières à polir son ouvrage, demandez à ce navigateur qui s'engage dans les glaces du pôle, à cet artiste qui s'épuise à peindre, à sculpter un chef-d'œuvre, demandez à tous ces hommes de génie quelle espérance les soutient et les anime au milieu de leurs travaux ? Pourquoi tant d'ardeur et de sacrifices pour immortaliser leur nom ?

[1] Id. ibid.

Ah ! c'est qu'ils ont la douce confiance qu'ils ne mourront pas tout entiers, que l'admiration de leurs contemporains les suivra dans la tombe et qu'ils jouiront de la reconnaissance des générations à venir.

Et cette persuasion que l'homme ne se termine pas à la tombe, cette espérance dans l'avenir, le pauvre, encore une fois, la partage avec le riche, le plus simple artisan la nourrit au fond de son cœur comme le plus illustre génie : on voit le laboureur se consumer de travail pour laisser à ses enfants un plus vaste héritage et vivre plus longtemps dans leur souvenir ; il tremble à la seule pensée d'en être un jour oublié ; il voudrait attacher son nom à l'arbre qu'il a planté, à la maison qu'il a bâtie, au sol qu'il a défriché... Or, mes frères, ce sentiment si profond, si constant, cette espérance unanime de se survivre est inexplicable sans la croyance à l'immortalité de l'âme.

N'est-ce pas le même sentiment qui inspire l'enthousiasme patriotique des populations entières, lorsque, de concert, elles élèvent des statues, des monuments aux grands hommes, lorsqu'elles s'imposent tant de sacrifices pour éterniser la mémoire des bienfaiteurs de l'humanité ?

Et l'amour de la patrie, le dévouement des héros qui versèrent leur sang pour la sauver, n'atteste-t-il pas hautement cette foi constante et générale à une autre vie? Oh ! sans doute l'honneur, le prestige de la gloire et les lauriers du triomphe ont de quoi séduire une âme généreuse et peuvent l'enflammer

d'une noble ardeur; mais qu'on ne s'y trompe pas, mes frères, le matérialisme rend égoïste, et, pour celui qui n'espère plus rien au delà du tombeau, l'existence actuelle est le bien suprême; la vie d'un prix infini, comparée au néant. Dans ce système étrange, vivre serait la loi souveraine et mourir pour ses semblables, mourir pour prévenir, pour retarder d'un jour la ruine de l'univers, serait une folie. N'en doutez donc pas, l'homme n'affronte la mort que parce qu'il y voit le passage à une vie nouvelle. Qu'importerait la gloire à celui dont toutes les espérances se borneraient au tombeau? Si après la mort de l'homme le plus illustre, le héros le plus vanté n'est pas plus que le marbre ou la peinture qui le représente, si, tandis qu'une froide copie, un vil morceau de toile subsiste, l'original est anéanti, que lui font les chants du poëte, les éloges de l'orateur ou les pompeux récits de l'histoire?

« Non, non, disait Caton, jamais je n'eusse entre-
« pris tant de travaux civils et militaires, si j'avais
« cru que ma gloire devait finir avec ma vie; mais
« je ne sais comment mon esprit, en s'élevant au
« dessus de lui-même, semblait croire que c'était
« en sortant de cette vie qu'il allait commencer à
« vivre... »

Il est donc vrai, mes frères, que cette ardente soif de survivance et d'immortalité sur la terre a sa source et sa racine dans l'espoir secret d'une vie qui doit commencer au tombeau. Et maintenant, cet espoir d'où nous vient-il? qui nous l'a inspiré, si ce n'est Dieu? Et s'il nous vient de Dieu, peut-il être

menteur? Le penser serait impie, oser le dire une extravagance sans nom.

Espérance donc, mes frères, nous ne mourrons pas tout entiers, nous sommes destinés à un autre avenir que celui de la brute! Espérance, car Dieu nous fit à son image, en nous donnant une âme immortelle qui doit un jour remonter à son auteur! Espérance, car il est une autre vie! Oh! tout en nous la pressent, la désire, l'appelle avec ardeur, cette vie nouvelle; où est l'homme si riche, si grand, si honoré sur la terre qu'il ne s'y soit jamais senti en exil? Et si les *heureux* y sont souvent à plaindre, que dire de ces pauvres victimes de l'infortune et de la douleur? Oh! espérons donc, chrétiens, espérons et surtout prions! L'espérance adoucira pour nous les amertumes de la vie, et la prière, cet ardent soupir de notre âme vers les collines éternelles, fera au Seigneur une sainte violence, afin qu'il abrége notre pèlerinage et nous ouvre bientôt les portes de la patrie! *Amen.*

SEIZIÈME SERMON

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME. — NOS OUVRAGES, NOS DÉSIRS.

Non moriar, sed vivam!
Je ne mourrai pas, je vivrai! (Ps. CXVII, 27.)

Mes frères, dans un moment de mélancolie et de tristesse, un de ces moments où l'on sent plus que jamais le besoin de songer au ciel pour supporter

les peines de la terre, vous est-il arrivé de vous isoler de la foule et de porter vos pas dans la demeure silencieuse des morts ?

En parcourant ces allées solitaires bordées de tombeaux, vous vous serez sans doute arrêtés devant quelqu'un de ces mausolées couverts de fleurs, fraîchement arrosés de larmes, et, penché sur l'inscription qui retrace les exemples, les travaux, les vertus du défunt, vous avez écouté ce langage muet sorti de la tombe, qui vous prêche la sagesse et l'espérance mieux que les plus éloquents discours.

Eh bien ! ce monde, mes frères, permettez-moi cette application qui rend ma pensée, ce monde est comme un vaste Père-Lachaise où tout nous révèle notre immortalité.

Oui, notre immortalité ! vous attendiez-vous à cela ? Non, sans doute, et pourtant rien de plus certain : les générations ensevelies nous instruisent par l'énergique langage des monuments, des sciences, des lois, des œuvres du génie ; elles nous disent sur tous les tons que l'intelligence qui enfanta tant de merveilles ne saurait être anéantie.

— Voyez-vous ces riches campagnes, ces luxuriants coteaux, ces vertes prairies, ces frais bocages, toute cette nature riante et féconde ? Tout cela était aride, inculte, en friche, il y a quelques siècles ; stériles et sans eau, ces plages désolées étaient un repaire de bêtes sauvages.

L'homme a paru. A son aspect les déserts se sont animés, la terre s'est chargée de fleurs et de fruits ; les villes ont remplacé les forêts. L'océan s'est cou-

vert de navires ; nouveau Moïse, l'homme a fait jaillir l'eau du rocher, il a creusé des canaux, construit des ports, élevé de gigantesques pyramides, percé des montagnes, éternisé par de magnifiques travaux ses victoires sur la nature inerte ; la terre renouvelée, embellie et devenue comme un autre paradis s'est chargée de temples, de monuments, de palais qui perpétueront à jamais le souvenir du roi de la création... Franchement, mes frères, dites-le moi, ce roi, ce conquérant, ce génie peut-il être moins durable que son œuvre? La matière subsisterait et l'artiste qui la taille et la façonne à son gré devrait périr !

Allons plus loin. Tous les jours la science enfante de nouveaux prodiges : l'esprit humain pénètre de plus en plus avant dans le sanctuaire de la vérité : le ciel n'aura bientôt plus de lois, la terre plus de secrets, l'océan plus d'abîmes que l'homme ne sonde et ne découvre ; il a décomposé la lumière, interrogé l'essence du soleil, dompté la foudre, enlacé l'univers dans un vaste réseau où sa pensée circule avec la rapidité de l'éclair ; il cherche le dernier mot de la navigation aérienne ; il achève le percement d'un isthme de 115 kilomètres pour joindre deux mers; la vapeur a tellement rapproché les distances, que, d'un bout du monde à l'autre, les nations fraternisent avec des nations dont elles ignoraient l'existence : une politique juste et loyale régit les destinées des provinces et des empires ; chaque peuple a, dans son code et ses lois, la plus ferme garantie d'ordre et de stabilité ; le législateur a disparu de la

scène du monde, mais sa pensée, son œuvre subsistent plus durables que le marbre et l'airain... la pensée subsiste, et l'être pensant ne serait plus ! et l'ouvrier vaudrait moins que son ouvrage !... mais où est donc l'homme sensé qui osera soutenir une si palpable et si choquante absurdité ?

Et notez bien, mes frères, que nous n'avons parlé que des monuments matériels, de ces ouvrages grandioses qui résistent longtemps sans doute à l'action sourdement dévorante des éléments, et finissent toujours par succomber : que serait-ce si nous invoquions le témoignage de l'esprit humain, de ces impérissables monuments de génie et d'imagination qui, loin de décroître en s'éloignant de leur source, grandissent au contraire avec le temps, et, transmis d'âge en âge, arrivent à la postérité la plus reculée avec la triple consécration des siècles, des attaques de l'envie et de l'enthousiasme des populations. Voilà près de trois mille ans que l'Iliade et l'Odyssée d'Homère font l'admiration de l'univers ; près de trois mille ans que la pensée du poëte est là, vivante, actuelle dans ces pages sublimes, et Homère lui-même ne vivrait plus qu'en souvenir ! Homère serait anéanti sans retour ! et l'homme ne laisserait après lui des œuvres immortelles que comme un éclatant témoignage de sa misère et de son néant ! En vérité, chrétiens, il déshonore l'espèce humaine celui que ne révolte pas une aussi étrange pensée.

Mais ce ne sont pas seulement nos œuvres, ce sont nos désirs, nos aspirations vers le souverain bien qui démontrent clairement notre immortalité.

Que l'homme s'interroge, mes frères, qu'il s'examine aux simples lumières de la raison ; il conviendra sans peine qu'il manque quelque chose à son être, que la nature n'a fait que l'ébaucher et l'a laissé incomplet. Nous éprouvons tous au fond du cœur un vide immense qui nous rend tristes au milieu de nos joies, pauvres au sein de l'abondance et soucieux jusque dans nos plaisirs. Nous nous sentons appelés à je ne sais quelle félicité sans mélange qui nous attire ainsi qu'un séduisant mirage et semble fuir devant nous ; une insatiable soif de vie et d'immortalité nous dévore, et tous nos efforts pour l'assouvir ne font que creuser dans notre âme un plus profond abîme. Nous voudrions un plaisir pur, fixe, permanent, oh ! permanent surtout ! le plaisir que doit éprouver un cœur dont tous les désirs sont satisfaits.

Or ce bonheur, où le trouver? ce repos, quel mortel l'a goûté sur la terre? Quel est l'homme dont l'œil ne s'est jamais rassasié de voir, l'oreille d'entendre, le cœur de soupirer, dont les sens ne se lassent pas de jouir?

— Au milieu de ses somptueux palais, de la richesse de ses trésors, de l'enivrement de ses plaisirs, de l'éclat de sa gloire, Salomon s'écrie : Tout est vanité sous le soleil !

— Alexandre a dompté l'univers, *la terre s'est tue devant lui,* comme s'exprime l'Écriture, et pourtant Alexandre, fatigué plutôt que rassasié de gloire, trouve la terre trop petite pour son ambition ; il soupire, il pleure au milieu des trophées du monde vaincu !

— *Est-ce tout ?* s'écrie César monté sur le trône de l'univers ; et Tibère, dégoûté de la puissance et de la splendeur du diadème, se retire dans l'île de Caprée pour y chercher, dans la mollesse et la débauche, un repos qu'il n'a pu trouver dans la grandeur... Vains efforts, mes frères ! le bonheur n'habite pas dans le séjour de l'infamie ; Tibère sent qu'il se déshonore, il a horreur de lui-même et confesse sa honte à la face du monde étonné.

Et maintenant qu'on nous dise d'où viennent ces désirs inassouvis, cette immense aspiration vers un bien suprême ; quelle en est la source ? Ce n'est pas l'homme, puisqu'il ne dépend pas de lui de s'en dépouiller ; c'est donc Dieu qui nous inspire ces désirs en nous donnant l'être et la vie.

Or si ces désirs viennent de Dieu, peuvent-ils avoir un but imaginaire ? et si ce but existe, ne faut-il pas que tôt ou tard il nous y fasse parvenir ? Dieu serait-il Dieu, je vous le demande, mes frères, s'il nous trompait ainsi toute la vie en nous berçant jusqu'au tombeau d'une illusion cruelle ? Non, non, l'homme ne soupire pas après une chimère ; il existe, cet astre béni que toute créature cherche sur son horizon, cet astre tant désiré qui s'appelle le bonheur ; et, puisqu'il ne se trouve pas sur cette terre infortunée, il doit donc nous attendre au delà du tombeau !

Quoi ! serions-nous les seuls êtres dans la nature qui ne puissions remplir notre destinée et parvenir à notre fin ! Mes frères, jetez les yeux autour de vous dans ce vaste univers ; tout y paraît heureux, content, à sa place ; chaque créature s'applaudit de la situation

que lui marqua le Créateur. Tranquilles dans le firmament, les astres n'aspirent pas à quitter leur séjour pour aller éclairer d'autres mondes ; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place ; sa seule ambition se borne à réaliser les desseins de son auteur...

Voyez le cheval bondissant dans la plaine, l'agneau suspendu à la mamelle de sa mère, l'oiseau chantant dans le feuillage, le papillon voltigeant de fleur en fleur ; vous ne les entendez pas se plaindre, ils sont satisfaits, contents de leur sort : paître, bondir, respirer au soleil, voilà pour eux le bonheur.

Et la paix dont ils jouissent serait refusée à l'homme ! Et la nature, si bienfaisante et si libérale pour l'animal et la plante, n'aurait été marâtre que pour moi ! Il aurait laissé son chef-d'œuvre imparfait, ce Dieu si jaloux de mettre la dernière main, d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages ? Que dis-je ? abusé toute ma vie, souffrant jusqu'au sein des délices et, dans cet insurmontable malaise, *traînant jusqu'au tombeau la longue chaîne de mes espérances trompées*[1], faut-il encore que j'envie à ma dernière heure le bien-être et l'insoucieuse tranquillité de la brute, et que je meure dans les terreurs ?..

« O homme ! s'écrie un poëte anglais rêvant à l'im-
« mortalité sur le cercueil de sa fille morte à la fleur
« de l'âge, ô homme, si c'est là ton sort, si tu n'at-
« tends pas au delà de la tombe un adoucissement
« à tes maux, va donc chercher tes maîtres dans les

[1] Bossuet.

« étables, dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire « et ta royauté ridicule ; tu es esclave, ils sont tes « rois : ils te sont supérieurs dans tout ce qui appar- « tient aux sens. Le gazon croît sous leurs pas ; ils « le broutent sans avoir besoin de le cultiver : leur « boisson est apprêtée par la main de la nature ; « le ruisseau ne cesse point de couler et d'offrir son « onde à leur soif ; leur vêtement croît et grandit « avec eux : ils ne vont point avec fatigue le cher- « cher dans les climats étrangers ; ils ne portent « point la guerre dans les mondes lointains pour en « ravir les trésors : leur fortune et leurs biens sont « sous la garde de la nature ; ils n'ont pas besoin, « pour les conserver, du tribunal de la chicane ; une « prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité ; « dès qu'ils y sont entrés, ils en goûtent les fruits « dans une douce ivresse ; aucun n'est interdit à « leurs désirs ; leurs plaisirs sont purs et ne laissent « point d'amertume : plus vifs que les nôtres, ils « sont aussi sûrs : le doute, la crainte, l'espérance « vaine, les regrets, le désespoir ne viennent point « empoisonner leurs tranquilles jouissances. . Nos « sages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent : « eux seuls ont la vraie philosophie de la vie sen- « suelle... L'homme seul a reçu le triste privilége de « répandre des larmes, et les occasions de l'exercer « naissent en foule. Les animaux, plus heureux, ne « sont pas tourmentés le long de la vie : leurs maux « sont bornés à la douleur : la plainte cesse avec la « sensation ; ils ne continuent pas de souffrir d'un « mal passé ; une prévoyance funeste ne les fait

« point frémir dans l'avenir, la mort vient à eux « sans les effrayer ; ils ne la sentent qu'à l'instant « où elle frappe ; un même coup commence et finit « leurs maux... Tous les jours l'homme si fier, lui « qui gouverne une planète, lui qui pèse les astres, « héros et philosophes, tous soupirent en vain après « ce paisible trépas !... Si cruellement distingués des « animaux pendant la vie, serions-nous encore à la « mort confondus dans une même masse de pous-« sière[1] ?... »

Oui, sans doute, il est bien à plaindre, mes frères, celui qui borne à la terre toutes ses espérances ; sans doute le sort des animaux doit lui paraître digne d'envie et l'existence un fardeau ! Mais l'homme dont le regard éclairé par la foi plonge dans la tombe et cherche à en pénétrer les mystères, celui qui n'étouffe pas dans son âme la pensée d'une seconde vie, cet ineffable cri du nautonnier qui découvre la terre, celui-là trouve dans les maux du présent le gage d'un heureux avenir, et reconnaît le sentiment de son immortalité dans ce malaise indéfinissable qui fait gémir la nature. Pour lui, c'est le cri de l'instinct appelant l'objet qui manque à son bonheur. Il se sent incomplet; il sait que l'homme, noblement tourmenté par sa grandeur, doit soupirer sur le trône comme dans une chaumière ; mais ses dégoûts lui révèlent sa noblesse, et sa misère lui crie qu'il est né pour être heureux.

Oh ! redisons-la donc avec une douce confiance,

[1] Young, Xe nuit.

mes frères, cette consolante parole du Roi prophète : Je ne mourrai pas tout entier, je vivrai ! *non moriar, sed vivam* : Je vivrai de la véritable vie, de la vie des vrais enfants de Dieu : et tandis que mon corps, cette poignée de cendre et de poussière, ira dormir dans la tombe jusqu'à ce que l'ange de la résurrection la réveille, mon âme, libre enfin de ses entraves de chair et de sang, et purifiée de ses souillures par le repentir, prendra son essor vers le Dieu de son amour, elle ira se plonger à jamais dans ce mystérieux océan de chastes délices ! heureuse espérance, mes frères ! invoquons-la souvent : elle consolera nos peines dans la vie, dissipera les terreurs de la mort et réjouira notre dernier soupir ! *C'est la grâce que e vous souhaite !*

DIX-SEPTIÈME SERMON.

IMMORTALITÉ DE L'AME. — FOI DU GENRE HUMAIN.

Creavit illis scientiam spiritûs.
Il a créé en eux la science de l'esprit (Eccl. XVII, 6.)

Mes Frères, quelle est cette science de l'Esprit, dont il est parlé dans nos saints Livres, cette science mystérieuse que le Créateur a donnée à nos premiers parents, et par eux, à leur grande famille, à tous les peuples de l'univers ?

Ah ! sans doute la science de Dieu, la foi à l'Esprit par excellence et nous l'avons vue chez tous les peuples et dans tous les pays du monde qui ont de tout temps rendu hommage à leur manière à la Divinité.

Mais il est une autre *science* non moins pratique et non moins sérieuse qui nous est venue avec la première et dont tout homme apporte au moins le germe en naissant, c'est la science de notre âme, la foi à son immortalité : *Creavit illis scientiam spiritûs :* foi constante, foi générale que nous trouverons, à quelques variations près, chez toutes les nations du globe, et cette croyance universelle est, à notre avis, une nouvelle preuve de la vérité d'une vie à venir.

Ainsi, mes frères, pour résumer en deux mots ce que nous avons dit jusqu'ici, plus nous pénétrons dans la nature de l'âme, soit que nous analysions ses penchants, soit que nous interrogions ses facultés, ses aspirations, les œuvres admirables qu'elle inspire, nous reconnaissons sur elle le cachet de son immortalité. Mais à tous ces arguments déjà si concluants, nous devons en ajouter un plus saisissant encore, c'est la foi du genre humain.

Dans tous les temps et chez toutes les nations de l'univers, la croyance à l'immortalité de l'âme fut le corollaire rigoureux de l'existence de Dieu. Partout, au sentiment de Montesquieu, on entendit l'honnête homme s'en entretenir aussi bien que le scélérat, l'un comme d'un objet d'amour et l'autre en frémissant d'épouvante. Sans doute la superstition, les préjugés ont pu l'altérer, l'ignorance l'obscurcir, les passions la combattre, mais elle est restée la croyance dominante de tous les siècles et de tous les pays.

Et sans parler ici, mes frères, des Égyptiens dont la foi à l'immortalité de l'âme, nécessairement liée avec l'idée d'une cause intelligente qui agit sur l'uni-

vers, n'a jamais été incertaine ni équivoque [1] ; des Chaldéens, dont les oracles engageaient les peuples à *s'acheminer en toute hâte vers la gloire et les rayons du Père* de qui l'homme a reçu une âme pénétrée de la splendeur divine [2] ; sans parler des Perses qui reconnaissaient, comme tous les anciens peuples, une vie future, *non en vertu des raisonnements philosophiques, mais guidés par le sentiment interne et la tradition générale* [3] ; sans parler des Scythes, des Sarmates, des Germains dont la croyance à l'immortalité de l'âme *se perd dans les ténèbres de leur antique origine* [4] ; sans parler en un mot de la foi constante et unanime de tous les peuples de l'antiquité, qui n'a lu, mes frères, dans quelque auteur païen, la description du Tartare et des Champs-Élysées ? Qui n'a frissonné devant ces trois juges au front austère qui prononçaient sans appel sur le sort des âmes qui venaient de franchir sans retour le fleuve des enfers ? Qui n'a vu la croyance des nations se manifester jusque dans les pratiques les plus superstitieuses et les plus ridicules : dans leurs apothéoses, dans les rêveries de la métempsycose, l'évocation des ombres et les libations offertes à la cendre des morts ?

Cette doctrine était si universelle chez les Grecs et les Romains, que Cicéron ne craint pas, dans son traité de l'Amitié, de faire dire à Lélius : « — Je ne « puis goûter ces novateurs qui avancent de nos jours « que tout finit au tombeau : je suis bien plus frappé « de l'autorité des anciens, de celle de nos ancêtres et

[1] Hérodote, II, 122. — [2] Orac. Chald., X. — [3] Pausan. *in Messen.*, XXXII. — [4] Bruck, *Histor. crit.*, lib. II, c. 11.

« de celle des personnages illustres qui ont été la « gloire et l'ornement de la Grèce et surtout de celui « qui fut déclaré le plus sage de tous. »

Les anciens Gaulois professaient la même croyance, et César nous apprend dans ses *Commentaires* que les druides enflammaient le courage des guerriers par l'appât des récompenses éternelles, et les animaient au combat en leur promettant l'immortalité dans le sein de Teutatès [1].

« C'est encore dans ce sentiment, dit Lucain, que « les Celtes, les Germains, les Ibères, les Bretons « puisent l'ardeur impétueuse qui les fait courir à « la mort, persuadés que rien n'est plus lâche et plus « honteux que d'épargner une vie qu'on ne perd pas « sans retour. »

Cette croyance générale de tous les peuples de l'antiquité, les voyageurs qui ont visité les diverses contrées du globe dans les temps modernes l'ont trouvée jusqu'au fond des déserts et des forêts, chez ces peuplades errantes et sauvages que n'avait pas encore éclairées l'Évangile. La foi à l'immortalité de l'âme régnait dans le Nouveau Monde avant que Christophe Colomb en ouvrît les portes aux missionnaires européens.

« Nous la trouvons établie, dit un historien anglais, « d'un bout de l'Amérique à l'autre, dans certaines « régions, plus vague et plus obscure, en d'autres, « plus développée et plus parfaite, mais nulle part « inconnue [3]. »

[1] César, de Bello-Gall, VI.—[2] Lucan., lib. I —[3] Roberts, *Hist. of Amer.*, IV, 121.

Tout le monde connaît le culte superstitieux des Chinois pour leurs ancêtres, et leurs ridicules sacrifices de papier doré devant les tablettes où sont inscrits les noms des aïeux et dans lesquelles sont censées résider leurs âmes [1].

Les habitants du Tonquin, de l'île Formose et du Japon eurent toujours à peu près le même ciel et le même enfer, tout comme les chrétiens [2]. — Et maintenant je vous le demande, mes frères, d'où peut donc venir à tous les peuples du globe cette croyance à l'immortalité de l'âme? Une persuasion si constante et si universelle peut-elle avoir un autre fondement que le cri de la nature et consacrer une erreur? Si Dieu lui-même ne nous l'a inspirée, si cette croyance est sans objet réel, comment lui donner une explication raisonnable? Rien sur la terre eût-il pu faire soupçonner à l'homme qu'il y a une autre vie? — Non, sans doute : dans ce monde éphémère tout meurt et disparaît : les espèces seules subsistent, les individus périssent sans retour. Qu'on nous cite dans le monde végétal et animal un seul être qui ait échappé à la destruction, un seul exemple (hors le cas d'un miracle) où la mort ait lâché sa proie!

Et encore, s'il était une exception naturelle à cette loi générale, serait-elle tout à l'avantage exclusif de la matière. Nous voyons au printemps la terre se renouveler et les plantes renaître : tout se fane pour refleurir ; nous avons tous les ans sous les yeux le spectacle de la vie reproduite de la mort.

Mais dans l'homme, rien de pareil : tout semble

[1] *Lett. édif.*, XXI-XXII. — [2] Alnet, XXIV, 2.

au contraire lui annoncer une destruction sans retour. Que reste-t-il d'un homme après que le sépulcre s'est refermé sur sa froide dépouille? Tout ne nous dit-il pas extérieurement qu'il est bien mort, mort à jamais, mort comme la bête et la plante, et qu'il a passé comme une ombre légère, une feuille qu'emporte le vent ?

Cette idée d'une autre vie est donc en opposition manifeste avec ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, et, loin de nous bercer de l'espérance d'une vie mortelle, nous ne devrions avoir, au contraire, que des idées de mort, et d'une mort sans retour, puisque tout ici-bas semble nous l'annoncer... Et pourtant, mes frères, cette confiance est si profonde, si constante et si intimement liée à la nature humaine que rien ne peut l'y détruire, ni le souvenir des générations dont nous foulons la poussière, et qui ont disparu pour jamais ; ni le spectacle de la mort, saisissant et actuel, dans les victimes qui succombent sous nos yeux ; ni le silence lugubre de la tombe et l'oubli soudain qui enveloppe ceux qui ne sont plus, rien ne nous désabuse ! Au moment même où une main de fer le précipite dans la fosse, où la pierre funéraire va peser sur son cadavre, l'homme tressaille d'espérance, et s'écrie avec le juste de l'Écriture :

« Oh ! je sais que mon Rédempteur est vivant, et « que la terre n'arrêtera point mon âme : je meurs, « mais pour renaître ; je reviendrai à la vie, et mes « yeux, ces yeux de chair et de sang, contempleront « mon Dieu !... »

Oui, l'homme espère, mes frères, contre toute apparence extérieure, en dépit de la mort qui, de toutes parts, l'environne ; et l'univers croulerait sur lui, l'écraserait sous ses ruines, qu'il espérerait encore !

C'est que la croyance à une vie future est un trésor si cher à son cœur, le sentiment de son immortalité le pénètre d'un si noble orgueil, qu'il en a fait comme la mesure de sa grandeur et la raison d'une espèce de culte qu'il se rend à lui-même. Aussi, de peur de pousser trop loin la contemplation de sa dignité, de peur qu'il n'allât jusqu'à se croire immortel dans toutes les parties de son être, il s'est donné le titre de *mortel*, de préférence à tant d'autres créatures qui périssent sans retour. Il sentait le besoin de se rappeler qu'il est un point par lequel il touche la terre, et que si, par son âme, il ne doit pas mourir, par son corps, ce corps d'argile, il doit retourner à la terre d'où il est sorti.

Ainsi, dans l'antiquité, lorsqu'un triomphateur recevait sur son char les applaudissements d'une multitude frémissante, un esclave lui criait de temps à autre, de peur qu'il ne se crût un Dieu : « *Souviens-toi que tu es mortel !* »

Et qu'on ne dise pas, mes frères, que l'homme a imaginé une seconde vie pour se ménager une consolation pour le présent et des espérances pour l'avenir. Quand même cette persuasion ne serait pas indépendante de notre volonté, quand même l'homme serait le maître de se la donner ou de s'en dépouiller, serait-elle si uniforme, si constante, si universelle

Car enfin, ce qui console les uns épouvante les autres : terrible pour le méchant, cette pensée ne rassure même pas toujours l'homme vertueux; il reste au fond des consciences les plus pures un effrayant *peut être* qui les fait trembler à l'aspect du tombeau. D'ailleurs, comment se serait-il donné l'espérance d'un bien dont il n'avait pas même l'idée? Et comment aurait-il eu l'idée d'une chose dont tout, dans ce monde éphémère et périssable, lui démontrait en quelque sorte l'impossibilité ? Il faut donc encore une fois, mes frères, que cette idée nous vienne de Dieu lui-même, et puise dans la réalité de son objet la cause de son existence.

Un témoignage non moins éclatant de la foi des nations à l'immortalité de l'âme, c'est le respect des tombeaux

Nul d'entre vous n'ignore, j'aime à le croire, que de tout temps et chez les tribus même les plus sauvages et les plus barbares, la cendre des morts fut une chose sainte, et, violer une sépulture, un sacrilége aussi criminel que de violer le sanctuaire des dieux.

Il suffit en effet d'ouvrir l'histoire générale des peuples anciens et modernes, pour demeurer convaincu que le respect des morts a toujours été le pendant obligé de la divinité. Or, je vous le demande, mes frères, que signifie cette vénération constante et universelle des tombeaux, si rien n'a survécu à la vile poussière qu'ils renferment ! Ces honneurs, ces chants funèbres, ces riches monuments ne s'adressent-ils qu'à cette poignée de

boue et de pourriture que se disputent les vers?

Ah! nous y voyons plutôt l'éclatante preuve de la foi du genre humain et la manifestation de cette pensée secrète, que les morts ne sont pas indifférents à l'expression de notre affectueuse douleur; qu'ils sont comme les témoins de nos larmes, de nos regrets, et que nous pouvons entretenir un tendre commerce avec cette partie d'eux-mêmes qui vit encore.

Il est aux extrémités de l'Orient, un peuple qui place sur les tombeaux différents mets pour la nourriture des morts. Chez les Péruviens idolâtres, les femmes et les enfants des Incas s'offraient à la mort pour honorer leurs funérailles et les accompagner dans l'autre vie. On a vu le même usage dans l'Inde.

Est-il possible, encore une fois, mes frères, de méconnaître dans ces pratiques superstitieuses, la croyance de tous les peuples à la vie future? Et cette croyance universelle n'est-elle pas, au sentiment de Cicéron, la preuve évidente que le dogme qu'elle consacre est l'expression de la vérité?

Oui, chrétiens, la religion des tombeaux, cette foi de tous les âges et de tous les pays, tient au sentiment de l'immortalité.

Dans une époque, hélas! encore trop près de nous, le monde eut le triste spectacle d'une nation civilisée foulant aux pieds cette loi protectrice et fondamentale de tout ordre et de toute société. Un peuple en délire osa profaner à la face du soleil les tombeaux de ses aïeux... mais ce peuple était sans

roi, sans prêtres, sans autels.. ; je me trompe, mes Frères ! il avait des rois : Danton, Robespierre et Marat ; des prêtres : la guillotine et le bourreau ; des autels enfin, où Dieu était remplacé par des courtisanes que l'antre de la débauche avait vomies de son sein !.. absolument comme dans ces temps dissolus dont parle Tacite : *eas altaria receperunt quas lupanar ejecerat.* Ah ! c'en était fait de cette pauvre nation si ce régime satanique eut duré quelques mois de plus ; tant il est vrai que tout s'enchaîne dans le monde moral comme dans le monde physique, et qu'on ne saurait toucher à la religion sans mettre la société en péril, ni attenter au respect des morts sans que le contrecoup n'en retombe sur les vivants.

Ainsi, mes Frères, tous les peuples du monde ont admis l'existence d'une autre vie et trouvé dans leur cœur le sentiment de leur immortalité. Où est maintenant l'impie, où est l'insensé qui oserait prétendre que la foi du genre humain peut être sans objet réel et ce sentiment profond, constant, inébranlable, inspiré par une chimère ? Celui qui pourrait méconnaître dans cet instinct universel la voix de la nature et de la vérité se verrait seul contre le genre humain et forcé de nier Dieu.

Or on ne conteste pas avec des gens qui sont de taille à lutter contre l'évidence ; le gros bon sens en fait justice et le ridicule les tue.

Étrange aveuglement, qui pourra le définir, le comprendre, mes Frères ! Quoi ! nier son âme, sa consolation dans le malheur, le motif de son espé-

rance, nier son plus beau titre de gloire, envier le sort de la brute ! et tout cela, dans l'intérêt des plus viles passions !..

Ah ! nous préserve le ciel d'un si honteux esclavage, d'une si criminelle folie ! soyons fiers au contraire, soyons heureux du sentiment de notre immortalité, mêlons avec transport notre voix à la voix de nos frères, à la voix de tout le genre humain ; et puisse le souvenir de notre âme et de sa destinée éternelle, en calmant ici-bas nos chagrins et nos douleurs, nous animer à la pratique du bien et nous mériter après la mort l'immortelle couronne de la vertu ! Ainsi-soit-il !

DIX-HUITIÈME SERMON

IMMORTALITÉ DE L'AME. — LA CONSCIENCE ET L'ORDRE MORAL.

> *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus.*
>
> Et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie. (Ecclés. III, 27.)

Mes Frères, nous lisons, dans l'histoire de l'infortuné Louis XVI, qu'un brigand de la révolution s'étant un jour approché du Roi, et lui ayant appuyé la pointe de sa lance sur la poitrine, un garde national s'élança et détourna l'arme de ce misérable en disant au prince : Sire, ne craignez rien !

Aussitôt Louis XVI lui prit la main, et, l'appliquant sur sa poitrine : Mon ami, lui dit-il sans s'émouvoir, la conscience d'un honnête homme est

tranquille : sentez si mon cœur bat plus vîte qu'à l'ordinaire !

Mes Frères, je vous le demande, n'est-ce point là une saisissante application de cette profonde maxime du poëte païen qui disait : « Rien ne rassure au milieu « des plus grands dangers comme le témoignage « d'une conscience pure : l'univers croulerait sur « l'homme juste qu'il resterait impassible, inébranlable « sous ses ruines. »

Mais le méchant, celui dont l'âme est agitée par le remords, oh ! quel contraste, mes Frères, et qu'il est frappant ! au sein des plaisirs, quand tout lui sourit, lui prospère, il est sombre, il gémit, il est en enfer ! Eh bien, je ne connais pas de plus évidente preuve de notre immortalité !

En effet, chrétiens, si vous descendez au fond de votre âme, vous y trouverez un témoin secret, mais irrécusable, de ce principe sacré, la conscience.

N'est-il pas vrai qu'après une action bonne ou mauvaise, un juge intérieur vous approuve ou vous condamne ? N'est-il pas vrai qu'en dépit de tous vos raisonnements et de votre philosophie, il vous impose ses arrêts, commande en maître au nom du ciel, et vous juge en dernier ressort, payant l'obéissance par un témoignage flatteur, mais vous agitant de toutes les tortures du remords, si vous avez méconnu sa voix ?

« Chaque homme, dit Châteaubriand, a au milieu « du cœur un tribunal où il commence à se juger lui-« même en attendant que l'arbitre souverain confirme « la sentence.

« Si le vice n'est qu'une conséquence physique « de notre organisation d'où vient cette frayeur qui « trouble les jours d'une prospérité coupable? Pour- « quoi le remords est-il si terrible qu'on préfère sou- « vent se soumettre à la pauvreté et à toutes les « rigueurs de la vertu plutôt que d'acquérir des « biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans « le sang, une parole dans la pierre? Le tigre dé- « chire sa proie et dort; l'homme devient homicide et « veille : il cherche les lieux déserts, et cependant la « solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, « et cependant il a peur des tombeaux. Son regard « est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la « salle du festin, dans la crainte d'y voir des carac- « tères funestes : tous ses sens semblent devenir « meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de « la nuit des lueurs menaçantes; il est toujours « environné de l'odeur du carnage; il découvre le « goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui- « même apprêtés. Son oreille, douée d'une étrange « subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve « le silence, et en embrassant son ami, il croit sentir « sous ses vêtements un poignard caché... O cons- « cience, ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination, « ou la peur du châtiment des hommes [1] ? »

Non, non, mes frères, car l'homme abandonne sans peine le fantôme que son imagination s'est créé, et le remords le déchire, son crime fût-il ignoré de toute la terre, se sentît-il assuré de l'im-

[1] Chât., *Génie du christian.*

punité. Or, si l'âme périt avec le corps, si tout finit avec la tombe, qu'on nous explique d'une manière raisonnable ce sentiment profond que ne peut étouffer entièrement le plus intrépide scélérat : qu'on lui donne une autre origine que l'assurance d'une seconde vie, qu'on l'appelle autrement qu'une annonce du jugement de Dieu !

Allons plus loin, chrétiens. Nous avons admiré la beauté de l'univers ; pénétrés d'un saint enthousiasme à l'aspect de tant de merveilles, nous sommes tombés à genoux pour adorer l'auteur d'un ensemble si parfait, et la providence qui règle avec tant d'ordre et d'harmonie le monde physique : Mais en est-il de même du monde moral ? — A n'en juger que par ce que nous voyons tous les jours, et si nous faisons abstraction de la vie future, où sont la sagesse, la beauté, la justice du Dieu dont la providence gouverne le monde ?

Est-il sage, le Dieu qui laisse subsister tant de désordres sur la terre où nul n'est à sa place, où règnent sans contrôle l'égoïsme, le caprice, les passions, et qui semble avoir abandonné son œuvre à la merci d'un aveugle hasard ?

Où est la bonté du Dieu qui permet que le monde soit inondé de tant de fléaux, de calamités, qu'on dirait qu'il n'a créé l'homme que pour se rendre malheureux ?

Enfin est-il juste, le Dieu qui laisse ainsi le mal dominer le bien sur la terre où l'impie jouit en paix du prix de la vertu, où l'honnête homme a le plus souvent pour partage l'abjection et les peines du

vice ; où l'ambition et l'intrigue heureuse obtiennent la première place que redoute le mérite modeste, et qu'on lui refuse d'ailleurs presque toujours ?

Non, non, mes frères, Dieu ne serait pas Dieu, s'il ne venait pas un temps où chacun reprît sa place et où la providence apparût dans tout son jour : mieux vaudrait nier Dieu que de le supposer indifférent à tant de désordres...

« — Quand je n'aurais sur la terre, dit Jean-Jacques Rousseau, d'autres preuves de l'immortalité
« de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression
« du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait
« d'en douter. Une contradiction si manifeste, une
« si choquante dissonance dans l'harmonie univer-
« selle me ferait chercher à la résoudre et je me
« dirais : Tout ne finit pas avec la vie, tout rentre
« dans l'ordre à la mort... »

Otez l'immortalité de l'âme et la vérité d'un éternel avenir ; plus de différence entre le vice et la vertu ; tout est bouleversé, confondu, le bien, le mal, tout change de nom.

En effet, mes frères, si, comme on l'a vu plus haut, tout finit avec le corps, vivre est le souverain bien, mourir le souverain mal : jouir de la vie doit donc être l'unique occupation de l'homme : éviter la souffrance, son devoir le plus sacré.

Or, le vice flatte la nature, tandis que la vertu lui impose de pénibles sacrifices. Où en sera la récompense, si tout se termine à la tombe ? — Dans cette vie ? Mais nous y voyons le plus souvent la vertu misérable, humiliée. — Où sera le châtiment du

crime ? Il y est presque toujours honoré, triomphant. Et pourtant, mes frères, l'illusion n'est pas possible, il faut une sanction à la loi naturelle comme à la loi civile, et le simple bon sens nous dit qu'il doit exister une différence entre un voleur et un honnête homme, entre l'enfant qui nourrit son père et celui qui le tue, entre Lacenaire et Vincent-de-Paul... Encore une fois, chrétiens, où sera cette différence si tous les deux doivent être anéantis ? Qui l'établira ? Les tribunaux, la loi humaine, le bourreau ? — A la bonne heure, si je suis pris ; mais si j'ai pu faire le mal sans témoins ? Établie pour punir le crime, la loi, par le fait, ne punit que la maladresse qui s'y laisse prendre.

Et puis, quand le vice recevrait toujours son châtiment sur la terre, où serait la récompense de la vertu ? La loi des hommes punit, mais ne récompense pas.

— Sans doute, dira-t-on, mais la vertu trouve sa récompense dans la paix du cœur et le crime son châtiment dans les remords.

— Quand même on accorderait que l'espérance d'un bien et le pressentiment d'un mal en sont la réalité plutôt que l'annonce, quand même il serait vrai que la vertu se contente d'un si mince salaire de ses pénibles sacrifices, et ne le considère pas tout au plus comme un asile contre le désespoir : quand même les grands criminels, à force de lutter contre le remords, n'y deviendraient pas d'autant plus insensibles qu'ils enfoncent plus avant dans l'abîme, qu'on nous dise, mes frères, [illegible] serait la cons-

cience sans l'espoir d'une autre vie? Est-ce que vous en concevez même la possibilité?

Car enfin la conscience n'est autre chose que le sentiment de notre immortalité ; l'immortalité seule en donne la raison et lui sert de fondement. L'homme ne s'applaudit d'avoir fait le bien et ne tremble d'avoir fait le mal qu'à cause du pressentiment de l'arrêt qui l'attend au jour de toute justice : sans cette pensée, le remords serait une folie et nous devrions repousser comme un leurre cruel le contentement que donne la vertu.

— « Otez la justice éternelle et l'espérance d'une « autre vie, dit encore Jean-Jacques Rousseau, je ne « vois plus dans la vertu qu'une folie à laquelle on « donne un beau nom... »

Et le suicide, mes frères, le suicide, cette plaie hideuse de notre siècle, ce crime de lèse-société, de lèse-humanité, cet attentat contre lequel la loi divine est impuissante comme la loi humaine, si le coupable, en se donnant la mort, se précipite dans le néant, qui l'arrêtera? Qui le punira?

— Mais que dis-je, *le punir?* Ah! il n'est plus blâmable, il devient glorieux et mérite notre admiration, car c'est la plus belle victoire qu'un mortel puisse remporter : c'est le triomphe du néant sur l'être, de la matière sur l'esprit, de l'homme sur Dieu lui-même, puisqu'il peut le braver en lui échappant sans retour... — Quel blasphême! Ah! disons plutôt, chrétiens, que cet acte insensé, loin de ravir au créateur sa victime, la jette au contraire avant l'heure entre ses mains irritées; disons plutôt que

ce triomphe coupable de l'âme sur le corps est la plus forte preuve de la spiritualité de notre âme, et partant, de son immortalité; vit-on jamais l'animal se donner la mort ? — Et d'ailleurs, est-ce qu'il ne répugne pas que la puissance qui tue soit la même qui est tuée ? Est-ce que l'acte suprême qui révèle, en un sens, à cette heure fatale, une si formidable puissance, peut être en même temps l'acte de son anéantissement?

Enfin, mes frères, il est dans la vie de certains hommes un moment solennel où cette vérité se palpe en quelque sorte et nous apparaît de la dernière évidence.

Avez-vous jamais vu mourir un vieillard ? — Je parle de ces natures privilégiées qui arrivent pour ainsi dire insensiblement à l'heure dernière, de ces hommes qui conservent jusqu'à l'agonie toute leur connaissance et une lucidité d'esprit qui nous fait comprendre qu'ils se sentent mourir.

Le corps, depuis longtemps miné par l'âge et la maladie, est mort d'avance en quelque sorte ; l'âme seule rayonne encore sur ce front serein, et jette, pour ainsi dire, ses dernières lueurs avant de s'envoler sans retour : ainsi, avant de s'éteindre, l'étincelle brille d'un plus vif éclat.

On a vu des médecins, au lit de la mort, étudier , le doigt sur l'artère , les progrès du mal qui les consumait, et s'en rendre raison jusqu'à la fin.

Cuvier parvient à l'agonie avec toute la plénitude de son esprit. Sa haute intelligence suivait, consta-

tait les pas de la mort et soumettait à ses calculs les dernières pulsations de son cœur.

On rapporte de Guillaume de Humboldt qu'il a donné la meilleure preuve de la puissance calme de la pensée sur les infirmités de notre nature, et, qu'au moment de mourir, il a montré toute l'influence que le génie peut exercer sur une vie longue et méditative. — En effet, depuis longtemps il avait promis à ses amis de composer, comme son dernier codicille, un traité très-concis sur la philosophie du langage ; et, dans les derniers jours de sa vie, réduit par la maladie à un si grand état de faiblesse qu'il ne pouvait plus tenir à la main ni livre, ni plume, penché sur la table, comme un homme courbé sous le poids des années, il semblait concentrer à l'intérieur ces facultés énergiques si variées, qui, dans de meilleurs jours, le rendaient également propre aux méditations du philosophe et aux travaux de l'homme d'État.

« C'est ainsi » ajoute le savant prélat qui rapporte ce fait, « c'est ainsi qu'il a dicté un ouvrage profond « sur un des sujets les plus difficiles, ouvrage qui, « lorsqu'il sera publié, donnera au monde un noble « exemple, non de la passion qui domine la mort, « mais d'une intelligence directrice qui y puise sa « force [1]. »

Or, je vous le demande, mes frères, est-il possible que l'âme, qui devient de plus en plus visible en quelque sorte sur ces traits inanimés, qui hâte de

[1] Le card. Wiseman.

tout son pouvoir la rupture de ses liens et redouble d'énergie à mesure que la mort redouble ses ravages, est-il possible que cette âme s'éteigne en rentrant dans son domaine et soit, pour ainsi dire, écrasée sous les ruines de sa prison? Non, non, la mort du corps, c'est pour elle la délivrance et la plénitude de la vie ; elle redevient reine et recouvre sa puissance en recouvrant sa liberté.

Et maintenant, chrétiens, je le demande à tout homme qui n'a pas fait divorce avec le sens commun, puisque l'arbre se reconnaît à ses fruits, est-il quelque frein sur la terre, y a-t-il rien de noble, de vraiment grand, de solidement vertueux qui n'ait sa source dans le sentiment de l'immortalité ? Si la pensée d'une vie future était bien ancrée dans nos âmes, la terre ne serait-elle pas un paradis ?

Et que deviendrait au contraire la société, si la doctrine impie du matérialiste venait à prévaloir, s'il était bien établi, bien arrêté que tout meurt avec le corps, et que l'on peut, par exemple, du même coup, échapper à la justice humaine, en finir avec la souffrance et braver le courroux d'un Dieu vengeur? Quel désordre, mes frères, quel chaos dans l'univers ! — « Dès lors, dit un éloquent orateur, « tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées « du vice et de la vertu disparaissent ; et les lois les « plus inviolables de la société s'évanouissent ; et « la discipline des mœurs périt ; et le gouverne- « ment des états et des empires n'a plus de règle ; et « toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et « le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'in-

« sensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de
« fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi
« que la force, plus d'autre frein que leurs passions,
« plus d'autre bien que l'indépendance et l'irréli-
« gion, plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes... Voilà le
« monde des impies ; si ce plan affreux de républi-
« que vous plaît, formez, si vous le pouvez, une so-
« ciété de ces hommes monstrueux ; tout ce qu'il
« me reste à dire, c'est que vous êtes digne d'y
« occuper une place [1] !...

Concluons donc, mes frères, que notre âme est immortelle et qu'il y a une autre vie ; tout en nous et hors de nous démontre cette grande vérité. Pour oser la nier, je ne cesserai de le répéter, pour oser la mettre en doute, il faut avoir perdu tout sentiment et vouloir avoir raison contre tout l'univers, je me trompe, c'est afficher une âme dépravée et trahir un secret intérêt à ce que tout finisse avec le corps.

« Dès qu'on a sujet de redouter l'avenir, a
« dit un profond penseur, on ne le souhaite plus,
« et dès qu'on cesse de le souhaiter, on cher-
« che bientôt à n'y pas croire ; c'est ainsi que l'in-
« crédulité démontre une conscience coupable.
« Quand la pensée de l'avenir vient visiter les incré-
« dules, et qu'elle entre de force dans leur âme, ils
« rampent, ils tremblent, ils croient... Quoi ! être
« incrédule et craindre l'avenir ! craindre un rêve,
« une fable ! Ah ! leurs terreurs démontrent l'évi-

[1] Massillon

« dence de la cause que je défends ; l'incrédulité se « dément elle-même, elle avoue sans le vouloir « qu'il est une vie immortelle [1] ! »

N'oublions donc pas, mes frères, que nous avons trop de raisons de croire à la vérité d'un avenir pour douter un instant de notre immortalité ; mais qu'il est des hommes si pervers qu'ils ont besoin de se faire une croyance en harmonie avec leurs instincts grossiers : plaignons-les de toute notre âme, ces misérables assez dégénérés pour nier leurs titres de noblesse, et souvenons-nous qu'il faut avoir vécu de la vie de la brute pour être réduit à en souhaiter la mort.

Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de nous, ô mon Dieu ! Préservez-nous du malheur de nier notre âme et ses éternelles destinées ! Faites, nous vous en conjurons, que notre vie soit si pure, si solidement chrétienne que, loin d'avoir besoin, pour notre bien-être et notre repos, de nier l'existence de la vie future, nous aimions au contraire à en invoquer le souvenir comme l'annonce bénie de la gloire qui nous attend ! Rendez-nous heureux, saintement fiers d'être immortels ; et cette pensée salutaire, après nous avoir donné l'amour du devoir et le courage de la vertu sur la terre, nous en fera mériter la récompense éternelle dans le ciel ! *Amen !*

[1] Young.

DIX-NEUVIÈME SERMON

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Expectatio justorum lætitia : spes autem impiorum peribit.

L'attente du juste est pleine de joie : mais l'espoir des méchants périra. (Prov. x, 28.)

Mes Frères, il y a dans l'Écriture une page profonde, sérieuse et bien de nature à faire réfléchir tout le monde, mais que les méchants ne sauraient lire sans terreur ; c'est le deuxième chapitre du livre de la *Sagesse.*

Après avoir rapporté assez en détail les illusions des impies au sujet de la vie future, leurs sophismes et leurs vains raisonnements pour s'enhardir au crime et étouffer dans leur cœur la sainte voix du remords, l'écrivain sacré renverse tout cet échafaudage de subtilités et d'insolents propos par cette sentence solennelle à la fois si consolante pour les justes, mais si terrible pour les méchants : » Ils se « sont trompés : leur malice les a aveuglés, n'ayant « rien à espérer, mais tout à craindre dans l'autre « vie ; car Dieu a créé l'homme impérissable, im- « mortel : *Creavit enim Deus hominem inextermina-* « *bilem* [1]. »

Si vous avez lu ce chapitre, mes frères, vous avez pu vous convaincre une fois de plus de la vérité de cette parole du sage : *Nihil sub sole novum* [2], rien de nouveau sous le soleil.

[1] Sap. II, 37. — [2] Ecclé. I, 10.

En effet, ce que nous voyons aujourd'hui, Salomon le voyait il y a trois mille ans : c'est que l'impie est toujours le même ; que s'il nie la vie future, c'est pour être plus libre dans la vie présente ; c'est que la conclusion de ses sophismes et de ses blasphèmes fut de tout temps, celle-ci, à quelques variantes près :

« Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flé-
« trissent ; mangeons et buvons aujourd'hui, puis-
« qu'il faudra mourir demain ! »

Quant aux variantes, vous les connaissez, mes frères : depuis que le père de nos modernes épicuriens a mis ce ricanement impie en gaudriole il se redit sur tous les tons, se montre sous toutes les formes : vignettes, drames, romans, couplets d'opéra, c'est à peu près partout le même refrain :

« Vive le présent! qu'importe l'avenir ? L'avenir est un vain mot : Nous n'avons qu'un temps à vivre !... »

Voilà où nous en sommes, chrétiens ! Toujours au même point après trois mille ans... Vantons-nous de nos progrès, quand nous ne sommes que de misérables plagiaires ! — Et dire que cela se répète, que ce refrain de taverne a pu devenir une objection... une objection contre l'immortalité de l'âme, une objection que se permettent des gens qui ne sont pas ivres !... Dire que, même des chrétiens osent mêler leur voix à la voix de ces insensés et soulever des questions qui font douter de leur foi, sinon de leur bon sens et de leur raison !...

En vérité, n'est-ce pas peine perdue que de pren-

dre au sérieux des difficultés dont le sens commun fait justice, et qu'on ne répète du reste qu'en manière de passe-temps ?

Oui sans doute ; et pourtant, comme la morgue et l'aplomb, avec lesquels certains petits raisonneurs disent : Bah ! il n'y a pas d'autre vie! et répètent des objections cent fois mises en poudre, pourraient séduire les simples, permettez-moi d'y répondre un moment dans cet entretien familier.

— On nous en conte, disent-ils, on veut nous effrayer, quand on est mort tout est mort.

— Comment! tout est mort? tout? bien sûr? Et cette énormité, vous la prononcez sans hésiter, sans dire au moins : *Peut-être*, comme Rousseau et tant d'autres impies, qui répondaient à la même question : *Je n'en sais rien?* Et vous pouvez soutenir la pensée d'un anéantissement sans retour? — Allons donc! vous ne parlez pas sérieusement, laissez-moi vous le dire; vous mettez sans doute une différence entre vous et votre chien, sans quoi il n'y aurait pas plus de mal à vous tuer qu'à écraser l'insecte qui bourdonne à mes oreilles ?

— *Quand on est mort, tout est mort!* Certes, comme vous dites cela! Et vous ne redoutez pas les conséquences de cette parole, et vous osez la répéter tout haut? c'est avoir du courage! Vous êtes plus brave que Voltaire lui-même!

Il soupait un soir avec Condorcet, d'Alembert et quelques autres philosophes; et, comme à l'ordinaire, Dieu, la religion, les prêtres, l'âme humaine et l'existence d'une autre vie formaient le menu de

la conversation : ces messieurs coupaient, tranchaient, sifflaient, ricanaient et s'en donnaient à cœur joie : c'était une bénédiction de les entendre.

Tout à coup, vers le milieu du repas, les amis de Voltaire le voyant pâlir et jeter çà et là des regards inquiets lui demandent la cause de son trouble. D'un signe, le patriarche de l'incrédulité leur montre ses domestiques écoutant en silence la discussion, et paraissant y prendre un vif intérêt.

Aussitôt il les renvoie et fait fermer les portes de la salle.

— A présent, messieurs, dit-il à ses convives, libre à vous de continuer vos propos contre Dieu et la vie future ; mais comme je ne veux pas être assassiné ni volé cette nuit par mes domestiques, il est bon qu'ils ne vous entendent pas... — « Philosophes entre vous « tant qu'il vous plaira, disait-il dans une autre cir« constance ; mais si vous avez une bourgade à gou« verner, il faut qu'elle ait une religion : la loi veille « sur les crimes publics, la religion sur les crimes « secrets... Il faut une vie future, un Dieu vengeur « aux rois, aux ministres, à nos procureurs ; il faut « un Dieu vengeur à l'homme d'État, à l'homme de « cabinet, à nos ouvriers ; il en faut un au peuple ; « il faut un Dieu vengeur à tous ceux qui, sans la « crainte de ce Dieu, nous pileraient dans un mor« tier dès qu'ils y trouveraient leur intérêt !... [1] »

Je vous le demande, mes frères, vous qui n'avez jamais répété les blasphèmes des impies, est-ce que

[1] Voltaire, œuvres diverses.

la terre ne serait pas un enfer sans la foi à l'immortalité de l'âme, et si l'espérance d'une autre vie n'y enchaînait pas les passions frémissantes ? — *On leur en conte !* et dans quel but, s'il vous plaît ? Quel intérêt peut-on avoir à les tromper ? — Que dis-je ? et d'où vient que le genre humain s'est ainsi laissé séduire ? Comment une erreur, un *conte* peut-il être l'ange gardien de la société ? Certes, chrétiens, si l'immortalité de l'âme est un *conte*, avouez du moins que c'est un conte sublime et salutaire ; si c'est une erreur, avouez qu'elle est si ancienne, si universelle et si enracinée dans le cœur humain, qu'il y aurait de la honte à ne pas la partager.

On veut *les effrayer*, disent-ils ; et, sans doute, s'ils vivent en épicuriens, sans autre religion que celle du ventre et des sens, ni d'autres espérances que celles de l'animal qu'on engraisse !

Vous-mêmes, mes frères, auriez-vous le courage de laisser sommeiller un homme au bord d'un gouffre ? ou quand une bête féroce s'avance pour le dévorer, craindriez-vous de lui déplaire en le réveillant, et pour ne pas l'effrayer, le laisseriez-vous périr ? Non, sans doute. Eh bien, celui qui s'étourdit pour ne point penser à une autre vie est un malheureux cent fois plus en péril, et l'humanité vous fait un devoir de lui crier : prenez garde !... S'il s'en épouvante, tant mieux ! l'instinct de la conservation lui inspirera des résolutions fortes, généreuses, et la crainte de Dieu sera pour lui le *commencement de la sagesse*.

Mais, pour l'homme vertueux qui vit tranquille dans le calme et la paix d'une bonne conscience, mes

frères, pour celui qui n'abuse pas du présent, il ne redoute pas l'avenir, il l'appelle au contraire de tous ses vœux. S'il fit le bien, s'il se soumit à la con trainte du devoir, le sentiment de son immortalité soutenait son courage... Allez, croyez bien que sans la crainte de Dieu et de ses jugements, il eût mené lui aussi, la vie grand train : il y avait en lui, comme dans tout homme qui a des passions, l'étoffe d'un scélérat.

— Très-bien jusque-là, nous dit-on; mais c'est à tort que vous fondez l'immortalité de l'âme sur sa spiritualité ; ne la voit-on pas en quelque sorte éprouver toutes les vicissitudes et les modifications du corps; végéter avec l'enfance, bouillonner avec la jeunesse, aspirer au bien-être, au repos dans l'âge mûr, baisser et défaillir chez les vieillards ? Notre âme est donc matérielle comme le corps et doit périr avec lui.

— A merveille ! leur répondrons-nous, mes frères, en ce cas, plus on sera frais, vigoureux, fortement constitué, plus on aura de génie : c'est à la taille, à l'embonpoint qu'il faudra mesurer la valeur personnelle ; nos gros bonnets à poil, nos tambours-majors seront les plus spirituels des hommes, tous nos hercules devront avoir un fauteuil à l'Académie ? Allons donc ! et depuis quand, s'il vous plaît, les facultés mentales d'un homme sont-elles justes en raison directe de ses facultés physiques ? Est-ce qu'un enfant, et un enfant de nos jours surtout, sans même être de la classe des *enfants terribles* ou des prodiges, ne désoriente pas souvent son père et sa mère par

son intelligence précoce, son aplomb et ses fines réparties ? Est-ce que le talent ne se cache pas d'ordinaire sous les dehors les moins apparents, sous une enveloppe malingre et chétive? La plaisante prétention, que de vouloir peser la matière et la pensée à la même bascule, de vouloir que le corps le plus vigoureux serve toujours d'instrument à l'esprit le plus fort!

Mon Dieu, mes frères, je conviens sans doute que l'âme et le corps sont faits l'un pour l'autre, avec cette différence toutefois que l'esprit est le maître et la matière l'esclave : qu'avec une nature essentiellement distincte et des facultés diamétralement opposées, ces deux substances ont l'une sur l'autre une influence réelle; j'avoue qu'en vertu de leur union mystérieuse, il existe entre elles une correspondance si intime que, quand l'une éprouve quelque altération, l'autre en est naturellement affectée... Ainsi, dans les maladies du corps, il est tout simple que l'âme ressente une certaine langueur comme elle éprouve de la jouissance quand le corps jouit.

Mais est-ce à dire pour cela que ces deux substances soient également corporelles, qu'elles soient une seule et même chose? Non, sans doute : presque tous nos membres ont avec notre estomac une telle relation, qu'ils souffrent quand notre estomac souffre, et que lorsqu'il est rentré dans son état naturel, le sentiment de son bien-être se communique à tout le corps. Direz-vous pour cela qu'il n'y ait pas de différence entre notre estomac et nos membres, et que nos membres soient notre estomac?

Que dans l'enfance, notre âme ne soit pas plus que notre corps dans l'état de développement où elle parvient plus tard, cela prouve tout au plus, mes frères, qu'elle n'a pas acquis toutes les idées que donnent les sensations et l'expérience, qu'elle n'a pas exercé son jugement, agrandi ses facultés. De même chez les vieillards, si, lorsque les organes s'affaiblissent, l'âme perd aussi de sa vigueur, c'est que les sensations se sont émoussées comme les organes qui les transmettaient. Donnez à un centenaire sa verdeur et ses jambes de quinze ans, et vous le verrez folâtrer et bondir comme un jeune homme.

D'ailleurs, chrétiens, nous sommes loin d'admettre que dans le cours de la vie, notre âme éprouve toutes les modifications du corps : combien d'enfants débiles, malsains, rachitiques, montrent de bonne heure plus d'esprit, de jugement, de maturité que les enfants les mieux venus ! Que de vieillards dont la pénétration, la mémoire, la volonté redoublent d'énergie à mesure que le corps s'affaiblit et penche vers la tombe ! Ne voit-on pas souvent des hommes qui, par sentiment d'honneur, par vertu morale et surtout par religion, maîtrisent leur tempérament, triomphent des passions les plus fougueuses et dominent les plus violentes inclinations corporelles !

Et pour en venir à un exemple plus familier dont vous me permettrez de me servir, si l'âme subit nécessairement toutes les vicissitudes et les modifications du corps, d'où vient qu'un borgne, un boiteux, un muet, un aveugle, un sourd, ont d'ordinaire plus de malice et d'esprit que les gens les mieux partagés

du côté de la nature? Pourquoi le vice physique est-il souvent si largement compensé au moral? N'est-il pas vrai que dans ce système, un aveugle devrait être sans idées, un sourd sans entendement, un borgne ne voir qu'un côté des questions, un boiteux raisonner de travers? Mais nous déraisonnons nous-même en réfutant ces puérilités. Concluons donc sérieusement, mes frères, que l'esprit est parfaitement distinct de la matière et qu'ils ont des tendances opposées : que si, en vertu de son union avec le corps, notre âme semble végéter ici-bas, vient un jour suprême où la chrysalide transformée s'élance loin de l'enveloppe grossière qui fut sa prison et s'envole vers son Dieu qui l'attend à cette heure solennelle pour la maudire ou la bénir.

— Allons donc! nous dit-on enfin, l'immortalité de l'âme est une brillante rêverie, et la vie future un fantôme dont la pensée empoisonnerait la vie présente!

— Eh bien, mes frères, voilà au moins de la franchise et ce raisonnement fait grand honneur à la sagesse, à la prudence et surtout à la vertu de celui qui ose le répéter. L'immortalité de l'âme une rêverie! Ah ça, faut-il prendre au sérieux cette objection ou se contenter d'en rire? En rire! oh! oui sans doute, si le sujet pouvait devenir frivole; mais de trop grands intérêts sont en jeu : se sente qui voudra, chrétiens, le courage de rire quand l'univers a tremblé.

— La vie future un rêve! Mais ce rêve... il a épouvanté Luther! J.-J. Rousseau n'y songeait qu'en

frissonnant, et Voltaire qui avait un sarcasme pour tout ce qu'il y a de plus sacré, Voltaire qui persiflait Dieu, n'a pas toujours ri de son sort à venir. S'il joua sept ou huit fois, dans sa trop longue carrière, la triste comédie que tout le monde connaît, cette comédie s'assombrit à son heure dernière, et le dénouement fut horriblement tragique !

Non, la vie future n'est pas *un rêve*, mes frères; il y a trop longtemps que ce rêve dure, trop de gens le partagent, trop de passions sont intéressées à le voir finir... Il faut donc que ce rêve soit la réalité.

Oh ! que le souvenir de l'autre vie *empoisonne* les jouissances de la vie actuelle, quand ces jouissances sont de celles que la conscience réprouve; que l'on tremble à la pensée de son immortalité, lorsqu'on a vécu sans Dieu et sans religion, je le conçois; mais c'est une assez mince considération pour le Créateur, qui a voulu que ce qui épouvante les uns rassure et console les autres : il ne changera probablement rien à son plan divin, ni à l'ordre de sa Providence pour rassurer le méchant contre la voix salutaire du remords. On a beau souhaiter le néant, mes frères, le néant est une absurdité; Dieu lui-même, entendez-le bien, Dieu lui-même ne saurait en faire à l'impie un asile contre sa justice. Tremblez ou ne tremblez pas, vous ne changerez rien à l'essence des choses ; et, pour que le crime soit sans terreurs, Dieu ne laissera pas le malheur sans adoucissement et la vertu sans espérance.

Il faut donc que tout le monde en prenne son parti, mes frères, notre âme est immortelle, et la

mort le vestibule d'une seconde vie... Cette vie, je le répète, on ne la détruit pas pour en chasser le souvenir, mais il est un moyen d'y songer sans alarmes, d'en invoquer même la pensée avec amour ; et ce moyen, la religion l'indique : c'est de s'y préparer par l'horreur du vice et la pratique de la vertu.

Oh ! écrions-nous donc, chrétiens, dans les transports et avec la noble assurance du juste de l'Écriture : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et « que la terre n'arrêtera point mon âme ! Je sais que « je ne mourrai pas sans retour, que je reviendrai « à la vie et que mes yeux, ces yeux de chair et de « sang, contempleront mon Dieu ! » Heureuse espérance ! douce messagère de paix, je te bénis, car tu me viens du ciel pour consoler ma misère en m'annonçant une éternelle félicité ! — Que celui-là tremble qui se sent fait pour haïr son Dieu, parce qu'il s'est habitué de bonne heure à le braver, à le maudire, qu'il souhaite le sort de la brute, celui-là, qu'il appelle le néant, car il vaudrait infiniment mieux pour lui qu'il ne fût jamais né !

Pour nous, Seigneur, oh ! vous chanter, vous bénir, vous posséder à jamais, voilà l'unique vœu, l'ardente aspiration de toute notre vie ; aussi notre attente est heureuse, pleine d'une sainte joie et vous la bénirez, et vous la couronnerez en souriant à notre âme quand elle montera vers vous dans notre dernier soupir ! *Amen.*

VINGTIÈME SERMON

RELIGION. — SA NÉCESSITÉ PAR RAPPORT A DIEU.

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.

Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul. (Math. IV, 10).

Mes frères, il y a un Dieu créateur, nous avons une âme immortelle : nier ces deux vérités capitales, élémentaires ou seulement les révoquer en doute, c'est nier, c'est contester l'évidence et vouloir passer pour un malhonnête homme : examinons maintenant quelles conséquences découlent pour nous de ce double principe.

Puisque Dieu existe, que le monde est son ouvrage et que nous sommes ses créatures intelligentes et raisonnables, il y a donc entre lui et nous des relations intimes, imprescriptibles, sacrées : les relations de l'œuvre à son auteur, du roi à son sujet, du père à son enfant ; nous sommes donc liés à notre Dieu par un ensemble de devoirs que l'on ne saurait méconnaître sans nier ou mettre en doute l'existence de Dieu.

Ce n'est point assez dire, mes frères, il serait moins criminel peut-être de nier Dieu que de nier la nécessité d'une religion. Celui qui nie Dieu ou seulement doute de son existence, devant tant de preuves qui l'établissent, peut n'être regardé que comme un extravagant ; mais admettre l'existence de Dieu et nier la nécessité d'une religion, c'est trahir un na-

turel pervers et afficher une ingratitude sans nom.

Aussi l'athéisme lui-même convient que, s'il y avait réellement un Dieu, une religion serait nécessaire.

« S'il existe un Dieu », dit l'auteur du *Système de la nature*, — un livre qui a fait beaucoup d'incrédules, — « s'il existe un Dieu, pourquoi ne lui ren-« drions-nous pas un culte ? »

Et, en effet, mes frères, quel est l'homme qui, à l'aspect de ce vaste univers, de ce beau ciel que la main de Dieu a, comme en se jouant, déroulé devant nos yeux comme un splendide pavillon, au souvenir des bienfaits dont l'a comblé sa munificence infinie, tout pénétré de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, ne s'est pas prosterné malgré lui pour l'adorer, le bénir et lui exprimer son amoureuse gratitude ?

S'il est le Tout-Puissant, l'Infini, notre souverain, si nous sommes sous sa dépendance absolue, il a donc droit à notre obéissance, à nos hommages et lui-même, tout Dieu qu'il est, il ne saurait détruire cette relation première et les devoirs qu'elle nous impose sans introduire le désordre dans son ouvrage.

S'il est notre Créateur, notre bienfaiteur, notre Père, si chaque moment de notre vie est une faveur nouvelle, il a donc des droits infinis à notre amour et à notre reconnaissance, et ces droits sacrés, il ne peut, le voulût-il, y renoncer, la justice éternelle s'y oppose.

D'un autre côté, mes frères, nous avons été créés pour Dieu. Car un Dieu souverainement sage n'a pu,

en nous créant, se proposer d'autre fin que lui-même : nous devons donc tout rapporter à lui, tout employer à sa gloire, notre intelligence à le connaître, notre volonté à le chérir, notre liberté à exécuter ses ordres et ses lois... Ainsi adoration, reconnaissance, amour, ardente prière, voilà la religion et l'ensemble des devoirs que nous avons à rendre au Créateur. Et ce culte et ces devoirs sont si rigoureux, je le répète, que Dieu lui-même ne pourrait nous en dispenser sans se détruire, car ils sont fondés sur l'ordre et la justice. « La piété, disait le plus grand des orateurs païens, c'est la justice envers Dieu : *Est autem pietas justitia adversum Deos.* »

Et si nous voulions ici, mes frères, pousser plus loin le développement de cette pensée, il nous serait facile d'apercevoir la raison fondamentale de nos devoirs envers Dieu.

A n'en juger que par les apparences, Dieu, dans la création, n'aurait eu d'autre fin que l'homme ; tout semble fait pour lui : le ciel pour l'éclairer, la terre pour le nourrir, les saisons pour embellir sa demeure, les animaux pour être ses esclaves ; il a visiblement été constitué roi de la nature.

Mais si nous considérons que l'homme ne se termine pas à la terre, qu'il a une âme immortelle ; si l'on réfléchit à sa sublime destinée qui l'appelle à revenir à Dieu, son principe et sa fin suprême, on entrevoit alors l'enchaînement et l'économie du plan du Créateur, et, ce qui pouvait paraître presque une anomalie, devient au contraire le chef-d'œuvre de la souveraine sagesse.

— Dieu a tout fait pour l'homme sans doute ; mais en lui donnant l'immense domaine de la création, il s'en est réservé l'hommage ; il a voulu, par l'organe de l'homme, être mis en communication avec son œuvre ; en sorte que cette création muette, insensible, se termine à l'homme et que l'homme, la seule créature intelligente et raisonnable sur la terre, se termine à Dieu.

L'homme est donc comme le premier anneau de cette longue chaîne des êtres qui descend du ciel à la terre, et qu'il unit au Créateur, en lui transmettant l'hommage de toute la création. Ainsi est atteint le but de la sagesse éternelle, ainsi s'explique ce grand ouvrage : l'univers, pour l'homme et l'homme pour Dieu ; uni à Dieu, communiquant sans cesse avec Dieu, l'homme donne au monde un sens qu'il n'avait pas avant lui.

Et voilà pourquoi, mes frères, par ses rapports continuels avec son créateur, le roi de la nature doit entretenir et perpétuer en sa personne l'union et l'harmonie entre Dieu et son ouvrage : il n'a même été établi roi qu'à la condition de remplir de cette manière ses devoirs de créature intelligente et libre ; c'est son sacerdoce à lui ; autrement le Seigneur, en créant l'homme, aurait produit un être inexplicable et sans signification.

Il faut donc que l'homme reste uni à son Dieu et n'interrompe jamais entre l'univers et son auteur en cessant de communiquer avec lui, cette admirable chaîne de mystérieux rapports qui doivent durer autant que le monde, autant que l'humanité,

c'est-à-dire à jamais ; un bienfait qui se perpétue, une création de tous les instants mérite un amour, une reconnaissance éternelle.

Et cet hommage du cœur, ce *culte intérieur* que la créature raisonnable doit à son Dieu, ce sacrifice généreux de toutes les facultés de notre âme, il doit se traduire au dehors par des témoignages éclatants, car Dieu a droit à l'hommage de tout ce qu'il nous a donné : de notre corps, de nos sens, comme à celui de notre âme et de notre cœur ; si Dieu, qui est l'Esprit, l'Intelligence suprême, veut être servi *en esprit et en vérité*, l'homme, cette intelligence sur laquelle les sens ont tant d'empire, ne saurait longtemps conserver une dévotion purement sentimentale, qui, privée de toute marque extérieure et sensible qui l'alimente, finirait par s'évanouir en un pur idéalisme sans expression et sans but.

La raison en est bien simple, mes frères. De même que la dévotion extérieure ne serait qu'hypocrisie ou tout au moins comédie et grimace sans la dévotion du cœur, ainsi la dévotion purement sentimentale, ce prétendu culte de la pensée, se réduirait à quelques idées métaphysiques sur la divinité qui ne règleraient ni les affections ni la conduite. On doit prendre l'homme tel qu'il est et non tel que l'ont rêvé quelques utopistes qui l'ont transporté dans les nuages. Notre esprit est si faible, notre imagination si mobile, notre cœur si prompt à s'égarer, que nous perdrions bientôt, avec toute idée religieuse, le souvenir de Dieu lui-même, sans les pratiques d'un culte extérieur qui fixe notre inconstance, éveille

notre attention et nourrisse dans notre âme de pieux sentiments.

D'ailleurs, chrétiens, vivant en société avec nos semblables, unis par les liens de la même religion, ne leur devons-nous pas, avec le bon exemple, cette preuve extérieure que nous sommes en communication avec nos frères comme nous sommes en communication avec Dieu ?

Et voilà pourquoi l'homme doit aussi à Dieu un culte public, c'est-à-dire le culte intérieur et le culte extérieur rendu par la famille, par la tribu, la nation, la société tout entière : Dieu est l'auteur, le bienfaiteur et le maître du genre humain, qui n'est qu'une grande famille dont il est le père.

C'est même ce culte public qui forme la religion proprement dite, mes frères, et qui consiste principalement dans les sacrifices, les cérémonies, les chants, les prières, les fêtes solennelles, sans lesquelles toute religion disparaîtrait de la societé, comme la pensée de Dieu s'évanouirait dans l'esprit de chacun d'entre nous sans le culte extérieur qui l'alimente.

— Mais, dira-t-on, quel besoin Dieu a-t-il de nos hommages ? Heureux de se contempler dans l'ineffable rayonnement de son essence infinie, il se suffit à lui-même et ne sera ni plus glorieux de nos louanges, ni plus riche de nos dons ; toutes nos prières ne sauraient ajouter à sa grandeur ni les blasphèmes de l'impie troubler son éternelle félicité.

— Non sans doute, chrétiens, Dieu n'a pas plus besoin de nos hommages qu'il n'avait besoin de

nous créer ; mais s'il peut se passer de nos prières, il ne saurait, encore une fois, détruire les rapports sacrés qui nous attachent à lui, et nous dispenser des devoirs que nous imposent la reconnaissance et la justice... Dieu n'a pas besoin de nos hommages, mais nous avons besoin, nous, de les lui rendre, pour mériter de nouvelles faveurs ; nous en avons besoin pour ne pas nous rendre indignes des premières et conserver le noble caractère d'enfants de Dieu... Nous en avons besoin, en un mot, pour n'être pas les seules créatures insensibles aux bienfaits du Créateur, les seules qui lui refusent le juste tribut de louanges que le ciel et la terre font tous les jours monter vers le trône de l'Éternel !

Or ce devoir sacré, ce culte est une dette de justice et d'honneur que nous avons tous à payer au Créateur, et cela sous peine, je ne dis pas encore de s'exposer aux châtiments éternels qui attendent l'impie, mais d'être la honte et l'exécration de toute la nature.

Et ne vous y trompez pas, mes frères, cet hommage sacré de l'homme à son Dieu, ce n'est pas toujours impunément qu'on le lui refuse ; on peut faire le brave durant la vie, tandis qu'une bouillante jeunesse, une santé prospère vous montrent un avenir toujours riant et serein ; mais vient un jour suprême où la froide raison reprend ses droits, une heure solennelle où les passions n'étouffent plus le cri de la conscience alarmée. — On se sent chrétien alors, on sent qu'il y a un Dieu, qu'il est une religion, et l'avenir vous apparaît gros de tempêtes,

menaçant comme la vague qui va vous engloutir...

Il est difficile de se rappeler sans terreur les derniers moments de la plupart des impies du dernier siècle : on dirait que la Providence a pris à tâche de les mettre comme sous le pressoir, pour leur arracher une amende honorable et leur faire rétracter avec éclat, dans les contorsions d'une agonie désespérée, les sarcasmes et les blasphèmes qu'ils avaient vomis contre la religion et contre Dieu.

Un des plus ardents révolutionnaires qu'ait enfantés la Terreur, Collot d'Herbois, l'âme damnée de Robespierre, en est un exemple frappant. Il fut, comme on le sait, le principal auteur des massacres de Lyon, ou il n'épargna pas plus les autels que les *aristocrates*, les religieuses et les prêtres.

Envoyé en 93 dans cette ville infortunée, il y fit périr plus de seize cents victimes par la guillotine, la fusillade et la mitraille. Pourtant, mes frères, tant de forfaits devaient avoir un terme. Le peuple, indigné contre ce monstre, allait se soulever, quand la Convention le fit arrêter et le déporta dans l'île de Cayenne.

Il y fut suivi de l'horreur qu'inspirait son passé.

En butte à la haine des blancs et au mépris des noirs qui singeaient devant lui des pièces de théâtre et lui rappelaient son ancienne profession de comédien ambulant, il entrait en fureur lorsqu'ils l'appelaient en ricanant *bourreau de la religion et des hommes*.

— Ah ! s'écriait-il avec désespoir, je suis bien puni ! l'abandon où je me vois réduit est un enfer !

Bientôt une fièvre inflammatoire le saisit : ses dents se mirent à claquer, tout son corps à frissonner, et son sang à bouillonner dans ses veines. Alors on l'entendit appeler Dieu à son secours.

— Comment, lui dit un soldat qu'il avait souvent, depuis son exil, essayé de gagner à l'athéisme, est-ce que vous croyez en Dieu maintenant ? Vous m'avez pourtant dit bien des fois que Dieu n'est qu'un fantôme, un épouvantail, une superstition ridicule, et la religion *une sottise !*

— Ah ! mon ami, répond le malade avec un profond soupir, j'étais fou, j'étais un misérable et ma bouche mentait à mon cœur.

Après quelques instants d'un silence terrible, il reprenait en se tordant les bras de désespoir :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Dieu que j'ai tant blasphémé, tant haï, puis-je espérer le pardon de mes crimes ? Oh ! envoyez-moi donc un consolateur ! un de ces prêtres que j'assassinais et qui me pardonnaient en tombant sous la hache ! Envoyez-moi quelqu'un qui détourne mes yeux de ces flammes ardentes qui m'environnent !... Mon Dieu, mon Dieu ! donnez-moi la paix !

Puis il ajoutait, dans les transports du délire, en grinçant les dents de désespoir : La paix !... oh ! malheur, malheur !... la paix... *il n'en est pas pour l'impie !*

Les derniers moments de Collot d'Herbois furent si épouvantables qu'on dut le transporter dans une chambre éloignée, car ses hurlements faisaient frémir le voisinage. Le prêtre qu'il appelait à grands

cris, quand il se vit perdu, accourut en toute hâte et le trouva sans vie. Ses yeux étaient ouverts, ses poings crispés semblaient menacer le ciel : de sa bouche hideusement contournée, sortaient des flots d'écume et de sang...

Par un juste châtiment du ciel, ce misérable, objet de l'exécration générale, ne put recevoir les honneurs de la sépulture : les nègres ne voulurent l'ensevelir qu'à moitié, en sorte que son cadavre devint la proie des vautours et des tigres.

Que vos jugements sont redoutables, Seigneur ! que votre main irritée s'appesantit quelquefois lourdement, même ici-bas, sur les méchants, pour leur arracher à la mort les hommages qu'ils vous ont refusés durant la vie ! oh ! par pitié, préservez-nous de ce double malheur ! qu'il n'y en ait aucun parmi nous qui serve d'exemple aux autres ! pénétrez-nous d'un saint respect pour la religion ; donnez-nous la foi, une foi agissante, une foi pratique et faites que nous vous rendions avec amour, avec bonheur, les devoirs sacrés que la reconnaissance nous impose ; faites que nous soyons si fidèles à vous adorer, à vous servir, à vous prier dans le temps, que nous méritions de vous chanter et de vous bénir dans l'éternité ! *Amen.*

VINGT-UNIÈME SERMON

RELIGION. — SA NÉCESSITÉ POUR L'HOMME.

Non est pax impiis, dicit Dominus.
Point de paix pour l'impie, dit le Seigneur.
(Is. XLVIII.)

Mes frères, c'était en 1829, deux hommes célèbres, tous deux membres de la Chambre des députés, et, disons-le aussi, tous les deux un peu *philosophes,* causaient un soir de fort près ; la conversation roulait sur un sujet des plus intimes, sur des affaires de famille.

A la fin l'un des deux s'écria en poussant un profond soupir : — Dieu, que je suis malheureux ! que je suis à plaindre de ne croire à rien, de ne pas avoir de religion ! ah ! si j'avais des enfants, je me garderais bien de leur donner l'éducation voltairienne que m'a fait donner mon père ! je les mettrais, bien sûr, dans un collége de jésuites : ils y seraient élevés chrétiennement ; car je vois aujourd'hui que sans religion, il n'y a point de bonheur ici-bas !

— Oh ! vraiment, lui répond son ami en lui tendant la main avec tristesse, que c'est singulier ! vous venez de traduire à la lettre la situation dans laquelle je me trouve moi-même ! je suis absolument comme vous, je ne crois à rien, et je vous assure que cela me fatigue... L'absence de toute foi religieuse est un vrai supplice pour moi. Oh ! celui qui me donnerait de pouvoir prier avec la dévotion naïve et recueillie

d'une bonne villageoise, quel vide immense il comblerait dans mon cœur !

L'un de ces deux hommes était Benjamin Constant: nous nous abstenons de nommer l'autre, parce qu'il est encore plein de vie.

Oui, mes frères, il faut à l'homme un Dieu, une religion non-seulement pour se comprendre, se définir et s'expliquer à soi-même le mystère de son origine et de ses destinées, comme nous le disions en commençant ces entretiens, mais encore pour remplir le vide de son âme ; sa nature et ses besoins lui font de la religion une nécessité de tous les jours, de toutes les heures et de tous les instants.

Et d'abord nous avons besoin de religion parce que nous sommes faibles pour le bien et d'une terrible puissance pour le mal ; parce que nous sentons au fond de notre être des instincts pervers qui se dressent comme autant de serpents, qu'il faut écraser à mesure qu'ils lèvent la tête, si l'on ne veut en être dévoré : ce sont les passions et les tyranniques exigences de la nature corrompue, qui domine en nous depuis la chûte originelle.

Mes frères, descendez au fond de votre âme : est-ce que vous n'y trouvez pas deux hommes en lutte perpétuelle, dont l'un, comme un ange du ciel, veut le bien, vous l'inspire et vous en montre la beauté, la douceur, les charmes ineffables, tandis que l'autre, avec la persistance et l'acharnement d'un mauvais génie, vous sollicite au mal : et, pour vous dégoûter de la vertu, vous peint le vice plus aimable, plus enivrant, plus flatteur, et finit presque toujours

par triompher du bon ange et des généreuses résolutions qu'il vous avait inspirées ?

Il vous faut donc une défense contre cet ennemi perfide, un secours puissant pour résister à ses fatales suggestions, une arme enfin pour le terrasser à vos pieds.

Or, cette arme, cette défense, ce secours surnaturel, d'où vous viendront-ils ? de la terre ? mais tout y est orgueil, volupté, froid égoïsme : tout y conspire votre ruine et vous n'y pouvez faire un pas sans rencontrer un écueil ! — de vous-même ? mais vous portez au fond de votre cœur, dans une complicité coupable avec vos ennemis, le gage et l'assurance de votre défaite !

C'est donc vers les hauteurs que vous devez tourner les yeux dans ces moments critiques, des hauteurs que vous descendront l'espérance et le salut : c'est au ciel que vous devez chercher un asile contre la chair et le sang, dans le sein de Dieu que vous puiserez l'amour du devoir et le courage de la vertu... il faut donc de temps en temps lever les yeux vers celui qui est votre soutien, votre espoir, vers le Dieu qui inspire le bien et donne la force de le faire.

Si nous avons un si pressant besoin de religion pour pratiquer la vertu, elle ne nous est pas moins nécessaire pour supporter les misères de la vie.

Qui que nous soyons, mes frères, à quelque degré de l'échelle sociale que le ciel nous ait fait naître, nous avons tous bien des peines à endurer, bien des jours à rayer du nombre de nos beaux jours, bien des chagrins qui nous font de l'existence un fardeau.

Ce serait un curieux calcul à faire, que de mettre dans une même balance nos plaisirs et nos peines, nos larmes de joie et nos larmes de douleur... quelle triste révélation de nos infortunes, ah ! je ne crains pas de le dire, tel qui nous paraît le plus riche, le plus honoré, le plus heureux des hommes, nous ferait pitié si nous pouvions lire dans son cœur.

Et d'abord, sur douze cents millions d'habitants qui couvrent le globe, plus de la moitié se demandent la veille : Qui nous donnera le pain de demain?

Ceux-là, mes frères, n'ont que la faim à endurer et nous les appelons malheureux : croyez-vous qu'il n'y ait pas d'autres souffrances sur la terre, et que la somme des tortures physiques égale celle des tortures morales qui nous sont cachées et que la pauvre humanité dévore sans se plaindre! Oui, je le répète, chez ceux-là mêmes dont le sort nous fait le plus d'envie, nous trouverions souvent de terribles mystères de désolation et de désespoir !

Or celui qui a faim, un morceau de pain le contente et le console : s'il souffre, il se résigne en jetant un regard sur la croix : mais le riche impie et malheureux, qui le soutiendra ? qui le consolera ? sur quel horizon jettera-t il les yeux pour y chercher l'étoile bénie de l'espérance ?...

Oh ! l'athéisme peut être une douce chose, mes frères, il peut être un oreiller fort commode, pour y dormir en paix lorsque tout nous sourit, santé, jeunesse, fortune, honneurs, plaisirs ; mais vienne une maladie, un chagrin, un malheur subit et l'on verra

tomber ce grand courage, et le suicide viendra le plus souvent terminer une vie de plaisir !

Ah ! c'est que la douleur est d'ordinaire une leçon, une épreuve que Dieu nous ménage dans sa miséricorde : et lorsqu'on la reçoit le murmure sur les lèvres, cette douleur salutaire, lorsqu'on blasphème la main céleste qui nous l'envoie, Dieu nous refuse le baume qui l'adoucit... Dieu seul est le maître de l'adversité comme de la fortune, et si nous succombons sous le fardeau, c'est pour n'avoir pas imploré son assistance, ne fût-ce que par une prière, un regard vers le ciel !... Oui, un regard, un soupir du cœur, mes frères, vous eût obtenu, sinon le baume qui console et guérit, au moins la résignation qui calme, la paix qui fortifie, l'espérance qui encourage.

Ah ! si on savait tout ce qu'une prière, une pensée religieuse renferme de trésors d'espérance et de pure félicité !

« Quand vous avez prié », disait un homme de génie qui a bien tristement fini sa carrière, « ne sentez-« vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus « contente ? La prière rend l'affliction moins doulou-« reuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne « sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un « parfum céleste.

« Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien « à demander à celui qui vous y a mis ?

« Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie : il « faut lever les yeux pour reconnaître sa route. Vo-« tre patrie, c'est le ciel : et quand vous regardez le « ciel, est-ce que, dans votre âme, il ne se remue

« rien? est-ce que nul désir ne vous presse, ou ce « désir est-il muet?

« Quand les animaux souffrent, quand ils crai- « gnent ou quand ils ont faim, ils jettent des cris « plaintifs : ces cris sont la prière qu'ils adressent à « Dieu, et Dieu l'écoute.

« L'homme serait-il donc dans la création le seul « être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille « du créateur?

« Il passe quelquefois sur les campagnes un vent « qui dessèche les plantes; et alors on voit leurs ti- « ges flétries pencher vers la terre: mais humec- « tées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur « et relèvent leurs têtes languissantes.

« Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur « l'âme de l'homme et la dessèchent: la prière est « la rosée qui la rafraîchit[1]. »

— Nécessaire pour l'individu, mes frères, la religion ne l'est pas moins pour la société.

Vous le savez, mes frères, la religion est un lien salutaire qui nous unit à nos semblables en nous unissant à Dieu. Otez ce lien, la société se dissout.

— Il serait plus facile, a dit un moraliste païen, de concevoir une ville bâtie en l'air qu'une société sans religion; et Cicéron ajoute qu'attaquer la religion, c'est saper les bases de toute société humaine.

Sans religion, en effet, plus de lois: Dieu seul leur donne un caractère auguste, une sanction suffisante; même dans l'antiquité païenne, le législa-

[1] Lamennais.

teur, pour les rendre plus vénérables, les disait descendues du Ciel.

Sans religion plus de rois qui ne fussent tyrans ; le caprice, l'intérêt, les passions seraient leur unique frein et la raison d'État devant laquelle tout devrait plier. — Ouvrez l'histoire ; les plus cruels despotes ont généralement été des hypocrites et des impies. Néron, ce monstre de férocité qui fit périr sa mère, sa femme, son gouverneur, son précepteur et qui brûla sa patrie, méprisait assez les dieux pour souiller leurs statues de ses ordures. — Caligula, qui étouffa son père mourant et souhaitait que l'Empire romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un coup, se fit rendre les honneurs divins et investit son cheval de la dignité consulaire et sacerdotale.

Sans religion, plus de sujets qui ne fussent rebelles ; et ce serait justice, mes frères! car enfin l'obéissance, en dehors de toute idée religieuse, et s la croyance à la divinité ne l'ennoblit, serait un indigne et honteux esclavage. L'homme n'a, par lui-même, rien à commander à l'homme ; il est son égal de par les langes qui nous ont tous enveloppés au berceau, de par le suaire qui, dans la tombe, enveloppe le roi comme son sujet ; et, sans la crainte de Dieu, il serait insensé, l'esclave qui ne saisirait pas la première occasion de s'affranchir, fallût-il pour cela se jeter sur son maître!

Sans religion, plus de vertu sur la terre. La vertu souffre violence, vous le savez, chrétiens, elle exige des sacrifices continuels. Or Dieu seul les connaît et les couronne,

Sans religion, plus de probité, plus de justice : où en serait le motif ? La raison du plus fort serait l'unique loi sociale, ou plutôt, il n'y aurait plus de société : si quelques loups à face humaine venaient à s'assembler sans Dieu, sans culte, sans religion, le lendemain, sous le plus vain prétexte, ils s'entre-dévoreraient.

« — Le plus grand service que j'ai rendu à la « France, disait l'illustre exilé de Sainte-Hélène, « c'est d'y rétablir la religion catholique. Sans la « religion, où en seraient les hommes ? Ils s'égor- « geraient pour la plus belle femme ou la plus « grosse poire ! »

Un philosophe appelle la religion « le foyer de « toutes les vertus, la philosophie de tous les âges, « la base des mœurs publiques, le ressort le plus « puissant qui soit dans la main du législateur : plus « fort que l'intérêt, plus universel que l'honneur, « plus actif que l'amour de la patrie, le garant le « plus sûr que les rois puissent avoir de la fidélité « de leurs peuples, et les peuples de la justice de « leurs rois : la consolation des malheureux, le « pacte de Dieu avec les hommes, et, pour employer « une image d'Homère, *la chaîne d'or qui suspend la* « *terre au trône de l'Éternel.* »

Eh bien, mes frères, n'avions-nous pas raison de dire que celui qui vit sans religion frustre le Créateur dans son attente, et que n'avoir pas de religion c'est être, en un sens, aussi coupable que si l'on replongeait dans le chaos l'œuvre du Tout-Puissant? N'avions-nous pas raison de dire qu'une société sans

religion, si elle était possible, ne serait pas moins monstrueuse que l'Univers sans Dieu ?

Oh ! qu'on ne répète donc plus : la religion est d'invention humaine ! Elle est née avec le premier homme ; en nous donnant une âme immortelle, en nous faisant à son image, le Créateur a voulu qu'à ce nom céleste une fibre intime se remuât dans notre cœur ; son souffle divin a établi entre lui et nous des rapports mystérieux, d'ineffables communications ; il a voulu que l'homme, ce chef-d'œuvre sublime qui couronne son ouvrage, lui transmît dans sa prière l'encens et les hommages de toute la nature ; voilà pourquoi il a fait de la religion une loi de notre être, une condition essentielle de notre existence et de notre conservation.

Oui, Seigneur, nous comprenons aujourd'hui la raison de cette terrible sentence de l'Esprit-Saint : Il n'y a point de paix pour l'impie : *non est pax impiis, dicit Dominus ;* nous comprenons pourquoi, sans religion, le bonheur est impossible, même sur la terre, et puissions-nous ne jamais l'oublier ! Puissions-nous nous estimer heureux de la sentir si près de nous cette fille du Ciel, et de marcher à l'ombre de son aîle protectrice ! Nous voulons toujours vénérer, toujours chérir ce mystérieux compagnon de notre pèlèrinage afin que sa voix amie nous soutienne dans le péril, nous anime au fort du combat et nous console dans le malheur, en attendant que sa main nous ouvre les portes de l'éternelle Jérusalem ! *Ainsi-soit-il !*

VINGT-DEUXIÈME SERMON

RELIGION. — TOUTES LES RELIGIONS SONT-ELLES BONNES ?

Servite Domino in veritate.
Servez le Seigneur selon la vérité. (Tob. xiv, 10.)

Mes frères, lorsqu'on examine la multitude étonnante des religions qui ont tour à tour régné sur le globe, depuis le culte des astres et des plantes, jusqu'aux ridicules pratiques des Fakirs, des Talapoins et des Bonzes ; quand on voit le genre humain embrasser de la meilleure foi du monde les dogmes les plus bizarres et les plus absurdes, les croyances les plus contradictoires et se livrer avec une aveugle frénésie aux plus barbares superstitions, on est tenté de se demander si Dieu n'a pas abandonné son œuvre, puisqu'il semble écouter avec une égale indifférence et nos blasphèmes et nos prières.

Il est impossible de lire, dans les annales religieuses des peuples, le relevé des égarements de l'esprit humain, sans prendre en pitié cette pauvre raison de l'homme, si impuissante pour le bien par elle-même et d'une si fatale énergie pour le mal. Je défie le plus optimiste, l'homme le plus fier, le plus vain de ses talents, de sa science et de sa philosophie, je le défie de parcourir un instant, sans se sentir profondément humilié, l'histoire de l'idolâtrie ancienne et moderne : s'il veut être de bonne foi, il bénira comme nous l'astre radieux de la révélation qui a dissipé

ces ténèbres, et s'empressera de saisir la main amie qu'un guide céleste est venu nous tendre au milieu de cet inextricable labyrinthe où tant de générations se sont égarées.

Avant d'examiner si, parmi tant de cultes divers qui règnent sur la terre, il en existe un de certain, et s'il est permis à un homme raisonnable de rester indifférent entre l'erreur et la vérité, constatons d'abord un fait précieux, capital, qui va nous servir d'une manière admirable à discerner la vraie religion : c'est que le sentiment religieux fut de tout temps comme répandu dans l'atmosphère où l'homme, dès son origine, l'a respiré à pleins poumons : c'est que la croyance à la divinité fut sa préoccupation constante, et la religion le premier besoin de l'humanité.

« Au travers de toutes les altérations que l'égare-« ment de l'esprit humain lui a fait subir, dit un sa-« vant écrivain, l'hommage à la divinité a toujours et « partout fait le fond de notre nature. La première « pierre de toute société a été un autel : et quand « cette pierre a été renversée, toute société l'a été « aussi. Il n'a jamais été donné à l'homme de se « conserver sans cet élément indélébile et primordial « de son espèce. Ce n'est pas seulement l'homme « civilisé, mais l'homme perdu aux derniers confins « de la vie sociale, l'homme sauvage, l'homme « enfin, par cela seul qu'il est homme, qui a toujours « porté dans son sein ce feu du ciel. Souvent il n'a « eu que cela de la nature humaine, mais il a « toujours eu cela : c'est l'instinct le plus profond,

« le plus radical, le plus universel qui soit en « lui[1]. »

Ainsi, mes frères, jusque dans les cultes les plus étranges, et les plus disparates, jusque dans les pratiques les plus cruelles et les plus indignes des divinités qu'on prétendait honorer, le dirai-je? jusque dans ces infâmes sacrifices offerts sur des autels plus infâmes encore, la vérité d'un Dieu trouve des armes contre l'incrédule. Car, bien que *tout fût Dieu*, sur la terre, *tout, excepté Dieu lui-même*, suivant l'énergique expression de Bossuet, bien que le genre humain se trompât en faisant la divinité méchante et corrompue, il possédait néanmoins la vérité en admettant universellement son existence : tant il est vrai qu'un Dieu souverainement sage sait tirer le bien du mal et arracher à l'erreur, en faveur de la vérité, le plus éloquent, le plus irrécusable témoignage.

Or, mes frères, de même que la diversité des croyances prouve un dogme réel, la multiplicité des fausses religions en atteste une de véritable : *Le mensonge est* toujours *fondé sur quelque vérité dont on abuse,* dit encore excellemment Bossuet ; toutes ces religions absurdes, dégradantes, abominables, comment se seraient-elles accréditées parmi les hommes, s'ils n'avaient été convaincus qu'il en existe une de vraie et si chaque peuple n'avait cru que la sienne était la bonne? Un consentement si général et si universel à rendre un culte à la divinité est donc

[1] A. Nicolas. — *Études phil. sur le Christ.*

fondé sur le cri de la nature, et le même argument qui prouve l'existence de Dieu établit aussi qu'il y a une manière certaine de l'honorer.

Il existe donc une vraie religion, une religion conforme aux lumières de la raison naturelle et dont toutes les autres ne sont que l'image et l'ombre, ou, pour mieux dire, la parodie : on ne fabrique de fausses pièces de monnaie que parce qu'il en existe de bonnes, et dans l'espoir de les confondre ; toute imitation suppose un modèle, et l'erreur n'est autre chose que l'absence de la vérité.

Et maintenant, chrétiens, quelle doit être la conduite d'un homme sensé, d'un homme raisonnable en face de tant de religions opposées, dont l'une blasphème ce que l'autre adore ; peut-on rester indifférent et dire avec les petits philosophes de nos jours : *Bah ! toutes les religions sont bonnes !*

Il n'y aurait pas moins d'extravagance que d'impiété à le prétendre : autant dire que le *oui* et le *non* sont une même chose, et qu'après avoir gravé la loi naturelle dans nos âmes, le créateur nous a sans retour abandonnés à nous-mêmes, sans plus s'occuper de nos sentiments et de nos actions que si l'homme n'était qu'un animal sans raison, une vivante machine.

Or qui oserait tenir un semblable langage ? — Quoi ! *Toutes les religions sont bonnes !* dirons-nous à ces menus docteurs, mais alors Dieu est également honoré par toutes les rêveries, les cruautés, les abominations que l'on a de tout temps et dans tous les pays décorées du nom de religion : Dieu flotte donc

indifférent, lui aussi, entre la vérité et l'erreur, écoute aussi volontiers la voix qui le maudit que celle qui l'implore ? *Toutes les religions sont bonnes !* c'est-à-dire qu'il est indifférent au Seigneur d'être seul adoré dans l'univers comme l'Éternel, le Tout-Puissant, l'Infini, ou de partager les honneurs suprêmes avec Jupiter et les cinquante mille dieux auxquels le Sénat romain donnait le droit de bourgeoisie ? — *Toutes les religions sont bonnes !* c'est-à-dire qu'il est égal au Dieu de toute sainteté, de toute pureté, qu'on encense les autels de Priape et de Vénus ou qu'on vénère la Vierge immaculée? qu'il est indifférent d'égorger son vieux père ou de le servir avec amour? d'élever son enfant ou de l'étouffer à sa naissance? — *Toutes les religions sont bonnes!* c'est-à dire que Dieu contemple avec une égale complaisance le juif entêté qui maudit Jésus-Christ, et le fidèle qui l'implore : le protestant qui parodie orgueilleusement sa parole et le catholique qui la révère ; le musulman féroce et sensuel qui, lui associant un fanatique, un charlatan, vient nous dire, le cimeterre à la main : « Au nom d'Allah et de Mahomet, crois ou meurs ! » et l'ardent missionnaire qui verse son sang pour la défense de la foi ! — *Toutes les religions sont bonnes!* c'est-à-dire que Dieu se tient aussi honoré par les sacrifices offerts à Saturne le parricide et à Mercure le voleur que par la fidélité à cette maxime si profondément chrétienne : ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ne le fais pas aux autres. — *Toutes les religions sont bonnes!* ainsi les grimaces du Trembleur, les ridicules expiations du Bonze, les horri-

bles festins du cannibale sont donc aussi agréables à Dieu que l'auguste sacrifice de nos autels ! En vérité, chrétiens, ces monstruosités font rougir et nous ne parlons pas français en y répondant !

— Comment ! disait en serrant les poings un vieux sergent à un petit raisonneur de village, qui venait de répéter en public la même platitude, comment, Dieu du ciel ! toutes les religions sont bonnes ! mais quand l'une affirme, l'autre nie ; celle-ci blasphème ce qu'adore celle-là ; vous êtes encore un drôle de citoyen ! et depuis quand, s'il vous plaît, n'y a-t il plus de différence entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu ? J'avais toujours cru qu'il n'y avait rien de commun entre Mahomet et le Pape et que le diable était aux antipodes de Dieu ! Allons, allons, mon brave, parlons sérieusement et n'extravagons plus... Voulez-vous savoir ce que signifie en bon français cette belle maxime : *Toutes les religions sont bonnes?* c'est qu'il vaut infiniment mieux être païen, juif ou musulman que de vivre sans religion : c'est un profond scélérat qui l'a dit, et vous êtes trop honnête, Monsieur, pour donner sur ce chapitre un démenti à Voltaire [1] !

Ainsi donc, mes frères, parmi tant de religions contradictoires, la plupart bizarres, dégradantes, cruelles, une seule est la vraie, une seule est descendue du ciel et porte visiblement le sceau de la divinité. Or, je le demande encore, un homme raisonnable peut-il rester indifférent devant cette religion

[1] *Garo et son curé,* 3e édition.

salutaire et ne pas l'embrasser avec transport, sitôt qu'à ses yeux brillent les caractères sacrés qui la démontrent véritable? évidemment non! car ce serait s'obstiner à croupir dans les ténèbres, tandis qu'un soleil splendide illumine la nature : ce serait rester en prison lorsque la liberté nous est rendue et vouloir mourir en exil quand on nous ouvre les portes de la patrie!

— Mais dira-t-on, pourquoi changer de religion? un enfant bien né doit vivre et mourir dans la foi de ses pères.

— Pourquoi changer, chrétiens? la belle question! mais par la même raison qu'on abandonne un sentier qui conduit à un précipice! où est la loi qui m'ordonne de suivre mon père jusque dans ses erreurs? Je veux bien l'imiter dans ce qu'il a d'imitable et lorsqu'il sera dans le vrai : mais, quel que soit mon bonheur de marcher sur ses traces et mon respect pour les vieilles traditions des aïeux, je respecte encore plus le bon sens et l'instinct de la conservation qui me crient : prends garde! et m'ordonnent de m'arrêter sur la pente fatale où m'entraînait leur exemple.

Oh! il serait doux, je l'avoue, il serait glorieux de vivre et de mourir dans la religion de nos pères : mais si cette religion est rajeunie, habillée à la moderne, si nos pères en ont fabriqué une nouvelle et nous ont transmis cette religion bâtarde, ni Dieu ni les hommes ne nous feront un crime d'abandonner la religion des pères pour celle des grands-pères; elle est plus près de l'origine, celle-là, et plus voi-

sine de Dieu. C'est ainsi que pensaient les païens eux-mêmes.

Cicéron rapporte que les Athéniens ayant consulté l'oracle d'Apollon pour savoir à quelle religion ils devaient s'attacher, il leur répondit : — à celle de vos ancêtres.

— Mais, dirent-ils, nos ancêtres ont tant de fois changé de culte, quel est celui que nous choisirons ?

— Le meilleur, répondit l'oracle. — Et certes, ajoute aussitôt l'illustre orateur, le meilleur ne pouvait s'entendre que du plus ancien et du plus près de Dieu.

— N'auriez-vous pas été fâché, demandaient en riant quelques seigneurs de la cour d'Angleterre à un ambassadeur français qui relevait d'une maladie assez sérieuse, n'auriez-vous pas été fâché d'être enseveli dans une terre hérétique ?

— Mon Dieu non, répondit-il sans s'émouvoir, seulement j'aurais recommandé qu'on creusât ma tombe un peu plus bas, et je me serais trouvé parmi les catholiques.

On sait que le comte de Stolberg, qui était né calviniste, remplissait, depuis sa conversion, ses devoirs religieux avec une rigidité toute militaire. Un haut personnage, qui l'avait vu avec chagrin abjurer le protestantisme, lui dit un jour sèchement et tout en le regardant de travers :

— Je n'aime pas les gens qui changent de religion.

— Ni moi non plus, milord, répliqua le comte sur le même ton, car si mes pères n'en avaient pas

changé, je n'aurais pas été forcé de revenir à celle qu'ils avaient abandonnée.

Oui, chrétiens, et nous allons bientôt le voir, il est une manière certaine d'honorer le Seigneur, une façon de le servir que lui-même a consacrée, il existe une vraie religion, le catholicisme, la religion de l'Évangile, et, plus heureux que tant de nations lointaines, encore assises à l'ombre de la mort, il nous est donné de marcher à la lueur de son céleste flambeau ! Qu'il soit loué, mille fois béni, le Dieu d'amour qui l'a fait briller à nos yeux ! Ne cessons de le prier, de le chérir, afin qu'il daigne achever son œuvre et nous rendre dociles à ses saintes inspirations, puisque une éternité de gloire et de bonheur doit être le prix de notre correspondance à la grâce ! *Ainsi soit-il !*

VINGT-TROISIÈME SERMON

RÉVÉLATION. — EXISTE-T-ELLE, ET PEUT-ON LA DISCERNER?

Audite, cœli, auribus percipe, terra, quia Dominus locutus est.

Cieux, écoutez, terre, prête l'oreille, ca le Seigneur a parlé (Is. I, 20.)

Mes frères, j'en ai la douce confiance, il n'en est aucun parmi vous qui ait jamais osé nier ou seulement mettre en doute les saintes vérités de la foi, grâce à Dieu, vous êtes tous raisonnables, tous sincèrement chrétiens; si nous agitons ici, comme en amille, certaines questions capitales, élémentaires, c'est moins pour vous convaincre que pour vous pré-

munir contre les vains raisonnements de ces petits discoureurs qui, pleins d'eux-mêmes et gonflés de quelques bribes de science dont ils font étalage, se sont donné la triste mission de pervertir le peuple et de lui ravir le trésor de la foi : voilà pourquoi, mes frères, nous avons cru devoir vous parler de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la nécessité d'une religion. Reste à nous occuper de l'existence d'une religion révélée et des moyens de la discerner.

Et d'abord, n'examinons pas ici avec certains rationalistes modernes si la révélation est possible, et si Dieu, qui est essentiellement esprit, peut communiquer avec la créature, lui dicter des lois positives et lui prescrire la manière dont il veut être honoré ; le temps des excentricités est passé, Dieu merci, ou peu s'en faut, et, avec lui, le goût des questions oiseuses... On ne recherche plus de quels moyens Dieu s'est servi pour nous manifester ses volontés adorables, pas plus qu'on ne conteste à celui qui a fait notre œil la vertu d'apparaître ; à l'auteur de la langue, la faculté d'articuler des sons ; à celui qui forma notre oreille, le pouvoir de se faire entendre.

Que dis-je ? on est même devenu de nos jours si accommodant avec le Créateur, qu'on ne jette plus, comme autrefois, de hauts cris au seul mot de *révélation*, et qu'on n'y trouve plus la même répugnance avec les attributs divins. Si quelque menu docteur ose encore, à propos de religion révélée, hocher la tête et nous opposer la *grandeur de l'Etre suprême*, sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sa bonté, ce ne

peut être que pour faire la roue et se donner du jabot. De tels contradicteurs sont généralement inoffensifs, et leurs flons-flons, leurs pirouettes d'ergoteur ne tirent pas à conséquence.

De même, on convient assez généralement, grâce aux aberrations, aux bévues des philosophes anciens et modernes, que l'homme était, par lui-même, impuissant à découvrir sur Dieu, sur son âme et son avenir éternel, d'autres vérités que celles dont il apporte en naissant le sentiment et la connaissance dans les principes de la loi naturelle; en sorte que la raison qui lui apprend l'existence d'un premier Etre, la spiritualité de l'âme, la distinction du bien et du mal, la vérité d'une seconde vie et l'obligation où nous sommes de rendre un culte à Dieu, ne nous dit rien de positif sur la nature de ce culte, sur notre origine et notre avenir, sur l'essence et les attributs de Dieu, ne précise rien sur nos rapports avec nos semblables; en un mot, cette loi naturelle, suffisante, absolument parlant, pour diriger l'homme, s'il était sans préjugés, sans passions, ne renferme guère, sur le dogme et sur la morale, que des principes généraux dont l'application facultative et arbitraire serait la source des plus grands désordres et des plus funestes erreurs : l'expérience des siècles en est une preuve sensible.

Ouvrez l'histoire, mes frères, et vous demeurerez convaincus de l'insuffisance de la raison humaine pour former un corps de doctrine des vérités naturelles dont nous portons le sentiment dans nos cœurs.

La morale du paganisme était la consécration du vol,

du meurtre et de la luxure la plus éhontée. Le rouge monte au front lorsqu'on se rappelle toutes les infamies qui se commettaient à la face du soleil au nom des dieux ; nos mœurs chrétiennes n'en pourraient soutenir l'abominable tableau. L'avilissement de la femme, l'exploitation de l'homme par l'homme, les jeux sanglants du cirque, les réjouissances du tigre, c'est-à-dire, dans la même fête, des cris de plaisir, et des râles d'agonie ; l'enfance sans respect, des filles sans pudeur, des mères sans entrailles ; la trahison, le parjure, la vengeance divinisés, voilà pour la morale ; je ne parle pas de la théodicée ; le paganisme, en prosternant l'homme devant les astres, les animaux, les plantes, en lui faisant adorer le bois, la pierre et les plus vils insectes, avait chassé Dieu de son domaine : chaque passion, chaque vice avait des autels : tout était confondu, bouleversé, le génie du mal régnait en souverain sur la terre.

Et ne croyez pas, mes frères, que ce fût seulement le peuple, *stupide troupeau*, comme l'appelle un de leurs poëtes, c'étaient les savants, les sages, les *éclairés* qui marchaient ainsi à tâtons dans les ténèbres de cet abîme, où luisait pourtant le flambeau de la loi naturelle, mais pâle, mais obscurci par les passions : on connaît les aveux des Socrate, des Platon, des Épictète, et cette énergique parole du prince des orateurs romains : « Il n'est point d'opinion si « absurde qu'elle n'ait été soutenue par quelque phi« losophe. »

— « Ce serait un détail bien flétrissant pour la phi« losophie, dit J.-J. Rousseau, que l'exposition des

« maximes pernicieuses et des dogmes impies de ces « diverses sectes [1]. — A entendre les philosophes, « ne les prendrait-on pas pour une troupe de char- « latans qui crient chacun de leur côté : Venez à « moi, c'est moi seul qui ne me trompe point ! — « L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout « est en représentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre « substance que la matière : celui-ci avoue qu'il n'y « a ni vice ni vertu, et que le bien et le mal sont des « chimères ; celui-là que les hommes sont des loups, « et qu'ils peuvent se manger en sûreté de cons- « cience. . [2] »

Il fallait donc, mes frères, que la sagesse nous descendît des hauteurs et que Dieu lui-même nous l'expliquât, cette loi naturelle dont il avait déposé dans nos âmes les premiers éléments ; il fallait donc qu'il vînt la développer, la compléter, lui donner en quelque sorte une forme extérieure, sensible et permanente. Il était nécessaire que Dieu se révélât à l'homme et lui manifestât d'une manière plus explicite ses devoirs envers son Créateur, envers soi-même et envers ses semblables ; il était nécessaire, en un mot, qu'il lui donnât une religion positive, déterminée et lui indiquât une voie certaine pour revenir à lui, à travers l'inextricable dédale d'erreurs et d'iniquités enfantées par la raison humaine

— « Il faut, dit le marquis d'Argens, à qui l'on ne « saurait reprocher de s'être montré trop favorable « à la religion, il faut nécessairement que Dieu ait

1 Jean-Jacques Rousseau, *Réponse au roi de Pologne.*
2 Id. Discours sur les sciences et les arts.

« ordonné un culte à l'homme... Quel chaos affreux
« ne s'ensuivrait-il pas si chacun avait une pensée
« différente sur le culte qu'on doit à la divinité!
« L'esprit de l'homme, sujet à s'égarer, retomberait
« bientôt dans l'idolâtrie. »

Pourtant, chrétiens, quand je dis nécessaire, je parle de convenance et n'entends pas une nécessité absolue ; il n'en est point pour le Tout-Puissant : d'ailleurs, l'ignorance de la religion naturelle où l'homme a vécu pendant tant de siècles n'était ni totale ni invincible, puisque l'apôtre saint Paul l'appelle *inexcusable*. Dieu ne nous devait donc pas la révélation ; mais elle nous était nécessaire en ce sens que jamais sans elle les hommes ne se seraient élevés jusqu'à la méditation des vérités d'un ordre supérieur ni même dégagés des ténèbres de l'idolâtrie et de la corruption où ils étaient plongés : c'est une présomption qui tient de la certitude, et, là-dessus, le passé répondait de l'avenir.

Or, cette révélation existe, mes frères, le plus léger doute n'est plus possible à cet égard ; on en rappellera les principales preuves : Dieu a parlé à sa créature ; mais comment distinguer sa voix au milieu de tant de voix qui nous sollicitent ? En nous ordonnant de marcher dans l'unique chemin qui conduit à la vie, Dieu nous a-t-il donné les moyens de le discerner des sentiers de la mort ? Ou bien, par des volontés contradictoires, par une haine inexplicable pour l'ouvrage de ses divines mains, le Créateur lui a-t-il montré la vie comme un appât trompeur, et ne lui en a-t-il inspiré le désir que

pour le torturer à jamais du supplice de Tantale?

— « Ne blasphémons point la divinité, dirons-nous « avec un profond écrivain, elle veut le bonheur de « ses créatures, car la gloire d'un Être bon est de ma- « nifester sa bonté ; il se doit à lui-même cette haute « justice : ou Dieu n'existe pas, ou il veut le salut de « tous les hommes ; or qui oserait dire, qui oserait « penser qu'en nous imposant des lois dont l'infrac- « tion a des effets si terribles, il les ait couvertes d'un « voile impénétrable à nos yeux ; qu'il ait jeté dé- « daigneusement tant de millions d'intelligences « entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, « sans moyen de les discerner ; qu'il se dérobe à ce- « lui qui le cherche, qu'il étende à ses pieds un « océan de ténèbres et repousse loin du rivage l'in- « fortuné qui s'efforce d'aborder ?

« D'ailleurs l'idée de devoirs ou d'obligation mo- « rale est renfermée nécessairement dans l'idée de « religion. Et voilà ponrquoi la souffrance qui suit « tôt ou tard l'infraction de ces lois, quand la faute « n'est pas effacée par le repentir, a toujours été « conçue sous la notion de peine ou de châtiment. « Or comment existerait-il de véritables devoirs pour « celui qui les ignorerait invinciblement ? Comment « serait-il coupable de n'avoir pas obéi s'il ne pou- « vait pas savoir ce qui était commandé ? Le punir « de son ignorance, d'une ignorance insurmontable, « ne serait-ce pas le comble de l'iniquité ?

— « Qu'on se figure un législateur, un roi pres- « crivant en lui-même ou défendant certaines choses « sous peine de mort, sans manifester ses volontés,

« sans publier ses ordonnances, et envoyant ensuite « ses sujets à l'échafaud pour ne s'être pas conformés à cette loi secrète qu'il s'était plu à leur cacher : pourrait on concevoir une injustice plus « énorme, un plus abominable tyran ? — L'Être souverainement juste et bon, Dieu serait ce tyran, s'il « avait refusé aux hommes le moyen de discerner la « vraie religion.

« Au reste, il suffit d'en appeler au témoignage du « genre humain. Tous les peuples ont eu une religion qu'ils croyaient vraie ; donc tous les peuples « ont cru qu'on pouvait connaître la vraie religion. « Aucune religion, même fausse, ne se serait établie « sans cette croyance. Or, les croyances universelles « sont des décisions de la raison générale ; les rejeter « ou les contester, c'est détruire la raison même : « donc, quelle que soit la vraie religion, il est possible de la reconnaître. Si l'on prétend que les « peuples ont pu se tromper sur ce point, ils ont pu « se tromper également sur l'existence du premier « Etre, ils ont pu se tromper sur tout, et dès lors, « plus de certitude, plus de vérité, plus d'erreur, « mais un doute si profond qu'il n'aurait plus d'autre « expression que le silence [1]. »

Oui, mes frères, en nous révélant sa volonté sainte, en nous donnant sa religion, Dieu nous a aussi donné les moyens de la découvrir ; sa loi rayonne d'un si majestueux éclat que l'âme en est toute ravie et sa parole est revêtue d'un caractère si sublime et si

[1] Lamennais, *Essai sur l'indifférence.*

éminemment divin qu'il est impossible de la méconnaître dès qu'elle se fait entendre.

Et d'abord, chrétiens, la révélation, pour remplir le but de la sagesse éternelle, a dû être *extérieure*, car il s'agissait de confirmer, de promulguer la loi naturelle, de la fixer, de lui donner un corps, une forme visible : et voilà pourquoi il était nécessaire ou que Dieu se révélât aux hommes pour les instruire par lui-même, ou qu'il leur transmît sa volonté par des envoyés qui pussent prouver authentiquement leur mission.

Elle a dû être *manifeste* et tellement frapper les hommes qu'ils ne puissent la méconnaître ni en perdre le souvenir.

Elle a dû être *évidente,* c'est-à-dire montrer à l'homme ce qu'il doit croire et ce qu'il doit pratiquer, mais le lui montrer d'une manière si claire et si distincte qu'il reste sans excuse, si sa croyance et sa conduite ne sont pas en harmonie avec cette sainte loi.

Or, mes frères, la révélation existe, je le répète, et avec ces caractères lumineux, éclatants comme le soleil. Il est un livre auguste et vénéré qui a précédé tous les autres livres, un livre divinement inspiré qui renferme le précieux dépôt de la parole révélée.

Il établit d'une manière incontestable que Dieu a parlé aux hommes à trois époques différentes qui correspondent aux différents âges du genre humain ; et chose remarquable ! dit un judicieux auteur « en « instruisant les hommes, Dieu a toujours propor- « tionné son enseignement et ses leçons à leur ca-

« pacité présente et à leurs besoins actuels : aussi « distingue-t-on trois révélations successives qui « s'expliquent et se complètent l'une par l'autre : « la révélation primitive, la révélation mosaïque et « la révélation chrétienne[1]. »

La première, qui fut faite à Adam et aux patriarches, nous montre le Seigneur conversant avec l'homme dès l'origine du monde, lui prescrivant des devoirs à remplir et la manière dont il veut être honoré ; lui faisant des défenses dont la violation sera punie de mort, puis, après la chûte et l'annonce du châtiment, lui promettant un réparateur et renouvelant sa promesse à Noé, à Abraham, à Jacob ; en un mot, Dieu apparaît au berceau de l'humanité se révélant à nos pères et leur dictant des lois qu'ils doivent transmettre à leurs enfants. C'est ce que nous rappelle l'auteur de l'*Ecclésiastique* lorsqu'il dit que nos premiers parents « ont reçu de Dieu, avec « l'intelligence et le sentiment du bien et du mal, « des leçons et une règle de vie : qu'il leur a ensei- « gné sa loi, qu'ils ont vu la majesté de Dieu, etc.[2]. »

Dieu enseigna une deuxième fois les hommes environ trois mille ans après la création par le ministère de Moïse, et plus tard, par celui des prophètes par les majestueux développements du Sinaï, les chants de David, les leçons du Sage et les sublimes méditations des prophètes.

Enfin Dieu a instruit les hommes dans ces derniers temps par Jésus-Christ, son fils, *qui n'est pas*

[1] Bergier. — [2] Eccle., XXVII, 5, 6, 7, 9, 11.

venu abolir la loi antique, ainsi qu'il s'exprime lui-même, mais la remplir, la compléter, la perfectionner [1]. C'est ainsi, chrétiens, que le Ciel s'est plusieurs fois manifesté à la terre, et que la religion positive est venue couronner la religion naturelle. L'apôtre saint Paul en rappelant cette triple révélation nous en indique les principales preuves :

— Dieu, dit-il, parla souvent à nos aïeux et de plusieurs manières, par lui-même et par l'organe de ses prophètes, et naguère encore par son propre fils [2] ; et il a manifesté la divinité de ses oracles par les prodiges, les miracles et la distribution des dons du Saint-Esprit [3].

Voilà donc bien indiqués, mes frères, les principaux caractères de la religion révélée et les victorieux arguments sur lesquels elle repose : les prophéties, les miracles et l'établissement visiblement prodigieux du christianisme dans le monde.

— Mais, dira-t-on, puisque les livres des juifs et des chrétiens renferment seuls le dépôt sacré de la révélation, et que ce fait miraculeux n'a d'autre fondement que l'Écriture, qui nous en garantit l'autorité ? Ne faut-il pas que cette Ecriture soit bien certaine et ces livres authentiques pour mériter notre croyance ?

— Eh ! sans doute, mes frères ! on n'entend imposer tyranniquement à personne l'autorité du maître ; nous ne parlons ici qu'à la raison depuis le commencement de ces entretiens : viendra le tour de la

[1] Math., v, 17.
[2] Hæbr., i, 1. — [3] Hæbr., ii, 4.

foi, car maintenant c'est celui de la bonne foi. Aussi, après avoir répondu à quelques difficultés qui se répètent encore, bien qu'elles aient été cent fois résolues, nous allons interroger la Bible et examiner ses titres à notre croyance...

Mais de grâce, mes frères, qu'on ne demande pas à la parole de Dieu plus qu'on ne demande à la parole de l'homme ; il y aurait au moins de l'injustice à être plus exigeant pour nos saints Livres que pour une mince chronique, et nous prions la raison de vouloir bien se montrer raisonnable.

Pardon, religion sainte, religion chérie, pardon, si nous osons creuser jusqu'à vos fondements pour vous demander vos titres à la croyance et à la vénération du genre humain ! Ce n'est pas pour nous chrétiens, que nous vous interrogeons, c'est pour puiser dans cet examen sérieux des armes contre les insensés qui vous attaquent dans l'espoir d'ébranler notre foi ! mais cet espoir sera vain, car elle vit en nous, cette foi consolante et salutaire, elle y vit, y règne en souveraine et nous nous sentirions le courage de mourir pour sa défense ! Daigne le Dieu qui nous l'inspira dissiper un jour au ciel le nuage qui le cache à notre amour et s'y montrer à nos yeux dans tout l'éclat de sa gloire immortelle ! *Amen.*

VINGT-QUATRIÈME SERMON.

RELIGION. — RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Nolite confidere in verbis mendacii.
Méfiez-vous des paroles du mensonge.
(Jérémie, VII, 4.)

C'est une étrange chose, mes frères, que l'obstination de certaines gens à déblatérer contre la religion, à nier sa céleste origine, ses bienfaits, son influence salutaire et surtout sa nécessité pour tout le monde. A les entendre, les prêtres font un métier, ne débitent que des contes, et ceux qui les écoutent sont des niais Vous n'êtes pas sans avoir rencontré bien des fois sur votre chemin de ces menus docteurs en sabots, qui vous disaient en branlant la tête et d'un ton suffisant qui trahissait l'esprit supérieur : Allons donc ! Dieu, l'Église, la religion, c'est des bêtises.

Sans doute ils changent de langage à la première maladie qui les frappe, et lorsqu'il leur arrive une perte, un malheur, ils réfléchissent alors, ils reviennent tremblants et soumis à la religion qu'ils avaient abandonnée, que dis je ? on les voit alors prier avec plus d'instance et de ferveur que ces *dévots* qu'ils avaient tant raillés : mais en attendant, ils triomphent et, sûrs que leur règne va bientôt passer, ils veulent du moins s'en donner à cœur joie : aussi est-ce merveille de les entendre ricaner, persifler, calomnier ; Dieu, la religion, les prêtres, les lois de l'Église, rien n'est sacré pour ces rudes spadassins, si peu qu'ils

aient fait leur tour de France et sachent signer leur nom : c'est triste, encore une fois, mes frères, c'est déplorable, et, ce qu'il y a de bien plus désolant encore, c'est que ces blasphèmes et ces impiétés qui devraient soulever une indignation générale se répètent souvent avec complaisance et trouvent écho dans bien des cœurs !

Je ne sais s'il en est aucun parmi vous qui ait jamais osé mêler sa voix à ces voix criminelles, mais dans le doute, et pour vous prémunir, mes frères, contre certaines difficultés que soulèvent sans cesse des esprits mal faits, nous allons y répondre dans deux entretiens que nous rendrons aussi familiers que possible.

— Bah ! disent ils, la religion est une invention des prêtres.

— Vraiment, mes amis ! et pourriez vous nous en fournir un petit brin de preuve ? Voyons, dites nous un peu dans quel siècle et par quel prêtre fut faite cette sublime découverte. — Est-ce dans les temps modernes ? Certes, vous n'oseriez le soutenir en face de tant de monuments, d'édifices religieux, de temples grandioses qui couvrent la terre ; vous avez sans doute assez d'esprit pour comprendre qu'ils n'ont pas poussé tout à coup comme des champignons. Ces antiques cathédrales, ces immenses basiliques noircies par les siècles vous disent de la manière la plus énergique et la plus solennelle que la religion remonte plus haut que la génération actuelle, et que les temps modernes l'ont trouvée en possession de l'univers.

— Est-ce dans le moyen âge? — fort bien : Seulement avant de soutenir une énormité pareille, ayez soin de détruire l'histoire des moines et des ordres religieux d'Orient et d'Occident, ainsi que les chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'ils nous ont conservés; brûlez tous les écrits des Pères qui forment la chaîne de la Tradition, depuis saint Justin et Origène, jusqu'à Bossuet. Brisez les peintures et les bas reliefs qui retracent les scènes des catacombes; anéantissez les Actes des martyrs; ce n'est point assez; avant de placer dans le moyen âge la découverte de la religion, détruisez tous les écrits des hérésiarques et des philosophes païens; effacez de l'histoire des Empereurs romains trois cents ans de persécutions contre l'Église naissante. — Mais c'est impossible! me dites-vous : Et moi je réponds : il faut donc que la religion vienne de plus haut.

— Est-ce dans l'antiquité?... Ah! oui, sans doute, mes frères, et plus loin que nos demi-savants ne voudraient le dire, dans l'antiquité la plus obscure et la plus reculée! Remontez de siècle en siècle, jusqu'à l'origine du monde : vous trouverez partout la religion, plus ou moins claire, il est vrai, plus ou moins altérée par les préjugés et les passions, mais nulle part inconnue; depuis que l'univers existe, l'univers a prié, béni, adoré à sa manière, et rendu à l'Etre suprême un culte religieux.

— Mais ce n'est pas le judaïsme, dit-on, ce n'est pas l'idolâtrie, qu'ont inventé les prêtres, ce n'est même pas la religion de Mahomet, c'est le christianisme! — Eh bien à la bonne heure! qu'on nous in-

dique alors une date, un pays, un nom ! oui, qu'on nomme le prêtre qui inventa la religion ! était-il évêque, cardinal ou Pape ? à quel ordre appartenait-il ? était-il séculier ou régulier ? gris ou marron ? blanc ou noir ? — quel qu'il fût, il dut nécessairement obtenir un brevet d'invention. D'où vient que nous ignorons son nom et sa patrie ? — Avouons, mes frères, qu'il faut du courage pour réfuter ces sornettes : au moins autant que pour les proposer.— La religion, *une invention des prêtres !* Et quel intérêt, je vous prie, dans quel but une invention pareille ? ne pouvaient-ils, les malheureux ! en mettant les peuples sous un tel joug, s'en affranchir, ou du moins l'alléger un peu pour eux-mêmes ! A tout prendre, et pendant qu'ils y étaient, ils pouvaient se faire, comme on dit, la part du lion, diminuer les charges et doubler les avantages. Il est vraiment à regretter pour le prêtre, que ses détracteurs ne puissent pas prendre sa place, ne fût-ce qu'un carême, une mission, la veille des grandes fêtes, au chevet des mourants ou dans une épidémie contagieuse : ils changeraient probablement de langage, et conviendraient que si le prêtre a inventé la religion, il ne l'a pas au moins inventée pour son plaisir.

Autre difficulté, mes frères. Si la religion n'a pas Dieu lui-même pour auteur, si ce sont les prêtres qui l'ont établie, comment ont-ils pu mener à bon port une aussi audacieuse entreprise ? par quel miracle les peuples ont-ils déserté les autels voluptueux de l'idolâtrie, pour embrasser la sainte folie de la croix ? Qui nous expliquera ce fait éclatant, palpable, ac-

tuel, ce fait qui est à lui seul la preuve la plus victorieuse de la divinité de la religion ? Ce fait, chrétiens ! il est humainement inexplicable, disons mieux, il serait impossible si le ciel ne s'en était mêlé ! Car de deux choses l'une : — ou les peuples ont résisté au prêtre qui, sans mission, voulait les asservir, ou bien ils se sont soumis sans murmure.

S'ils ont résisté, comme tout les y portait, où en est la preuve, où sont les monuments, les détails, l'histoire de cette lutte entre les passions et le devoir, entre la chair et l'esprit, entre l'homme et Dieu ?

Et, si l'univers s'est soumis, sans murmure, par quel charme un prêtre, un simple mortel, a-t-il pu conquérir le monde et le tenir ainsi enchaîné à sa parole depuis dix-huit cents ans ? Ne voilà-t-il pas le plus grand prodige dont la terre puisse être le théâtre, et n'est-ce pas le cas où jamais de s'écrier avec les magiciens de Pharaon : *Digitus Dei est hic,* le doigt de Dieu est là !

— Nos esprits forts insistent, mes frères : — Eh bien ! disent-ils, que la religion vienne du ciel ou de la terre, elle a fait son temps, et le christianisme commence à vieillir.

— Ah ! *il commence !* il y a bien longtemps qu'on le dis en tout cas l'impiété se démène tant, se donne tant de peine à sonner l'enterrement du christianisme, que nous avons fini par nous habituer au carillon... allez, allez, nos bons amis, soyez sans crainte, il se porte mieux que jamais. — Le christianisme *vieillir !* et combien d'années, s'il vous plaît, lui prêteriez-vous encore ? en a-t-il pour deux siècles, un siècle et demi,

par exemple? pour quatre-vingts ans ? voulez-vous cinquante ans ? — il est donc à peu près certain qu'il vous enterrera ; et dès lors, que lui importe ? — et pour vous quel avantage ? L'essentiel est donc de vous mettre en règle, supposé que le christianisme ne soit pas une chimère, et celui qui l'a fondé, un imposteur. — La religion *vieillir !* mais est-ce qu'elle ne descend pas du ciel ? est-ce qu'elle ne vient pas de Dieu en droite ligne, par Adam, par Noé, par Moïse, par Jésus-Christ, par les Apôtres et l'Église ? est ce qu'elle n'est pas éternelle ? — la religion *vieillir !* mais est-ce qu'elle ne pousse pas de jour en jour plus avant ses racines dans l'âme du peuple ? Est-ce que la science ne redevient pas aujourd'hui franchement, ouvertement chrétienne ? Quand vit-on les questions religieuses plus à l'ordre du jour ? — qu'ils sont primitifs, qu'ils sont niais, ces petits philosophes, mes frères ! la religion *vieillir !* mais interrogez donc les aumôniers de nos armées : demandez-leur s'ils ne versent pas quelquefois des larmes d'attendrissement et de bonheur à l'aspect de la foi, du recueillement de nos soldats durant le saint sacrifice, ou lorsqu'ils viennent, humblement, déposer à leurs pieds, le triste fardeau d'une conscience coupable ! — la religion *vieillir !* mais vous n'avez donc jamais assisté un jour de fête au sermon, aux offices d'une grande ville ? Vous n'avez donc jamais été témoin d'une communion pascale dans quelque église de Paris ? Vous n'êtes donc jamais entré le dimanche, vers neuf heures du soir, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires ? — Allez-y, croyez-moi, et vous

changerez de langage ; et le christianisme ne vous semblera plus aussi décrépit : allez-y et vous sentirez circuler la sève et la vie dans ce vaste corps dont la tête est à Rome et les membres dispersés aux quatre coins de l'univers !—Le voyez-vous s'agiter, ce grand corps, le voyez-vous remuer, cet immense géant, depuis que son chef vénérable est menacé dans son indépendance? les voyez-vous, du couchant à l'aurore, ces deux cents millions d'hommes s'épuiser en protestations ardentes pour consoler leur père, et s'imposer les plus pénibles sacrifices pour le secourir? Non, non, il ne vieillit pas, le corps qu'anime une ardeur si généreuse ; il n'est pas près de périr, le vaisseau que dix-huit cents ans de tempêtes n'ont pu couler à fond ! S'il *vieillit*, c'est de la vieillesse de Dieu même, et si, par impossible il venait à périr, à l'instant la création rentrerait dans le chaos !

— Allons donc, continuent nos esprits forts, c'est une duperie, et nous voyons clair... Entre nous, la religion n'est bonne que pour le peuple et pour les femmes.

— Oh ! oh ! répondrons-nous à ces fortes têtes, *vous voyez clair !* ce que c'est que le *progrès des lumières !...* Est-ce à la lueur du gaz ou de l'électricité que vous avez découvert, vous, que la religion est *une duperie ?* Grand Dieu, alors, que de dupes dans l'univers ! Siècles écoulés ! *vous avez bien sujet d'accuser la nature* qui nous a refusé la lumière pour découvrir la *duperie* en question !...

Mais est-il bien sûr que vous voyiez si *clair?* Ne craignez-vous pas d'avoir seuls raison contre tout le

monde? A votre place, je redouterais cette *clair-voyance*, ce bon sens dont vous avez le monopole et qui n'est pas le sens commun. La religion *pour le peuple!* y songez-vous? Est ce que nous ne sommes pas tous *peuple?* Où est, je vous prie, la ligne de démarcation qui nous sépare les uns des autres? Est-ce la naissance, est-ce le talent, est-ce la fortune, est-ce l'emploi? — Vous-même, qui que vous soyez, riche ou pauvre, savant ou ignorant, noble ou roturier, prince ou sujet, est-ce que vous ne vous faites pas gloire d'être du *peuple?* Alors les programmes politiques, les professions de foi de tous les candidats de haut et de bas étage seraient donc une sanglante dérision?

Non, non, à quelque degré de l'échelle que nous ait placés la nature, le sang du peuple circule dans nos veines! Honte à qui ne le sent pas, mes frères! il a renié son pays! Nous sommes tous du peuple, et tous, à ce titre, nous avons besoin de religion. — Et quand même nous ne serions pas enfants d'une même famille et d'une même patrie, quand même nous serions divisés réellement d'intérêts, de devoirs, d'espérances, quand même le peuple, au dix-neuvième siècle, serait encore le *profanum vulgus*, la vile plèbe des païens, serait-il assez imbécile pour se soumettre au joug humiliant et pénible que lui jettent avec dédain les classes patriciennes? En voudrait-il, je vous le demande, mes frères, s'il s'apercevait qu'il est dupe d'une perfide jonglerie? Et si bas qu'il fût placé dans l'échelle sociale, ne verrait-il pas au-dessous de lui d'autres

êtres humains qu'il appellerait *le peuple* et auxquels à son tour il passerait sa défroque religieuse?

— Comment, malheureux ! disait un ouvrier maçon à un tailleur de pierres qui travaillait un dimanche, est-ce que tu n'as pas assez bûché toute la semaine, que tu reprennes aujourd'hui ta besogne de forçat ? Allons, tu es un vrai sacripant, car tu ne respectes pas le jour du bon Dieu : ça te portera malheur !

— Bah ! répond le tailleur, qui toise fièrement son homme des pieds à la tête en secouant les cendres de sa pipe : moi, faire le dimanche ! fi donc ! les messieurs ne vont pas à la messe... c'est mauvais genre.

Eh bien, mes frères, un peu de patience, et que le *bon genre* vienne un jour remplacer le *mauvais* et nous en verrons de belles : on n'a pas sans doute oublié cette sentence de Voltaire : « Il faut une reli« gion, un Dieu vengeur à l'homme d'État, à nos « ouvriers, il faut un Dieu vengeur au peuple et à « tous ceux qui sans la crainte de ce Dieu nous pile« raient dans un mortier dès qu'ils y trouveraient « leur intérêt... » La religion est donc bonne pour le peuple et pour ceux qui sont d'un rang élevé : nécessaire aux uns comme chaîne et frein puissant, elle ne l'est pas moins aux autres comme garantie et sauvegarde. Après Voltaire écoutez Montesquieu :

« Un prince qui aime la religion et qui la craint, « est un lion qui cède à la main qui le flatte ou à la « voix qui l'apaise : celui qui craint la religion et « qui la hait, est comme ces bêtes sauvages qui mor-

« dont la chaîne qui les empêche de se jeter sur les
« passants : celui qui n'a pas du tout de religion, est
« cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lors-
« qu'il déchire et qu'il dévore ! »

Qu'on ne dise donc plus, mes frères, que la religion n'est bonne que pour le peuple : nous sommes tous *peuple* à l'égard de nos frères, peuple à l'égard de Dieu qui nous a faits, peuple à l'égard des lois qu'il a données ! Ne dites pas surtout que la religion n'est bonne *que pour les femmes !* L'absurdité serait trop manifeste. Est-ce que la vérité peut être relative, vraie pour les uns, fausse pour les autres ? Si la religion est bonne pour les femmes, pourquoi ne le serait-elle pas pour les hommes ? Est-ce qu'un homme est d'une autre pâte qu'une femme ? Est ce que nous n'avons pas tous les mêmes devoirs à remplir, les mêmes passions à combattre, le même Dieu à honorer, le même ciel à conquérir ?

Et de quel droit l'homme s'arrogerait-il le privilége exclusif des jeux, des amusements, des jouissances du crime, ne laissant à sa compagne que la prière, la souffrance et les privations de la vertu ? Comment ce qui est le mal pour elle deviendrait-il le bien pour vous ? Allons donc ! un peu plus de franchise s'il vous plaît, égoïstes que vous êtes ! Avouez une arrière pensée qui se cache au fond de cette belle maxime. Dites que la religion est bonne pour tout le monde, et surtout pour les femmes ; car une femme sans religion est une triste créature, un être dégradé qui fait mal à la vue : dites que vous n'en voudriez pas pour votre fille, pour votre

épouse, pour la mère de vos enfants ! Quels que soient d'ailleurs vos principes, fussiez-vous aussi impie que Diderot qui enseignait pourtant le catéchisme à sa fille, vous comprenez que la femme, à quelque époque de la vie qu'on l'envisage, a trop d'influence sur le bien être et la tranquillité de la famille, pour être abandonnée à sa faiblesse, qu'il lui faut un ange gardien, la religion : que la religion est son plus bel ornement, son plus riche diadême et que si, par malheur, il vient à tomber de son front, tout est perdu pour elle : honneur, vertu, modestie et jusqu'à ses entrailles de mère !

Oui, la religion est bonne pour les femmes comme elle est bonne pour tout le monde ; Dieu nous l'a donnée à tous comme un soutien, une espérance, une consolation... Quel est celui qui peut se passer de tout cela sur la terre ? Où est l'homme qui n'a pas besoin d'appui, n'a rien à souffrir, et dont les yeux ne se lèvent jamais suppliants vers le ciel, pour y chercher tour à tour l'espoir qui soulage et le baume qui fortifie ?

Oh ! convenons donc, mes frères, que nous avons tous besoin de religion ! Convenons que ce besoin, cet instinct profond, qui, dès l'origine du monde, attire l'homme vers son Dieu, est devenu plus pressant encore et plus irrésistible, en quelque sorte, depuis que le Ciel a parlé à la terre et que la religion naturelle a reçu les sublimes développements de la révélation !

— *La révélation* ! disent encore nos petits docteurs, tenez, ne m'en parlez pas ; l'homme est une trop

chétive créature et Dieu trop grand pour s'occuper de nous.

— Oh ! oui sans doute, mes frères, l'homme est bien peu de chose devant Dieu, et nos philosophes au petit pied disent plus vrai qu'ils ne pensent peut-être ; en effet, savant ou ignorant, riche ou pauvre, barbare ou policé, son importance est à peu près la même ; il serait sur le plus beau trône de l'univers qu'il ne pèserait pas beaucoup pour cela dans la main du Créateur... Et même, le dirai-je ? Il a beau se grandir et profiter de toute sa taille, voler avec la vapeur, étaler fièrement avec le gaz et l'électricité le *progrès de ses lumières* et s'élancer en ballon dans les nuages : progressât-il jusqu'à monter au soleil, il serait toujours bien petit, bien misérable, moins qu'un atome en face de l'Infini.

Mais, mes frères, dire que Dieu est trop grand pour s'occuper de cette chétive créature, dire qu'il est indigne de son adorable majesté de contempler cet humble vermisseau qui le bénit, de se pencher vers lui, de lui faire entendre sa voix, ne fût ce que pour le consoler de sa misère, quel blasphème ! Et qui donc l'a formée, cette créature si chétive ? Qui l'anime et la conserve, si ce n'est Dieu ? Qui renouvelle à chaque instant pour elle le miracle de la création ? — Et si Dieu n'a pas été trop grand pour nous créer, s'il ne juge pas indigne de sa majesté de nous conserver, de veiller sur nous par sa providence, comme une tendre mère, que dis-je ? s'il a bien pu nous donner des lois générales et graver dans nos cœurs, les précieux éléments de la loi

naturelle, comment sa grandeur s'opposerait-elle à ce qu'il en développât le germe en nous donnant des lois positives? Comment blesserait-il sa majesté souveraine en faisant pour nos âmes ce qu'à l'extérieur la providence a fait pour nos corps. ?

Pourquoi Dieu aurait-il créé l'homme avec cet immense besoin de connaître et d'aimer ? Pourquoi lui donner le sentiment de la vie, s'il devait à l'instant l'abandonner à lui-même et le rejeter loin de lui ? Qu'on essaie, mes frères, de nous donner de l'homme une explication raisonnable en dehors de ses rapports avec son Créateur. Qu'on fasse abstraction de ces rapports, et puis qu'on nous dise ce que c'est que l'homme, d'où il vient, où il va, et ce qu'il fait sur la terre : on retombera dans le dédale des trois cents opinions philosophiques énumérées déjà par Varron près d'un siècle avant Jésus-Christ, et les extravagants systèmes de nos rêveurs modernes ne nous aideront guère à voir plus clair... C'est que l'homme ne peut pas plus se concevoir sans rapports avec Dieu que l'on ne conçoit la branche séparée du tronc qui l'alimente de sa sève.

Dieu est trop grand et la créature trop chétive ! Quoi ! mes frères, si l'homme était plus grand et plus élevé dans l'échelle des êtres, la distance qui le sépare du Créateur en serait-elle moins infinie, en serions-nous plus dignes d'attirer ses regards divins ? — Et puis n'est-ce pas un axiome de la sagesse de tous les temps que le Seigneur est *plus grand et plus admirable encore dans les plus petites choses ?*

Non, non, chrétiens, le Dieu, qui n'a pas dédai-

gné de façonner un peu d'argile et de l'animer de son souffle adorable, le Dieu qui n'a pas cru indigne de sa majesté de la former à son image, cette créature *chétive*, de lui donner une intelligence pour le connaître et un cœur pour l'aimer, a pu sans décroître achever son œuvre et lui prescrire les moyens de remonter à son auteur.

Oh! oui, vous nous l'avez donnée, Dieu d'amour, cette loi sainte et salutaire ; vous nous l'avez montré, cet ineffable sentier qui mène droit à vous! Grâces éternelles vous soient rendues pour cet inestimable bienfait! Il ne nous reste plus qu'à vous supplier de nous y rendre si sensibles que votre loi sainte gravée dans nos cœurs soit notre unique trésor sur la terre, en attendant que le bonheur du Ciel récompense notre fidélité à l'accomplir! *Ainsi soit-il!*

VINGT-CINQUIÈME SERMON

RÉVÉLATION. — SUITE DES OBJECTIONS.

Et male locuti sunt de Deo.
Et ils ont mal parlé de Dieu. (Ps. LXXVII, 22.)

Mes Frères, il s'était formé, il y a près de deux cents ans, dans les Pays-Bas et en France, une secte des plus dangereuses, qui enseignait, entre autres erreurs, que Dieu était trop saint et l'homme trop pécheur pour ne pas s'en tenir à distance, condamnait la communion fréquente, professait sur le libre arbitre et la prédestination les plus désespé-

rantes doctrines et damnait les 999 millièmes du genre humain.

Cette désolante secte, aujourd'hui fort heureusement éteinte, ou peu s'en faut, c'était le jansénisme, et je puis vous assurer qu'elle a fait beaucoup de mal, surtout en France.

— Eh bien ! mes frères, toutes les fois qu'à propos de la révélation, j'entends nos petits raisonneurs parler de la *grandeur*, de l'infinie majesté de l'*Être suprême*, qui ne saurait, sans s'avilir, s'abaisser jusqu'à nous pour nous manifester ses volontés adorables, je pense malgré moi à cette secte perfide qui avait fini, à force de méditer la grandeur de Dieu et la misère de l'homme, par désespérer tout le monde et faire déserter les sacrements. C'est ainsi que nos esprits forts, en niant la révélation comme indigne de la majesté du Tout Puissant, se font, de la grandeur de Dieu, une arme contre Dieu même.

Et pourquoi mes frères, Dieu rougirait-il d'instruire celui qu'il n'a pas rougi de créer? Pourquoi ne pourrait-il, sans s'avilir, compléter son œuvre, prescrire au Roi de la nature les hommages qu'il attend de lui et lui indiquer la manière de les lui rendre? — Et de quel droit l'homme voudrait il limiter la puissance divine ? Dieu n'est il pas seul juge dans sa propre cause, et n'est-ce pas lui faire outrage que de lui prescrire ce qui convient ou ne convient pas à sa grandeur ?

— Eh bien ! passe pour la grandeur, nous dit-on ; mais la sainteté ? Comment un Dieu, qui doit avant tout abhorrer le crime, a-t-il pu donner à l'homme

une religion et des lois positives qui sont tout autant de moyens de pécher?

— Eh mais, par la même raison qu'il lui a donné l'intelligence et la liberté, par la même raison qu'il lui a donné la religion et la loi naturelle ! est-ce que l'obligation en est moins rigoureuse et moins sacrée? Et si l'une est le complément et la promulgation de l'autre, la dernière n'a-t-elle pas dans la primitive un premier point d'appui, j'allais dire sa raison d'être? — Oui, sans doute, Dieu abhorre le crime : ainsi, pour peu qu'on veuille réfléchir, on conviendra sans peine que la religion révélée, loin d'être un excitant, une amorce au crime, en est au contraire le remède et un puissant préservatif ; on conviendra que la loi positive vient au secours de la loi naturelle et la sanctionne, qu'elle élève nos sentiments et nous fait concevoir, de la sainteté de Dieu, l'idée la plus sublime

N'est-ce point cette loi, mes frères, qui révèle notre grandeur et donne du prix à nos moindres actions? Quoi! fallait-il donc que le Créateur nous nécessitât au bien pour rendre le mal impossible, et Dieu vous paraîtrait-il plus saint, s'il nous eût refusé les moyens de nous sanctifier nous-mêmes?

— Avouez du moins, ajoute-t-on, qu'il répugne à la bonté de Dieu de nous imposer la contrainte et le frein de ses lois. Pourquoi en effet nous créer libres, s'il devait ainsi gêner notre liberté?

— A la bonne heure, mes frères! c'est-à-dire que la bonté de Dieu l'obligeait à nous livrer à l'aveugle instinct de la brute, à faire de l'homme une pure

machine, ou bien à laisser sans objet, sans action, les nobles facultés dont il avait doté sa créature, c'est-à-dire, en d'autres termes, que le créateur devait, pour mieux manifester sa bonté, nous abandonner aux caprices d'une licence monstrueuse, effacer en nous son image et détruire la source de nos mérites en détruisant toute différence entre le vice et la vertu? Mais n'était-ce pas renoncer à des droits éternels, n'était ce pas anéantir les rapports sacrés qui l'unissent à l'homme et l'anéantir lui-même.

Que serait, je vous le demande, mes frères, que serait un Dieu sans rapports avec son ouvrage? Que serait un homme sans règle, sans devoirs, sans liberté? La bonté de Dieu pouvait elle l'obliger à tronquer son œuvre; et n'était-ce pas la tronquer que de créer un homme avec l'intelligence du bien, sans l'obliger à l'aimer, à le vouloir, à le faire? — Mais *la loi gêne la liberté!* dites plutôt la licence, l'abus de la liberté; on est toujours assez libre pour faire le bien; et la loi positive ne nous fut donnée, comme la loi naturelle, que pour empêcher le mal; aussi n'y a t-il que le vice qui réclame et qui cherche à s'y soustraire.

Or, murmurer contre ce frein salutaire qui vous affranchit de l'esclavage des passions, se roidir contre ce joug si doux qui forme notre diadème d'enfants de Dieu et de rois de la création, n'est-ce pas abjurer notre auguste ressemblance avec le créateur, qui n'est pas libre, lui non plus, de faire le mal? n'est ce pas renier Dieu pour adorer la chair, et vouloir être libre comme la bête de somme, n'est-ce pas aspirer

à l'humiliante, à la sinistre liberté des enfants de Satan?

— Eh bien! reprennent nos esprits forts, car ils ne se tiennent pas pour battus, puisque la loi révélée oblige tout le monde, que faites-vous de tant de peuplades qui sont encore plongées dans l'ignorance, et comment concilier la justice éternelle avec cette maxime sanguinaire: *Hors de l'Église point de salut?*

— Comment les concilier? par un moyen bien simple: d'abord en indiquant la sagesse et la raison de cette intolérance, et puis en expliquant cette *maxime sanguinaire* qui donne le vertige à nos petits philosophes et devant laquelle tant de braves ont crié comme l'anguille de Melun.

On ne devrait jamais perdre de vue, mes frères, même en ce siècle, où certains rêveurs prétendent ériger en principe l'identité des contraires, que le *oui* et le *non* sont essentiellement opposés, que la vérité est une et invariable comme Dieu, et qu'à ce titre elle ne saurait transiger avec l'erreur. — Qu'est-ce en effet que transiger, si ce n'est reconnaître les droits de son adversaire? Et l'erreur n'étant qu'une pure abstraction, la négation de la vérité, n'étant rien par elle-même, comment pourrait-elle avoir des droits sur la terre?

Or, pour toute puissance intruse, usurpatrice, être tolérée, c'est avoir fait valoir ses droits, et être reconnue, en quelque sorte, c'est avoir triomphé. Aussi l'erreur ne parle-t-elle que de tolérance, de transactions, d'accommodements avec la vérité: c'est qu'elle

n'ignore pas qu'on ne transige qu'entre puissances égales, et que, pour elle, un accord, une capitulation quelconque, serait une reconnaissance de droits, une garantie d'existence.

Mais aussi laissez-la respirer, laissez-la grandir et s'établir sur son trône, vous la verrez bientôt changer d'attitude et de langage, elle saura se venger d'avoir rampé. L'histoire d'Élisabeth et d'Henri VIII est une large tache de sang dans les annales du protestantisme : rien de plus tyran que l'erreur, rien de plus dominateur et de plus absolu. L'essentiel pour l'erreur, c'est de se faire accepter : elle ne demande que cela pour établir son règne sur les ruines de la vérité.

Et voilà justement pourquoi, mes frères, la religion véritable ne saurait tolérer l'erreur doctrinale ; elle sait que transiger avec elle ce serait l'élever jusqu'à soi, et que négocier, faire le sacrifice d'un seul de ses droits, ce serait les abandonner tous.

« La religion, dit un pieux auteur, est essentiellement militante : elle poursuit l'erreur, car elle est la gardienne de la vérité. Sa condition est celle de tout ce qui existe sur la terre : car vivre, c'est se défendre, et tolérer tout, c'est mourir. C'est pourquoi, demander à l'Église la tolérance, c'est lui demander le blasphème et l'absurdité : c'est lui demander en même temps deux suicides, le suicide de sa foi et le suicide de sa raison ; et le jour où elle accepterait la honte de cette tolérance, elle expirerait à la fois et sous les anathèmes du ciel et sous les mépris de la terre. »

Donc, mes frères, l'intolérance doctrinale n'est pas un abus de pouvoir, une tyrannie de l'Église, mais un droit inaliénable, un devoir sacré, une condition essentielle de son existence : tel est le caractère de la vérité : c'est le bien, qui ne peut fraterniser avec le mal, la vertu avec le vice, Dieu avec Bélial, voilà tout le mystère ; est-il donc si étrange et si révoltant?

Et maintenant venons à la formidable et *sanguinaire* maxime qu'on nous oppose. Vous le savez, chrétiens, et la mauvaise foi seule, l'impiété systématique ose encore le nier, si la religion révélée condamne les fausses doctrines, elle est pleine de condescendance et de charité pour les malheureux égarés qui les professent de bonne foi. L'erreur involontaire, l'erreur invincible n'a jamais constitué personne en état de damnation : et Dieu ferait un miracle plutôt que de laisser périr celui qui, toute sa vie, se serait trompé de bonne foi. Quiconque évite le mal et fait le bien, même en dehors de la religion révélée, est *naturellement chrétien*, suivant l'expression d'un Père de l'Église[1] ; car s'il n'a point entendu la voix de Moïse et des prophètes, s'il n'a point été éclairé de l'auguste soleil de l'Évangile, il en a vu dans son cœur l'annonce et l'aurore, en a fidèlement suivi les premiers rayons dans l'immortel flambeau de la loi naturelle : aussi n'est-ce point à lui que s'adresse la sentence : *Hors de l'Eglise point de salut :* il ne périra pas : la miséricorde divine ira le trouver, s'il le faut, par le ministère d'un ange,

[1] Tertullien.

dans une mosquée, une pagode, un temple protestant, une synagogue juive ; elle ira le sauver jusque devant les autels de l'idolâtrie : c'est la doctrine la plus conforme à la foi de l'Église, à l'enseignement des Pères et la croyance la plus en harmonie avec la justice et la clémence de Dieu.

« Il n'est pas de crime sans volonté, dit un savant « prélat, et, devant Dieu, nous ne sommes pas cou- « pables si le cœur est innocent. Il faut le dire, il « faut le proclamer bien haut, l'homme, au juge- « ment de Dieu, ne sera responsable, dans ses opi- « nions, que de la mauvaise foi, et dans sa conduite, « que des transgressions volontaires de ses de- « voirs [1]. »

Ainsi s'explique, mes frères, cette maxime *sanguinaire* dont s'épouvante la philosophie ; ainsi se concilie la justice divine avec l'intolérance de l'Église : guerre implacable aux erreurs, aux erreurs systématiques surtout, mais tolérance, mais débonnaireté pour les personnes ; car, alors même que les doctrines divisent les esprits, la charité doit confondre les cœurs. Celui qui enseigne que *hors de l'Église il n'y a point de salut*, enseigne aussi qu'en Jésus-Christ il n'y a ni juif, ni gentil, ni grec, ni barbare, ni maître, ni esclave ; que, dans le sein de la religion révélée comme dans celui de la religion primitive, tous les hommes sont frères : voilà comment tout se concilie et ce qu'il faut penser de cette

[1] Frayssinous, *Maximes de l'Église catholique sur le salut des hommes.*

maxime *sanguinaire.* Y a-t-il tant à crier contre le plan divin?

Que la religion révélée oblige tout le monde, c'est un fait constant qui n'a pas besoin de preuves : quand Dieu commande l'homme doit obéir ; seulement, comme la loi positive ne peut être obligatoire que pour ceux qui la connaissent, l'homme qui l'ignore invinciblement n'est tenu d'obéir qu'à la voix de sa raison et de sa conscience, qui lui parle au fond de l'âme dans le remords, et sanctionne d'une manière éclatante la loi naturelle.

« La révélation chrétienne, dit encore Frayssi-« nous, est une loi positive, et il est de la nature « d'une loi de n'être obligatoire que lorsqu'elle est « publiée et connue. Donc si l'infidélité se trouve « condamnée au tribunal du souverain juge, ce ne « sera que pour avoir violé ce qu'il pouvait et de-« vait connaître de cette loi intérieure qui se mani-« feste par la conscience. »

Donc, mes frères, celui qui se fait de la révélation une arme contre la justice divine et s'irrite de l'intolérance de l'Église, montre évidemment ou qu'il ne comprend pas cette maxime qu'il attaque ou qu'il explique en homme qui a perdu la raison. Dans le dictionnaire du bon sens, la maxime : *Hors de l'Eglise point de salut* est moins terrible, moins révoltante et se concilie un peu mieux avec la justice divine : elle signifie tout simplement, point d'héritage pour quiconque renie sa famille ; point de lumière pour celui qui cherche les ténèbres ; point de Ciel pour qui n'en veut pas suivre la

route, point de salut enfin, pour qui s'obstine à périr.

— Tenez, ne me parlez plus de révélation, disent encore nos esprits forts, vous me feriez douter de la sagesse de Dieu... Car de deux choses l'une : ou il voulait être compris de l'homme, ou il ne le voulait pas. S'il voulait se faire comprendre, qui l'empêchait de parler plus clairement ? Et s'il ne le voulait pas, à quoi bon révéler? Donc la révélation était au moins inutile et la sagesse éternelle est ici en défaut.

— A merveille, mes frères! le syllogisme de nos philosophes est irréprochable, et le blasphème trop en forme pour que Dieu ait le droit de s'en offenser... Et moi je leur réponds avec Pascal et Bacon : De deux choses l'une : Ou vous voulez entendre ou vous ne voulez pas. Si vous voulez, Dieu parle assez clairement pour que les plus sourds puissent l'entendre; et si vous ne voulez pas, de quoi vous plaignez-vous? — Sans doute, mes frères, la religion étant la science des choses surnaturelles, des choses de Dieu, il n'est pas surprenant que l'esprit de l'homme n'en puisse sonder toute la profondeur : un être borné ne saurait embrasser l'infini et Dieu ne serait pas Dieu si la créature pouvait le comprendre. Est-ce que toutes les religions de la terre n'ont pas eu leurs secrets et leurs mystères? L'idolâtrie, ce culte grossier de la matière et des sens, était mille fois plus obscure que la religion révélée ; elle demandait à ses adeptes une foi, une bonne volonté capable, je ne dis pas de transporter des collines,

mais d'avaler des montagnes, mais de digérer les plus étranges, les plus phénoménales absurdités. Lisez l'histoire générale et particulière des nations; vous y verrez que de tout temps, le mystère, le merveilleux, l'incompréhensible furent le fondement de toute opinion religieuse : tant il est vrai que l'homme, quelle qu'ait été sa religion, n'a jamais conçu la divinité qu'environnée d'un voile impénétrable à sa faible intelligence, et s'est toujours tenu respectueusement éloigné du redoutable et mystérieux sanctuaire où il plaçait ses immortels.

Or, mes frères, si tels étaient les sentiments des nations qui ne connaissaient pas le vrai Dieu, si la saine raison nous dit à tous qu'il est de l'essence de la divinité d'être incompréhensible, est-il donc si étrange qu'en se révélant à sa créature, en lui dictant ses lois, le Tout-Puissant soit toujours resté le Dieu caché et ne lui ait révélé qu'un pâle reflet de sa gloire? Dieu parlant à l'homme, pouvait-il tellement se communiquer à lui, le faire pénétrer si avant dans la connaissance de ses mystères et de son essence adorable, qu'il cessât d'être pour nous l'Ineffable, l'Éternel, l'Infini?

Non sans doute, car c'eût été diviniser la créature et se donner un rival. Or, ceux qui se plaignent de l'obscurité de la révélation, ceux qui voudraient que Dieu *se fît comprendre,* n'exigent pas de sa sagesse cet effort suprême, et n'aspirent pas sans doute à monter si haut; il serait, je crois, assez naturel qu'avant de comprendre Dieu, ils commençassent par se comprendre eux-mêmes... — Et quand même

nous pourrions comprendre Dieu sans que Dieu cessât d'être, n'est-il pas de sa sagesse d'exercer notre foi par l'obscurité de ses mystères ? — En nous révélant le culte qui lui était dû et la manière de le lui rendre, en nous demandant l'hommage de notre cœur par la reconnaissance et l'amour, l'hommage de nos sens par l'adoration et la prière, l'hommage de notre volonté par l'obéissance à ses lois, ne se devait-il pas à lui-même d'exiger encore l'hommage de notre intelligence et de notre raison par l'humilité de notre foi ? Et cet anéantissement des plus nobles facultés de notre âme devant l'obscurité, l'impénétrable profondeur de ses mystères, n'était-il pas le sacrifice le plus agréable qu'il pût recevoir d'une créature intelligente ?

Et pourtant ne vous y trompez pas, mes frères, cette obscurité n'est pas si complète qu'on veut bien le dire : Dieu se manifeste suffisamment à l'âme droite ; il y a dans la parole révélée assez de lumière pour ceux qui cherchent la vérité dans la simplicité de leur cœur ; mais il n'y en a pas, que dis-je ? il y en a trop pour l'orgueilleux qui scrute témérairement la majesté divine, il en est ébloui, aveuglé. — « Tant d'hommes, dit Pascal, tentent Dieu et se « rendent indignes de sa clémence, qu'il a voulu les « laisser dans la privation des biens qu'ils ne veu« lent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une « manière manifestement divine et absolument ca« pable de convaincre tous les hommes ; mais il n'é« tait pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si ca« chée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le

« chercheraient sincèrement Il a voulu se rendre par-
« faitement reconnaissable à ceux-là ; et ainsi voulant
« paraître à découvert à ceux qui le cherchent de
« tout leur cœur et caché à ceux qui le fuient de
« tout leur cœur, il tempère sa connaissance en
« sorte qu'il a donné des marques de foi visibles à
« ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne
« le cherchent pas [1]. »

Voulez-vous donc trouver Dieu plus accessible et sa parole moins obscure? Voulez-vous être inondé de la lumière révélée, autant du moins qu'on peut l'être ici-bas, où tout est mystère, non-seulement dans la religion, mais dans la loi naturelle, mais dans le monde physique et matériel? Voulez-vous comprendre assez les oracles divins pour n'être plus tenté de douter de la sagesse éternelle?

Souvenez-vous qu'en toute chose, avant de décider, la raison, d'ordinaire, prend conseil de l'intérêt, et que l'esprit penche toujours du côté du cœur. Étudiez les oracles divins et ils vous paraîtront moins obscurs, moins incroyables. Pour les étudier avec fruit, aimez les : si vous les aimez, vous serez intéressé à les trouver véritables, et vous y serez intéressé, si vous êtes vertueux !

Oui, mes frères, c'est le plus souvent l'intérêt qui décide en matière religieuse : le dogme le plus simple, la doctrine la plus claire, la plus évidemment rationnelle, aura toujours des contradicteurs, si peu que les passions y soient intéressées.

[1] Pascal, *Pensées*, XVIII.

Quoi de plus surhumain, de plus visiblement prodigieux que la résurrection d'un mort ? Et pourtant des hommes ont écrit, ont publié sur tous les tons que, quand tout Paris aurait été témoin de ce miracle, ils n'y croiraient pas. Que dire à des gens assez obstinés pour résister à l'évidence, assez orgueilleux pour vouloir avoir raison contre le genre humain, assez méchants pour défier Dieu de les ramener à lui ? Que peuvent, pour les toucher, pour les gagner, et les inspirations de la grâce, et l'adorable simplicité de l'Évangile, et le parfait accord de la raison et de la foi ?

Ah ! disons-le en frémissant, chrétiens, pour les convaincre, il n'est qu'un argument, un seul, mais c'est la justice divine qui l'emploie... La foudre !

Mes frères, j'en ai la douce confiance, il n'y en a aucun parmi vous qui ait osé, je ne dis point nier, ce serait folie, je ne dis point douter, il y aurait de l'impiété, — mais parler légèrement sur Dieu et la religion : tous nous avons la foi ; tous nous révérons, nous chérissons la parole révélée et nous considérerions comme un crime, un sacrilége, ce que le monde appelle un joyeux propos : c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. Au respect, à l'amour, joignons encore l'obéissance ; pratiquons fidèlement le bien qui nous a été montré du haut du Ciel ; attachons-nous à imiter le divin modèle qui nous précède à la sainte montagne ; et fortifiés par sa grâce, montant sur ses pas de degrés en degrés et de vertus en vertus, nous arriverons au glorieux terme où sa

main bénie déposera sur notre front l'éternelle couronne des élus ! *Ainsi soit-il !*

VINGT-SIXIÈME SERMON

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. — ANCIEN TESTAMENT, LES PROPHÉTIES.

Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.
Vos oracles, Seigneur, sont très-fidèles
(Ps xcii, 5.)

Mes frères, les esprits forts, s'il y en avait dans cette enceinte, voudront bien, j'espère, être justes à notre égard ; en déroulant, dans ces courts entretiens, les sujets les plus sublimes, les plus augustes enseignements de la foi, nous n'avons fait appel qu'à la raison, au bon sens le plus élémentaire, et nous nous sommes constamment abstenu jusqu'ici d'invoquer le secours de la parole révélée ; si prévenu que l'on soit d'ordinaire contre une dissertation religieuse qui vient après tant d'admirables chefs-d'œuvre sur la matière, personne ne nous aura sans doute accusé de prouver Dieu par l'Écriture sainte, et l'âme humaine par les Pères ; nous ne prouverons pas davantage la religion par la religion. Autant et plus que vous, mes frères, nous détestons le cercle vicieux, surtout celui qui peut devenir une arme entre les mains de l'impie et faire croire que le christianisme repose sur un sable mouvant.

Aussi, bien que la révélation soit un fait aujour-

d'hui si palpable, si impérieusement prouvé, si universellement admis qu'il s'affirme et ne se démontre plus, bien que vous sachiez tous à quoi vous en tenir au sujet de l'incrédulité, de la mauvaise foi qui conteste à l'Évangile ses titres à la reconnaissance et aux hommages du genre humain, nous allons rapidement les étudier dans trois entretiens sommaires qui termineront ce qu'il nous reste à dire sur les fondements de la foi.

Et d'abord, mes frères, le christianisme est *la seule religion qui ait des preuves*, a dit un profond penseur.

Lui seul en effet donne de Dieu, de l'homme et du monde une explication raisonnable ; en lui le passé, le présent, l'avenir, tout s'enchaîne, est admirablement coordonné. Lorsqu'on étudie la religion révélée, mais froidement, sans passion et avec le désir bien sincère et bien arrêté de ne point fermer les yeux à la lumière, on est frappé de la multitude et de l'évidence des preuves qui l'établissent. L'autorité des livres saints, la sublimité des enseignements, la pureté de la morale qu'ils renferment, la mission visiblement divine de leurs auteurs ; le caractère personnel de Jésus-Christ, sa divinité hautement attestée par les prophéties et les miracles ; les bienfaits sans nombre dont l'Evangile a comblé l'Univers ; les hommages forcés rendus à la religion par les plus grands impies ; et, au dessus de tout cela, un fait palpitant, victorieux, évidemment divin, l'établissement du christianisme dans le monde, ce miracle permanent de deux cents millions d'hommes

arrachés au culte voluptueux de l'idolâtrie et amenés sans effort, sans secousse, au pied des autels du Dieu crucifié... que de témoignages à entendre, mes frères, quel vaste arsenal de preuves à développer! Mais les savants travaux des Bossuet, des Pascal, des Bergier, des Leibnitz et de tant d'autres apologistes qui sont entre les mains de tout le monde nous dispensent de nous étendre sur cet immense sujet : bornons nous donc à un simple exposé qui nous rappelle les principaux motifs de notre croyance, et parlons d'abord de l'autorité des livres saints, de leur authenticité, de leur certitude, en appuyant aujourd'hui sur l'Ancien Testament.

Vous connaissez tous, mes frères, le sujet de l'Ecriture sainte : elle contient l'histoire des premiers temps, l'origine du monde, de l'homme, l'histoire du peuple juif, le plus ancien des peuples, sa religion, ses lois, ses mœurs, les prophéties dont le dépôt lui était confié ; la vie de Jésus-Christ, ses divers enseignements recueillis par les apôtres et enfin l'histoire prophétique de la société chrétienne dont il est le fondateur. De ces deux parties, appelées l'Ancien et le Nouveau Testament, se compose la Bible, livre admirable, divin, qui, comme on l'a dit de nos jours, « renfermant l'histoire de tous les temps, commence et finit dans l'éternité [1] ».

— Nier l'authenticité, la vérité des divines Ecritures, c'est vouloir anéantir toute certitude : autant vaudrait nier l'existence des Juifs qui nous ont trans-

[1] Lamennais.

mis l'Ancien Testament et celle des chrétiens leurs ennemis qui en invoquent le témoignage en nous transmettant le Nouveau.

D'ailleurs il est hors de doute, mes frères, que ces livres sont des auteurs dont ils portent les noms, qu'ils ont été conservés avec une vénération religieuse et nous sont parvenus sans altération essentielle. Le premier de ces livres, appelé *Pentateuque*, et le plus ancien des livres, au dire même des impies, fut toujours attribué à Moïse, législateur des Hébreux, par un peuple entier qui vénère ce livre comme le fondement de sa religion, de ses lois, de ses mœurs et de sa constitution politique : en sorte qu'on ne pourrait l'attribuer à un autre sans nier l'existence de ce peuple.

— Mais, demandent nos petits docteurs, qui nous en garantit l'intégrité ? Comment s'assurer qu'il est venu à nous par une tradition constante et fidèle ?

— Comment s'en assurer ? Mais par les mêmes moyens qu'on emploie pour tout autre livre ; on vous permettrait même, au besoin, d'être plus sévère pour la Bible que pour le livre le plus authentique... elle est sortie victorieuse de tant d'assauts qu'elle n'a plus à redouter votre examen.

Depuis la sortie d'Égypte et le séjour dans le désert, le peuple juif eut entre ses mains les livres de Moïse : on les lisait tous les jours ; les pères en transmettaient la connaissance à leurs enfants comme leur plus précieux héritage ; l'original en était religieusement conservé dans le tabernacle; tous les mots, les lettres mêmes étaient comptés. La moindre

altération, le plus léger changement eût fait crier au sacrilége, car toute la nation regardait ce livre comme divin.

Le même raisonnement s'applique aux autres livres de l'Ancien Testament, qui tous sont fondés sur celui de Moïse, le citent à chaque instant, lui sont visiblement unis et forment, les uns après les autres, comme une gradation continuelle qui prépare à l'Évangile. Tout en effet y est tellement lié que les faits rapportés dans les derniers livres supposent toujours les faits écrits dans les précédents. On ne peut donc pas plus douter de leur authenticité, de leur intégrité, qu'on ne doute de celle des *Commentaires de César*, des *Annales* de Tacite et des *Discours* de Cicéron.

— Mais, dit-on encore, les faits rapportés dans l'Écriture sont-ils bien certains, bien avérés ? Les auteurs bibliques n'ont-ils pas pu se tromper et nous induire en erreur, par exemple, sur les miracles, les prophéties, et surtout sur les faits antérieurs au déluge ? Car enfin le papier, dit le proverbe, est un patient animal et a beau mentir qui vient de loin.

— Oui, sans doute, mais on sait comment nous sont venues les Écritures : elles nous ont été transmises de proche en proche et ne nous sont pas tombées des nues ; donc, avant d'aller *mentir* au loin, il a fallu *mentir* sur place et trouver des gens assez niais pour avaler des bourdes aussi pyramidales que le seraient les prodiges de l'Ancien Testament si Dieu ne s'en était un peu mêlé.

Soyons de bon compte, mes frères, si *patient* que soit le *papier*, il hurle quand on lui fait porter des

sottises et des absurdités trop choquantes : parlez sérieusement de la guérison subite d'un sourd-muet, d'un aveugle-né, impossibilité manifeste, osez affirmer une énormité pareille à la résurrection d'un mort — *sans miracle* — elle déchirera les oreilles qui l'entendent ; ayez le courage de l'écrire, elle vous sera comme un cautère sur les yeux.

Or il faut croire, chrétiens, que si notre siècle a le glorieux monopole du *progrès,* de la *vapeur* et des *lumières*, il n'a pas tout à fait celui du bon sens : les anciens Juifs, quoiqu'en dise Renan, n'étaient pas des imbéciles ; accordons-leur au moins assez de jugement pour comprendre qu'une prophétie est une prophétie et un miracle un miracle.

Était-il d'ailleurs si facile d'y être trompé ? Les faits rapportés dans l'Ancien Testament ne sont pas des faits obscurs, ils n'ont pas eu lieu *dans un galetas*, pour user de l'expression ricaneuse de Voltaire : ils ont été opérés en plein soleil, devant tout un peuple qui est pris à témoin de ces faits miraculeux sur lesquels on fonde une loi dure et pénible dont les violateurs seront punis de mort. Ils devaient donc être saisissants, actuels, ces prodiges que le législateur invoque sans cesse en adressant au peuple les réprimandes les plus vives, les plus humiliantes, en lui reprochant son opiniâtreté, son ingratitude et ses crimes ; et le peuple, accablé par l'évidence de ces faits surnaturels où la voix de Dieu parle si hautement, s'assujettit sans murmure à cette loi sévère, se soumet à ces châtiments et conserve comme un trésor les livres qui consacrent à jamais

le triste souvenir de sa honte et de ses iniquités.

Ah ! il fallait que ce peuple obstiné, que ce peuple *à la tête dure* fût convaincu, il fallait qu'il eût vu, entendu et touché, croyez-le bien, pour accepter un joug pareil ; lisez certains chapitres du Lévitique et du Deutéronome et vous m'en direz des nouvelles.

Et comment, en effet, tromper tout un peuple sur des événements aussi palpables que les plaies d'Égypte, le passage d'une mer à pied sec, la nuée qui brille dans la nuit et protége dans le jour contre les ardeurs du soleil, la manne du désert, le torrent qui jaillit du rocher, les foudres du Sinaï, le serpent d'airain le cours du Jourdain suspendu, le soleil arrêté par Josué, une armée entière de cent quatre-vingt mille hommes exterminée dans une nuit sous les murs de Jérusalem ? Tous ces prodiges et cent autres de ce genre, dont plusieurs étaient attestés par des monuments, des fêtes solennelles qui devaient en perpétuer la mémoire, ne pouvaient, je le répète, être ignorés que des imbéciles, et les plus incrédules devaient les admettre ; il suffisait d'avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

« Comment, dit Lamennais, Moïse aurait-il contenu « dans le devoir et soumis aux lois les plus sévères, « aux pratiques les plus gênantes un peuple violent, « opiniâtre et toujours prêt à la révolte en lui per« suadant qu'il était journellement témoin de prodi« ges dont pas un n'aurait frappé ses regards ? Choi« sissons pour exemple le passage de la mer Rouge. « Pense-t-on qu'il y ait un peuple au monde à qui « l'on pût faire croire, contre le témoignage de ses

« sens et de sa mémoire, qu'il a traversé à pied sec « un bras de mer dont les eaux, pendant son passage, « sont restées miraculeusement suspendues, pour « engloutir ensuite en retombant, les ennemis qui la « poursuivaient ?

« Voilà ce que rapporte Moïse, voilà ce qu'il rap- « pelle aux Juifs pour les ramener au culte du vrai « Dieu qu'ils abandonnent Or si ce fait eût été faux, « conçoit-on rien de plus extravagant que de l'allé- « guer à un peuple emporté par les passions pour le « détourner de l'idolâtrie et le ramener à l'obéis- « sance ?

« L'Angleterre, en se séparant de l'Église de Jé- « sus-Christ, a renoncé depuis plusieurs siècles au « véritable culte de Dieu Supposons que, pour rame- « ner les habitants de Londres à ce culte saint, un « catholique leur tînt ce langage :

« — Eh quoi ! avez-vous donc oublié si vite les « miracles opérés en votre faveur, la Tamise suspen- « dant son cours, son lit desséché pour vous offrir « un libre passage ; les flots arrêtés sans aucune « digue et recommençant à couler quand vous eûtes « atteint l'autre bord ? — Se trouverait-il un homme, « un seul, que ce discours persuadât ? Quel autre « effet produirait-il que d'exciter la risée des enfants « mêmes, et que pourrait attendre l'auteur sinon d'être « aussitôt enfermé comme fou ? »

Ainsi, mes frères, rien de plus certain que les miracles rapportés dans l'Ancien Testament, mais en est il de même des prophéties ?

En douter serait mettre en question l'histoire tout

entière de la nation juive et s'inscrire en faux contre son existence. A chaque pas, dans les livres de l'Ancien Testament nous rencontrons des hommes inspirés annonçant, plusieurs siècles à l'avance, des événements qui se sont accomplis dans le temps, dans le lieu et avec les circonstances indiquées par le prophète : et ces événements ne sont pas de ceux qu'on peut rencontrer au hasard ou qui passent inaperçus, mais les plus précis, les plus intéressants pour une nation et tout à la fois les plus éloignés de toute vraisemblance au moment de la prophétie.

Ainsi la prise et la ruine de Jérusalem alors florissante ; la conduite des Juifs à Babylone ; le terme précis de 70 ans fixé pour la durée de la captivité ; le retour glorieux de ce peuple dans sa patrie ; Cyrus, son libérateur désigné, appelé par son nom plus de deux cents ans avant sa naissance ; ainsi les prophéties qui concernent le Sauveur, depuis celle de Jacob mourant, jusqu'à celle des soixante-dix semaines de Daniel : prophétie si claire, si détaillée et si affirmative que les impies, Celse en tête, ont prétendu qu'elle avait été faite après coup... Quel concert, quel puissant argument en faveur de la vérité, nous pourrions dire de l'inspiration des Livres saints !

Mais tenez, mes frères, je ne veux pas qu'il soit encore question d'inspiration, ne parlons ici qu'à la simple raison, au bon sens le plus élémentaire : prenez en main les Écritures : pour un moment oubliez qu'elles sont divines, inspirées d'en haut, ne les considérez que comme purement historiques : vous y verrez le Messie promis à chaque page : sa naissance,

sa pauvreté, sa vie, sa doctrine, ses miracles, sa passion, sa mort, tout est prévu, tout est annoncé avec une précision de détails si surprenants qu'elle a fait dire à saint Jérôme que l'Ancien Testament est un Évangile anticipé, et qu'en lisant les prophètes, on croit moins lire une prophétie qu'une histoire. Or, comment ces saints personnages pouvaient-ils ainsi pénétrer dans l'avenir, et dans un avenir si lointain ? N'est ce pas le Maître des temps et des événements qui leur donnait la sagesse et les éclairait de sa céleste lumière ? N'est-ce pas lui qui révélait aux prophètes l'économie et les mystérieux ressorts de sa providence comme il révéla à Moïse l'histoire primitive du monde et de l'humanité ?

Mais que dis je ? oublions encore une fois l'inspiration, même pour Moïse, et ne parlons toujours qu'à la raison.

Avez-vous jamais fait, mes frères, au sujet de la Bible, une remarque importante : c'est qu'il était facile à Moïse de connaître l'histoire des premiers temps, et le détail des traditions de sa famille : ajoutons qu'il lui eût été impossible de tromper les Hébreux qui les connaissaient comme lui et qui tous étaient intéressés à la sincérité de son récit, puisqu'il fixait à jamais par l'Écriture leurs traditions orales.

Bien que les faits antérieurs au déluge fussent déjà fort anciens. et qu'il se fût écoulé trois mille ans depuis la création du monde, la longue vie des patriarches rapprochaient les distances et les événements les plus lointains en mêlant pour ainsi dire les siècles les uns avec les autres.

Il n'y a que trois générations de Moïse à Abraham, dont le père avait vécu 63 ans avec Noé : Noé touchait au premier homme par Mathusalem avec lequel il avait vécu plusieurs siècles, et Mathusalem avait vu Adam ! Moïse n'était donc séparé de la création du monde que par très-peu de générations et le souvenir des grands événements qu'il rapporte devait être encore vivant dans l'immense famille de Jacob. S'il se fût trompé dans la narration des faits antérieurs au déluge, tout un peuple eût crié à l'imposture, au sacrilége : quant aux événements postérieurs, ils étaient pour ainsi dire de son temps ; il n'avait qu'à rapporter ce qu'avait vu son père et ce qu'il voyait lui-même : il n'avait donc pu tromper les Hébreux ; et quant à nous, il y a, Dieu merci, assez longtemps que nous discutons, que nous étudions, que nous épluchons son histoire avec tous les compas de la critique et les télescopes de la science ; et si nous n'y avons pas découvert la plus petite erreur, ce n'est pas au moins faute de bonne volonté.

Un autre fait que l'on ne devrait jamais perdre de vue et qui vaut à lui seul tout une démonstration, c'est l'acharnement et la persévérance avec laquelle les impies de tous les temps et les philosophes du dernier siècle ont attaqué les divines Écritures, et principalement les récits de Moïse. — Chronologie, histoire, astronomie et zodiaques, géologie, médailles, chimie, monuments, littérature, épigrammes, calomnies, on s'est fait une arme de tout pour attaquer l'*infâme* par les fondements. Le patriarche de l'incrédulité poussait même le cynisme jus-

qu'à dire sur tous les tons en excitant ses molosses :

—« Allons donc ! consolez ma vieillesse ; TRAVAIL-« LEZ A LA VIGNE DU SEIGNEUR ! Mentez, mes amis, « mentez toujours, il en restera quelque chose !... »

Vains efforts mes frères ! toute cette Babel s'est écroulée devant la sainte majesté des Écritures, et, de Celse à Voltaire, le serpent philosophique est constamment venu briser ses dents et sa fureur sur cette lime d'acier.

Oh ! écrions-nous donc avec le psalmiste : Vos oracles sont fidèles, Seigneur, et votre parole mérite l'hommage de notre foi, de nos adorations, *testimonia tua credibilia facta sunt nimis* [1]. Oui, nous les adorons, ces oracles sacrés, nous la chérissons cette parole bénie qui retentit à l'oreille de notre âme comme un mélodieux écho des chants du Ciel ! Oh ! nous vous en conjurons, faites que nous la recevions dans un cœur humble et docile, cette parole salutaire, faites qu'elle y germe comme une divine semence, qu'elle s'y développe sous l'heureuse influence de la grâce et y produise ces fruits précieux de sanctification et de salut qui sont couronnés dans le Ciel d'une éternité de gloire et de félicité ! *Ainsi soit-il !*

[1] Ps. CXVIII. 5.

VINGT-SEPTIÈME SERMON

DIVINITÉ DU CHRISTIANISME. — NOUVEAU TESTAMENT.

Novissimè, diebus istis locutus est nobis in filio.

Enfin, dans ces derniers temps il nous a parlé dans son Fils (Hæb., I, 2.)

Mes frères, nous lisons dans le deuxième livre d'Esdras qu'après le retour de la captivité de Babylone et le dénombrement des Juifs qui étaient revenus de la terre d'exil dans la patrie, le peuple voulut entendre la lecture des livres de la loi de Moïse dont l'original était religieusement conservé dans le temple.

Rien de touchant et de solennel comme la manière dont cette imposante cérémonie est racontée ; et nous y voyons bien clairement la vénération, l'amour tendre, j'allais dire la sainte idolâtrie des enfants d'Israël pour la parole de Dieu. Voici comment s'exprime l'écrivain sacré :

« Ils se réunirent comme un seul homme dans la « plaine qui s'étend devant la Porte des Eaux : et ils « prièrent Esdras, docteur de la loi, d'apporter la loi « de Moïse que le Seigneur avait prescrite à Israël.

« Esdras, prêtre, apporta donc la loi devant l'as- « semblée des hommes et des femmes et de tous ceux « qui pouvaient l'entendre, le premier jour du sep- « tième mois · et tout le peuple avait les oreilles atten- « tives à la lecture de ce livre. Or Esdras, docteur de

« la loi, étant monté sur une estrade élevée et ayant « à sa droite et à sa gauche, un nombre considérable « de lévites, ouvrit le livre et l'éleva au-dessus du « peuple qui se tenait debout avec respect.

« Et Esdras bénit le Seigneur, le Dieu Tout-« Puissant : et tout le peuple levant les mains en « haut répondit : *amen, amen!* et, s'étant prosternés « la face contre terre, ils adorèrent Dieu.

« Et pendant qu'Esdras, Josué et les lévites lisaient « et interprétaient la loi d'une voix claire et dis-» tincte, la foule attendrie éclatait en sanglots et fon-« dait en pleurs.

« Or, Esdras et les lévites leur dirent : Ne vous « affligez point et séchez vos larmes, car ce jour est « un jour de fête, un jour saint et consacré au Sei-« gneur votre Dieu.

« Et ils trouvèrent dans la loi de Moïse : Le Sei-« gneur veut que les enfants d'Israël demeurent « sous des tentes durant la fête solennelle du sep-« tième mois; et qu'ils fassent publier ceci dans « toutes les villes et dans Jérusalem : Allez sur les « montagnes et apportez des branches d'olivier, et « des plus beaux arbres, des branches de myrte, « des rameaux, tant de palmiers que des arbres les « plus touffus pour en faire des couverts de bran-« chages selon qu'il est écrit.

« Tout le peuple alla donc cueillir des branches, « et en ayant apporté, ils se firent des couverts « en forme de tentes, chacun sur le haut de sa mai-« son, dans le vestibule, dans le parvis de la mai-« son de Dieu, dans la place de la porte des Eaux

« et dans la place de la porte d'Éphraïm : Et toute
« l'assemblée de ceux qui étaient revenus de la capti-
« vité se fit des tentes et des couverts, et ils y de-
« meurèrent durant la fête.

« Et les fils d'Israël n'avaient point célébré ainsi
« cette fête depuis le temps de Josué, fils de Nun,
« jusqu'à ce jour, qui fut un jour d'allégresse et de
« grande réjouissance... »

Quelle simplicité, mes frères ! Quel accent de vérité ! Mais surtout quel ardent amour et quelle sainte vénération pour les livres sacrés ! Oh ! n'eussions-nous d'autre preuve de l'authenticité, de la vérité des livres de l'Ancien Testament que ce respect profond des Hébreux, et leur crainte continuelle d'y changer un iota, nous n'en demanderions pas davantage pour conclure à leur divinité !

Et maintenant vous parlerai-je de l'Évangile et des livres du Nouveau Testament ? A quoi bon, mes frères : Vous savez tous que leur autorité repose sur les mêmes preuves que l'Ancien. Du reste la philosophie, vaincue cette fois par l'évidence des arguments qui l'établissent, a rendu à la révélation le plus solennel hommage par l'organe de Jean Jacques Rousseau; et tout le monde connaît son éloquente apologie de l'Évangile.

Le Nouveau Testament renferme l'histoire de la vie, des miracles et des enseignements du Sauveur, écrite par ses disciples, tous contemporains, qui rapportent ce qu'ils ont *ouï de leurs oreilles, touché de leurs mains et vu de leurs yeux*, ce sont leurs expressions.

— On peut croire à leur parole, mes frères, car ils ont prêché Jésus-Christ dans les synagogues de la Galilée, à l'époque de sa passion et de sa mort : à Jérusalem qui venait d'en être le théâtre ; devant les juifs, ses ennemis jurés qui l'avaient crucifié ; ils l'ont prêché ressuscité tandis que sur le Calvaire se dressait encore le gibet où il était mort comme un scélérat ; ressuscité, quand la synagogue qui s'y attendait avait entouré de gardes son sépulcre et scellé la pierre du sceau de l'État ! Oui, nous pouvons les en croire, ces pauvres bateliers, car ils ont tout quitté pour évangéliser le monde et versé leur sang pour appuyer leur témoignage !

Or, suivant l'énergique parole de Pascal, il n'est pas seulement impie, il n'est pas simple incrédule, il a perdu la raison celui *qui ne croit pas des témoins qui se font égorger.*

Quant à ces illuminés d'outre-Rhin, et à ces rêveurs français, — le renégat en tête — qui, sur les pas du docteur Strauss, habillent la Bible à l'orientale et ne veulent voir dans nos livres saints que des mythes et de pures allégories, ce n'est ici ni le lieu ni le moment de vous dire, mes frères, ce qu'il faut penser de leur ridicule façon d'expliquer les faits évangéliques ; vous hausseriez les épaules de pitié, si de pareils blasphèmes ne prêtaient encore moins à rire qu'à gémir...

On convient, du reste, assez généralement que c'est sans doute dans un accès de joyeuse humeur que ces bons exégètes allemands, et leurs facétieux émules de France, pour expliquer naturellement les

faits consignés dans l'Évangile, ont représenté nos saints livres comme un tissu de rêveries et de contes en l'air. A les entendre, le croiriez-vous, mes frères? Jésus Christ lui-même serait un mythe, un être allégorique, et n'aurait pas existé !

Que répondre à des gens assez primitifs pour oser soutenir, en plein dix-neuvième siècle, que l'arbre de la science, par exemple, n'était autre chose qu'un mancenillier dont l'ombre fut fatale à nos premiers parents ;

Que le buisson ardent était une éruption volcanique, ou le brasier auquel Moïse réchauffait ses doigts en écrivant le Deutéronome ; et la foudre du Sinaï, la voix du prophète parlant au peuple avec accompagnement de fifres et de cymbales ;

Que les Rois Mages étaient tout simplement des marchands forains qui apportaient des joujoux au fils de Marie, et l'étoile venue d'Orient, la lanterne de leur guide.

Que-Jésus Christ marchait sur les flots, mais en s'aidant des rames et du gouvernail ;

Que, lorsqu'avec cinq pains et cinq poissons, il nourrit cinq mille personnes dans le désert, il y avait préparé en secret des magasins de vivres, ou qu'il invita ces bonnes gens à manger le pain qu'ils avaient dans leurs poches ;

Que le jour de l'Ascension, Jésus-Christ profita d'un épais nuage pour s'esquiver d'un autre côté, laissant là ses disciples mystifiés ;

Que Lazare était un *compère*, et sa prétendue résurrection une comédie adroitement jouée et sottement crue.

Enfin, que, si le jour de la Pentecôte, les disciples crurent avoir reçu le Saint Esprit et le don des langues, c'est qu'un coup de vent ayant ébranlé le Cénacle, la frayeur leur fit voir les étoiles et perdre la tête...

... En vérité, mes frères, ces bourdes là ne devraient pas s'écrire, qu'on l'avoue franchement ; tout au plus les passerait-on à table, entre la poire et le fromage à un brave homme qui voit les étoiles et ne sait plus ce qu'il dit... — Et pourtant cela s'est dit et de sang froid, cela s'est écrit, s'est enseigné publiquement, et les auditeurs de cet ineffable professeur ont écouté patiemment et n'ont pas répondu avec des pommes cuites !... — Mais ne rions pas dans un sujet si grave et si sérieux ; déplorons plutôt l'étrange aveuglement dans lequel peut tomber la raison humaine, lorsque, dédaignant les lumières de la foi, elle pousse à l'extrême limite la liberté d'examen.

Et maintenant, mes frères, du haut de la sainte montagne où se sont révélés tant de mystères, abaissons nos regards vers la plaine de la création qui fut notre point de départ : du pied de cette croix où les Écritures viennent de se consommer, du sein du christianisme, examinons les degrés de l'échelle que nous avons dû parcourir depuis la Genèse jusqu'à l'Évangile et à l'Apocalypse... Quelle union dans les parties de ce grand corps ! Quelle harmonie parfaite dans des éléments si variés ! Ah ! c'est à bon droit qu'on a comparé la collection des divines Écritures au corps humain. Tout en effet s'y lie et s'y enchaîne ; toutes les parties dépendent

l'une de l'autre, et les plus essentielles de celles qui paraissent les plus indifférentes ; les dogmes, les faits, les prophéties, les leçons de morale y forment un ensemble admirable qui ne laisse ni vide ni superfluité...

« Des hommes séparés par des siècles, des hommes « très-différents par le goût, le génie, le caractère « concourent à écrire un seul et même livre ; partout « le même but, la même conséquence. Je commence « à la renaissance du monde, et suivant le même fil « je me trouve sans m'en apercevoir, en plein chris- « tianisme... qu'on me montre un livre où la Divinité « m'ait mieux instruit et je quitterai l'attachement « que j'ai à celui-ci[1] !

Nul d'entre vous n'ignore, mes frères, que le dépôt des saints livres a été confié à l'Église, société divinement instituée pour nous les transmettre et nous les expliquer.

Dès les premiers temps du christianisme, la Bible entière, objet de vénération pour les chrétiens, comme l'Ancien Testament pour les juifs, a été non-seulement citée, mais commentée, mais traduite en plusieurs langues par les Origène, les Jérôme et les plus illustres docteurs ; et jamais les philosophes païens ni les ennemis de l'église — et des ennemis tels que Porphyre, Celse et Julien l'apostat n'ont douté de l'authenticité, de l'intégrité, de la vérité des Écritures ; jamais ils n'ont nié les prophéties et les miracles qu'elles renferment ; seulement ils les attri-

[1] Feller.

buaient à la magie, au sortilége, à Béelzébuth...

Les hérétiques eux-mêmes, qui avaient un si grand intérêt à contester l'autorité de ce livre divin, l'ont hautement reconnue, ils en invoquaient le témoignage contre les anathèmes de l'Église, et s'efforçaient pour cela d'en détourner le sens; mais hérétiques et fidèles, tous étaient unanimes sur ce point capital, qu'y ajouter un mot, en retrancher un iota eût été un sacrilége, et des millions de martyrs sont morts pour la défense de ces livres vénérés.

Le Nouveau Testament est donc authentique et véritable comme l'Ancien, divin comme lui. Or, mes frères, si l'Écriture est divine, il existe donc une religion révélée, et cette religion n'est autre que la religion de Jésus-Christ.

Oh! que ne nous est-il permis de nous arrêter un peu sur la sublimité de la doctrine, sur la sainteté, la pureté de la morale, dont nos livres sacrés renferment l'inestimable trésor! Si ces livres bénis pouvaient devenir l'unique code du genre humain, et la doctrine révélée régner en souveraine sur la terre! Si l'idéal du vrai chrétien pouvait s'y réaliser un jour! Purifiée de tout désordre, enrichie de toutes les vertus, la terre deviendrait un paradis!

« C'est qu'il ne parut jamais dans le monde, a dit « un impie célèbre, de religion dont la tendance na« turelle ait été plus propre à augmenter la paix et « le bonheur des hommes. Le système de religion « renfermé dans l'Évangile est un système complet « remplissant tout ce que se propose la religion na« turelle et révélée. La religion de Jésus-Christ est

« une leçon continuelle de la morale la plus pure,
« de la plus stricte justice, de la bienveillance et de
« la charité universelle [1].

« — Les titres de la divinité du christianisme, dit
« un autre impie, sont contenus dans les livres de
« l'Ancien et du Nouveau Testament ; la critique la
« plus sévère reconnaît l'authenticité de ce livre, la
« raison la plus fière respecte la vérité des faits qu'il
« rapporte, et la saine philosophie, s'appuyant sur
« leur authenticité, sur leur vérité, conclut de l'une et
« de l'autre que ces livres sont divinement inspirés.
— « Il faut avoir un front d'airain, dit Bayle, pour
« nier les miracles rapportés dans les livres saints,
« et pour s'inscrire en faux contre des faits de cette
« nature. »

On ferait un gros volume des hommages qu'un seul sophiste, J.-J. Rousseau, a rendus à l'Écriture Sainte et principalement à l'Évangile : qu'on nous permette, avant de finir, d'en citer un petit extrait :

« Ce divin livre, dit-il, le seul nécessaire à un chré-
« tien et le plus utile à tous, à quiconque même ne le
« serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter
« dans l'âme l'amour de son auteur, et la volonté
« d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé
« un si doux langage ; jamais la plus profonde sa-
« gesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de
« simplicité : on n'en quitte point la lecture sans se
« sentir meilleur qu'auparavant... Direz-vous que

[1] Annal. de Bolingbr.

« l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Non,
« non, ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits
« de Socrate dont personne ne doute sont moins at-
« testés que ceux de Jésus-Christ. — Au fond, c'est
« reculer la difficulté sans la détruire : il serait plus
« inconcevable que plusieurs hommes d'accord eus-
« sent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en
« ait fourni le sujet. Jamais les auteurs juifs n'au-
« raient trouvé ni ce ton ni cette morale ; et l'Évan-
« gile a des caractères de vérité si grands, si frap-
« pants, si parfaitement inimitables que l'inventeur
« en serait plus étonnant que le héros ! »

Qu'ajouter, mes frères, à ce magnifique témoignage que nous abrégeons à notre grand regret? Rien autre chose que ces quelques lignes d'un grand écrivain qui a tristement abusé de son génie, elles étaient écrites sur la marge de sa Bible :

« Dans ce redoutable volume repose le mystère
« des mystères : heureux parmi la race humaine,
« celui à qui Dieu a fait la grâce d'entendre, de lire,
« de craindre, de prier, de toucher la serrure et de
« s'ouvrir un chemin vers la vérité ! Mais il eût mieux
« valu qu'ils ne fussent pas nés ceux qui lisent pour
« douter ou ceux qui lisent pour railler [1] ! »

Frédéric de Prusse, le *roi bel esprit*, l'ami, le protecteur et l'émule de tant de philosophes, s'entretenait pourtant assez volontiers de religion, mais avec un très-petit nombre de favoris.

Or, un jour que la conversation était tombée sur

[1] Lord Byron.

les saintes Écritures, le roi prit machinalement un volume sur une étagère et se mit à le feuilleter dans une préoccupation qu'il avait toutes les peines du monde à dissimuler. C'était une Bible où Voltaire avait laissé des notes.

Tout à coup, sortant comme d'une profonde rêverie :

— Hélas ! s'écria-t-il en soupirant, combien sont heureuses les personnes qui croient les vérités contenues dans ce livre et qui ont de la religion !... Pour moi, je n'hésiterais pas d'aller maintenant à l'église : mais mes sujets me tourneraient en ridicule.

— Non, sire ! répond une dame de la cour d'une voix attendrie ; on les verrait bénir le ciel et verser des larmes de bonheur !

Et dire, mes frères, qu'il est des gens que de pareils hommages n'ont pas le don de convaincre ; des gens que le respect humain tient encore éloignés des saintes pratiques de la religion ! Dire qu'il est des gens qui ont peur de se montrer chrétiens ! Mais ils ne voient donc pas, les malheureux ! que le respect humain n'est plus de mise, ils ne sentent donc pas que le règne des esprits forts est passé !

Oh ! ayez pitié, Seigneur, nous vous en conjurons, ayez pitié de ces pauvres aveugles qui vous méconnaissent, ne répondez pas avec la foudre aux blasphèmes de l'impie ! Daignez les éclairer, les toucher, les ramener à vous ! Qui sait, peut-être y en a-t-il quelqu'un ici dont la foi chancelle et qui écoute votre parole adorable avec indifférence ! Oh ! pénétrez-le d'une sainte terreur pour vos jugements, au sou-

venir de cette redoutable sentence de l'Esprit-Saint : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum :* Ma parole ne reviendra pas à moi stérile, il faut qu'elle opère des fruits de salut ou de damnation : prions pour eux, mes frères, mais prions aussi pour nous-mêmes afin d'obtenir cette *crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse sur la terre,* et qui nous mérite de l'aimer et de le posséder à jamais dans le ciel ! C'est la grâce que je vous souhaite ! *Amen !*

VINGT-HUITIÈME SERMON

CHRISTIANISME, SON ÉTABLISSEMENT DANS LE MONDE.

A domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.

C'est le Seigneur qui a fait ce prodige, et il est admirable à nos yeux. (Psal. CXVII, 22.)

Mes frères, transportez-vous en esprit à Jérusalem, devant cette arcade où Jésus-Christ, une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, flagellé, conspué, couvert d'un lambeau de pourpre, fut montré au peuple par Pilate qui lui dit : « *Voilà l'homme !* »

« Le voilà ce rebelle, ce perturbateur du repos « public, cet ambitieux qui se fait roi, ce blasphéma- « teur qui se dit Dieu le voilà ! *Ecce homo.* »

Voyez comme cette populace le raille, comme Pilate le méprise ; entendez ces clameurs qui demandent sa mort !... Il est là, seul, sans ami, sans défenseur ; ses disciples eux-mêmes l'ont abandonné :

Je me trompe, il en est un qui se cache dans la foule, qui *suit de loin pour voir l'événement* et qui reniera son maître à la voix d'une femme !

Mes frères, si quelqu'un était venu dire à ce peuple mutiné : — « Oui, voilà l'homme, *ecce homo !* Le « voilà ce Messie annoncé par tant d'oracles, figuré « par tant de symboles, et que la terre attend de- « puis quatre mille ans ! Le voilà, cet innocent « agneau qui efface les péchés du monde ! Sous ce « manteau de la folie, il est le Sage par excellence ; « avec cette couronne sanglante et ce sceptre de « roseau, il est le Roi des rois ; et Dieu reconnaît « son fils bien aimé jusque sous les crachats qui « souillent sa face adorable : *ecce homo !* En vérité je « vous le dis, le jour n'est pas loin où cet homme des « douleurs, victorieux de la mort, dispersera la syna- « gogue et renversera les autels de l'idolâtrie. Hâtez- « vous de l'élever dans les airs, achevez votre œuvre « déicide, et, du haut de ce gibet où vous allez le « clouer, ce Dieu crucifié attirera tout à lui... tout, « jusqu'à ses bourreaux !... »

Un tel discours n'eût-il pas été accueilli par un immense éclat de rire, et les Juifs y eussent-ils autrement répondu qu'en enfermant comme fou l'imprudent qui venait de le leur adresser ?

Et pourtant, mes frères, jetez les yeux autour de vous. Depuis la catastrophe suprême qui déchira en deux le voile du temple de Salomon, que sont devenus et la synagogue, et le grand prêtre, et la tribu de Lévi, et la Pâque juive, et la fête des Tabernacles, et l'antique splendeur de Jérusalem ?

Qu'est devenu le paganisme avec ses cinquante mille divinités différentes ? Où sont les mœurs infâmes qui souillaient Rome, Athènes et Corinthe ?

Comment l'esclavage a-t-il cessé de faire partie du droit des nations ? D'où vient que l'homme ne traite plus son semblable comme sa *chose*, et sa bête de somme ? Par quel miracle la femme s'est-elle relevée de l'abjection et de l'ignominieuse servitude où la tenait la civilisation païenne ? Comment est-elle remontée sur son trône de reine et redevenue la compagne de son époux, *l'os de ses os* et *la chair de sa chair ?*

Quel soleil a rendu au vice sa laideur, à la vertu son rayonnement divin, au bien et au mal leur différence et leur vrai nom ? Quel souffle a balayé de l'olympe cette tourbe d'impures divinités qui avaient mis à la mode, que dis-je, à la mode ? sur l'autel le meurtre, le parjure, le vol, l'orgueil, la débauche, la haine et la vengeance ?

Qui a donné à la fille de la pudeur, à la mère des entrailles, à l'enfance du respect, au riche un cœur, au pauvre de la résignation, à celui qui pleure un consolateur, aux heureux du monde, le besoin de faire des heureux, à la jeunesse la modération et la tempérance, au vieillard la véritable sagesse, à tous une douceur de caractère et de mœurs inconnue, avant le Messie, l'union, la bienveillance et la charité ; en un mot qui a renouvelé la face de la terre ?

C'est l'Évangile, mes frères, c'est la croix !

Oui, l'Évangile qui a purgé l'univers de tant d'abominations et remplacé dans les bois, les infâmes mys-

tères de l'idolâtrie, par la vie angélique et pénitente des solitaires ; la croix qui a ravivé l'instinct du devoir, redonné à l'esprit l'empire sur la chair et fait germer les vierges dans les lieux où la luxure était adorée !

A l'aspect du Dieu de la crèche et du calvaire, de ce modèle élevé comme un phare au haut d'une montagne, le riche s'est dépouillé de ses biens, le voluptueux, renonçant à ses idoles de chair et de sang, s'est couvert de cendre et revêtu d'un cilice ; les ennemis se sont réconciliés ; d'innocentes jeunes filles à qui tout souriait, santé, plaisirs, fortune, ont dit adieu au monde et se sont ensevelies dans un cloître. On a vu des princesses, des seigneurs abandonner la Cour, des reines descendre du trône pour se revêtir des livrées de la souffrance et de la pauvreté....

Or, mes frères, un tel triomphe de l'âme sur le corps, de la vertu sur le vice, du sentiment religieux sur les passions les plus fougueuses, est-il dans la nature, je vous le demande, et peut-il s'expliquer en dehors de toute intervention divine.

Et remarquez bien que nous ne faisons pas ici de l'enthousiasme et du mysticisme, c'est de l'histoire ! Nos annales religieuses, les premiers siècles de l'Église surtout, sont remplies de traits sublimes d'humilité, d'abnégation, de courage et de dévouement qui faisaient l'admiration des païens eux-mêmes. L'Évangile a fait de l'héroïsme un devoir et de la vertu, l'état normal du chrétien. Voilà un fait saisissant actuel qui s'affirme, je le répète, et ne se

démontre plus : un fait miraculeux qui prouverait à lui seul avec la dernière évidence, la divinité du christianisme.

Le prodige devient plus palpitant encore si nous considérons la faiblesse des moyens dont Dieu s'est servi pour opérer cette transformation salutaire de l'univers.

De pauvres bateliers, sans appui, sans savoir, sans fortune, qui ont fui au jour de la Passion, et dont le plus intrépide a tremblé à la voix d'une servante, quels vaillants soldats pour conquérir le monde, quels zélateurs pour une morale si sublime, une doctrine si ardue ! Les dignes sectateurs d'un Dieu crucifié ! Ah ! si de tels apôtres font un seul prosélyte dans Jérusalem, s'ils n'y sont pas poursuivis par les huées de la foule, il faudra, certes, que cette doctrine vienne du Ciel et que la main de Dieu soit avec eux!

— Laissez-les faire, disait Gamaliel aux docteurs assemblés pour s'opposer aux prédications des apôtres : « Laissez les en paix ; car ou cette nouveauté « vient des hommes, ou elle vient de Dieu.

« Si elle vient des hommes, elle tombera d'elle-« même : rappelez-vous Théodas, Judas le Galiléen « et leurs partisans que nous avons vu misérablement « périr avec leurs erreurs.

« Mais si cette doctrine vient du Ciel, c'est en vain « que vous voudriez vous y opposer ; laissez donc en « paix ces hommes, croyez-moi, de peur que vous « ne luttiez contre Dieu lui-même. »

Les avis étaient partagés, la séance animée, on

voulait étouffer l'*erreur* au berceau ; néanmoins cette observation judicieuse prévalut ; on se contenta de battre de verges les apôtres en leur défendant de prêcher Jésus-Christ [1].

Aveugle cruauté, mes frères, ridicule défense après un tel avis ! — Et que craignaient-ils donc ces docteurs, ces pharisiens, ces *éclairés,* que craignaient-ils de douze pauvres pêcheurs ! N'avaient ils pas assez de science pour les confondre, assez de malice pour les surprendre, assez de pouvoir pour les écraser à volonté ? ne se jetaient-ils pas eux-mêmes dans la gueule du loup, en prêchant dans Jérusalem si peu de jours après le drame du Calvaire, en accusant les juifs de déicide, en publiant la résurrection de ce Jésus qui avait prédit la ruine de la ville et du temple de Salomon ? Avouez au moins que le temps, le lieu, les personnages étaient assez mal choisis pour jouer une pareille comédie, et que la synagogue avait tort d'en redouter ainsi le dénouement.

« Et où allez-vous, s'écrie un Père de l'Église, qui « interpelle les apôtres au sortir du Cénacle, où « allez-vous donc ainsi, et que prétendez-vous « faire ?

« — Convertir l'univers.

« — Le convertir à qui ?

« — A Jésus-Christ.

« — Quoi ! vous allez arracher le monde à ses « idoles, à ses plaisirs, à ses passions chéries pour « le convertir à cet homme abhorré qui vient de

[1] Act. ap. v.

« mourir sur une croix ! mais ne voyez-vous pas le « bouleversement général que vont exciter vos dis- « cours ? La dépravation des mœurs, la superstition « héréditaire, l'orgueil des philosophes, le liberti- « nage des impies, la puissance des Césars, la « cruauté des tyrans, la fureur des bourreaux ; ne « voyez-vous pas la terre et l'enfer conjurés se dé- « chaîner contre vous ?

« — Sans doute, on nous a prédit tout cela ; mais « Dieu nous envoie et nous devons obéir.

« — Mais pour résister dans une entreprise si har- « die, où sont vos ressources ? êtes-vous riches pour « attirer les nations par l'appât de l'or ?

« —Nous n'avons ni or ni argent ; nous avons tout « quitté pour Jésus-Christ, tout jusqu'à notre barque « et nos filets.

« — Êtes-vous puissants, avez-vous des soldats « pour subjuguer l'univers par la force des armes ?

« — Nous sommes douze et nous allons nous dis- « perser dans le monde ; nos armes sont la résigna- « tion, la patience et la prière.

« — Avez-vous de l'adresse, de la politique, pour « en faire jouer les ressorts ?

« — Notre politique est la simplicité de la co- « lombe.

« — Avez-vous au moins de la science, êtes-vous « philosophes pour confondre les docteurs des na- « tions ?

« — Notre science, notre sagesse est la folie de la « croix.

« — Et avec cela vous persistez dans vos desseins ?
« Hélas ! pauvres agneaux, vous vous livrez à la fu-
« reur des loups ; innocentes victimes, vous allez à
« l'autel !...

« Prudence humaine, voilà ta pensée, conclue le « même Père : mais oublies-tu que Dieu est le maî- « tre de la nature et des prodiges, qu'il se sert des « ignorants pour confondre la science du sage, et « du faible pour terrasser le fort [1] ?... »

Rappelez-vous en effet, mes frères, ce qu'étaient les apôtres aux jours de la Passion ; leur pusillanimité, leurs hésitations, leur infidélité, leurs doutes ; l'anxiété des deux disciples d'Emmaüs, quand Jésus-Christ, sous la figure d'un voyageur, leur reprocha leur incrédulité ; l'obstination de Thomas à ne croire qu'après avoir *vu de ses yeux et touché de ses mains ;* quel ardeur, quel enthousiasme et quelle intrépidité pour entreprendre la conquête du monde ?

Encore, si au bout d'une si pénible carrière, ces combattants d'une nouvelle espèce avaient entrevu, pour prix de leurs efforts, la gloire, la fortune et les jouissances de la terre ! Si, avec de la puissance, des talents et des richesses, ils avaient prêché une doctrine plus facile, une morale moins sévère, on pourrait, à la rigueur, s'expliquer jusqu'à un certain point et leur dévouement et leur réussite.

Ainsi, qu'un farouche et audacieux sectaire, que Mahomet ait établi au loin sa ridicule parodie de

1 St Jean Chrysostôme.

l'Évangile, on le conçoit sans peine; il publiait un Code sensuel, faisait appel à toutes les passions et prêchait le glaive à la main. Tout le monde sait que le Coran est une longue préparation des croyants au paradis de la volupté; d'ailleurs, le moyen, s'il vous plaît, de résister à l'argument du cimeterre, à cette éloquente et persuasive exhortation: *Crois, ou je te tue?*

Ah! ne soyons pas surpris des progrès de l'islamisme par de tels moyens et sur de tels fondements; si quelque chose doit nous étonner, mes frères, c'est que tout l'univers ne soit pas musulman.

Mais qu'une religion qui brise la nature et force l'homme à un combat continuel contre lui-même ait pu s'établir dans le monde; que le Dieu du Calvaire ait rencontré un seul partisan sur le sol corrompu de l'idolâtrie; qu'il ait trouvé des hommes pour prêcher sa doctrine sans autre espérance que les tortures et la mort, voilà qui dépasse toutes les idées reçues, voilà un fait humainement inexplicable, un prodige tellement étrange qu'avec la meilleure volonté du monde, on ne l'admettrait point s'il n'était là, palpitant sous nos mains, étincelant sous nos yeux.

Que serait-ce, mes frères, si à la hardiesse de l'entreprise et à la faiblesse des moyens, nous ajoutions la multiplicité des obstacles! si nous montrions l'Evangile poursuivant sa marche victorieuse dans l'univers malgré les édits des Césars, les persécutions des tyrans, la fureur des bourreaux, le sang des martyrs devenant une semence de chrétiens, et la religion proscrite, après avoir lassé la rage de dix

empereurs, sortir des catacombes et s'asseoir triomphante sur leur trône!

Que serait-ce si, étudiant la divine mission de l'Église catholique, héritière et dispensatrice des trésors de la rédemption, dépositaire de la parole révélée et juge infaillible en matière religieuse, nous suivions ses combats, ses victoires, ses progrès sur tous les points du globe ; si nous la voyions tour à tour en butte aux sophismes des philosophes, à la haine des apostats, aux blasphèmes de l'hérésie, à la trahison des faux frères, le dirai-je ? au libertinage de ses propres enfants ; que serait-ce, en un mot, si nous voyions la barque de Pierre franchir les écueils, se jouer des vents, résister aux tempêtes, et, sur cette mer orageuse, où l'a placée Jésus-Christ, voguer tranquille, son gouvernail se trouvât-il en d'indignes mains !... Quel argument, mes frères ! quelle puissante preuve de la vérité de cette promesse faite au prince des apôtres :

« *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle !* »

Vous le voyez, encore une fois, nous ne faisons pas ici de l'enthousiasme et du sentiment ; c'est à la raison, c'est aux yeux que nous en appelons. La religion chrétienne est un fait, ce fait est là, il est sans précédent, il est unique dans l'histoire. Comment s'est-il produit ? Comment le christianisme s'est-il établi dans le monde ? Est-ce à l'homme, est-ce à Dieu qu'il faut en attribuer la gloire ? Si c'est à Dieu, le christianisme est évidemment divin ; et si c'est à

l'homme, il est encore *plus divin*, pour user de l'expression d'un saint docteur [1]; car une telle révolution dans l'univers était visiblement au-dessus des forces humaines. Une religion qui contredit le témoignage des sens, qui combat les plus douces inclinations de la nature, qui s'impose à notre orgueilleuse raison et la subjugue au nom du ciel; une religion qui avait tant d'obstacles à franchir, de passions à terrasser, d'ennemis à vaincre, de superstitions à détrôner, tant de vertus à faire germer sur la terre, une telle religion n'a pu s'établir que par le plus grand des prodiges; et celui qui doute aujourd'hui de l'Evangile, celui qui demande encore des preuves, des témoignages, des miracles pour croire, est lui-même un gros et grand miracle, un être d'exception, et, comme autrefois le Père Oudin pour ce jeune fat, ce philosophe au petit pied qui se vantait devant lui de ne croire ni à Dieu ni à diable, le genre humain devrait s'armer d'une lunette pour examiner comment est fait cet animal curieux de nouvelle espèce, cet individu qui se pose en incrédule en plein dix-neuvième siècle !

J'ai lu dans mon jeune âge qu'un prêtre catholique et un ministre protestant se promenaient un jour ensemble, et, comme on le pense bien, la discussion roulait sur la religion...

Par le plus grand des hasards, un rabbin juif qui passait par là les accosta et se mêla à l'entretien. Il était assez difficile de s'entendre, bien que tous les

1 St Augustin.

trois, le protestant surtout, criassent en conscience.

La controverse durait déjà depuis plusieurs heures et ne semblait pas près de finir, quand ce dernier, plus pressé que les autres d'en rester là, car il était menacé d'une extinction de voix, leur dit en riant :

— Tenez, Messieurs, mon avis est qu'on laisse chacun tranquille dans sa religion, car elles sont toutes bonnes, et nous savons que *Christ* veut le salut de tout le monde....

— Bah ! il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mon brave, interrompit le rabbin, et vous nous relancez en plein dans la discussion.

— Quand je vous dis qu'il est indifférent d'être juif, protestant ou catholique ! est-ce que chacun ne se croit pas dans le vrai ? Allez, allez, la foi nous sauvera.., Voyez, nous représentons ici trois religions différentes : qui peut nous dire quelle est la bonne ?

— Eh ! moi, monsieur ! répliqua le rabbin avec énergie ; c'est la juive si le Messie est encore à venir ; c'est le catholicisme s'il est venu, et monsieur seul, en ce cas, serait dans le vrai ; pour vous, qu'il soit venu ou à venir, *protestez* ou ne *protestez* pas, vous êtes dans l'erreur.

Vous le voyez donc, mes frères, le christianisme est divin ; et cette grande vérité, c'est par les seules données de la raison que nous vous l'avons démontrée ; c'est ainsi, du reste, que nous espérons vous démontrer la divinité de l'Eglise catholique. Quelles actions de grâces ne devons-nous donc pas rendre

au ciel qui a daigné nous appeler à l'ineffable lumière de l'Evangile, et cela de préférence à tant de nations encore assises à l'ombre de la mort !

Oh ! oui, Seigneur, vous dirons-nous avec la sœur de Lazare, oui, nous croyons que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu du ciel sur la terre pour nous instruire de votre loi sainte, et nous montrer le vrai chemin qui conduit à la vie ! Hélas ! nous y chancelons, pauvres héritiers des misères d'Adam, nous y tombons à chaque pas ! Prenez pitié de notre faiblesse; étendez sur nous votre main tutélaire, afin qu'animés d'une ardeur nouvelle, nous marchions, nous volions dans ce sentier béni qui nous conduira dans l'immortel séjour de la gloire et de la félicité ! *Ainsi soit-il !*

VINGT-NEUVIÈME SERMON

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

> *Et unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam.*
>
> Je crois à l'Église une, sainte, catholique et apostolique. (*Symbole des apôtres.*)

Mes frères, le grand œuvre de la rédemption du monde était accompli; la chûte de l'homme réparée, et la justice divine pleinement satisfaite : restait maintenant d'appliquer à toute créature les mérites infinis de la Passion du Sauveur : et cette mission céleste, l'Esprit-Saint allait la remplir par le ministère de l'Eglise et des apôtres.

Vous savez tous comment fut établi le sacerdoce chrétien et de quelle manière furent institués les premiers évêques. Déjà quelque temps avant sa mort, l'Homme-Dieu avait établi l'apôtre saint Pierre chef suprême de son Eglise en lui donnant les clefs du ciel, symbole de sa puissance souveraine, et en le chargeant du soin de paître, non-seulement les agneaux, mais encore les brebis, c'est-à-dire les pasteurs et les fidèles.

Rien de plus énergique et de plus solennel que les paroles du Sauveur : Pierre venait de confesser hautement sa divinité : — « Vous êtes heureux, Simon, « fils de Jean, lui répondit Jésus, car ce n'est ni la « chair ni le sang qui vous l'a révélé, mais mon « Père qui est dans les cieux. Et moi je vous le dis, « vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon « Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront « point contre elle : et je vous donnerai les clefs du « royaume du ciel, et tout ce que vous lierez sur la « terre sera lié au ciel, et tout ce que vous délierez « sur la terre sera délié au ciel [1]. »

Voilà pour le chef, mes frères : le tour des membres va venir.

Avant de remonter vers son Père, le divin maître, apparaissant à ses apôtres réunis dans le cénacle, leur dit comme toujours : « *La paix soit avec vous* : « Puis, soufflant sur eux, il ajouta : Recevez le « Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui « vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous

[1] Math. XVI, 18, 19.

« les retiendrez [1]... Allez, instruisez les nations les « baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Es- « prit... Voici que je suis avec vous jusqu'à la con- « sommation des siècles [2]... »

De plus, mes frères, vous n'avez pas sans doute oublié les ineffables épanchements du Sauveur à la dernière cène, lorsqu'il dit à ses apôtres pour les consoler de son départ prochain :

« Je retourne vers mon Père qui est aussi le « vôtre : mais je ne vous laisserai pas orphelins, je « viendrai à vous... Je prierai mon Père, et il vous « enverra l'Esprit consolateur qui vous enseignera « toute vérité [3]... »

Or, mes frères, cette promesse ne tarda pas à se réaliser, et dans les circonstances merveilleuses que tout le monde connaît. Dix jours après son ascension glorieuse dans le ciel, les apôtres, assemblés dans le cénacle, reçurent le Saint-Esprit avec le don des langues et le pouvoir de faire des miracles : mais le plus grand de tous venait de s'opérer en eux; le plus grand de tous, convenez-en, c'était l'ardeur et l'énergie surnaturelle avec laquelle ces douze lions, hier encore timides agneaux, se répandent dans Jérusalem pour y prêcher dans les synagogues, les places publiques et annoncer à toute créature Jésus ressuscité.

Je ne vous rapporte pas ici, mes frères, le magnifique discours de saint Pierre, qui convertit pour la première fois trois mille personnes, ni celui qui sui-

[1] Jean XX, 23. — [2] Math. XXVIII, 19. — [3] Jean XIV, 18, 26.

vit la guérison du paralytique à la porte du temple, et qui en convertit cinq mille : c'est dans les *Actes des apôtres* qu'il faut lire ces détails pour voir, en quelque sorte, le Saint-Esprit à l'œuvre par l'organe des pauvres pêcheurs que nous connaissons. La synagogue est consternée, anéantie ; elle a beau menacer, beau imposer silence aux apôtres, beau les battre de verges et les jeter en prison ; les anges les délivrent et ils se proclament heureux d'*avoir été jugés dignes de souffrir pour Jésus-Christ* [1].

Mes frères, le moment est venu pour eux de se disperser dans le monde et d'aller annoncer l'Evangile à toutes les nations. Pourtant avant de se séparer ils rédigent un symbole qui résume les enseignements du divin Maître, en formant un corps de doctrine qu'ils proposeront à la croyance des fidèles de tout pays, de toute langue, de toute tribu ; et si plus tard la parole divine a besoin de développement, d'explications, si le gouvernement de l'Eglise appelle de nouvelles lois, s'il s'élève surtout quelque nuage autour du soleil de la vérité, au moindre doute, à la plus légère contestation doctrinale, tous les yeux se tourneront vers Pierre, dont la parole infaillible jugera sans appel.

C'en est fait, chrétiens, l'Eglise est fondée et *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle,* car elle repose sur le roc immuable des promesses de Jésus-Christ qui doit être avec elle *jusqu'à la fin des siècles.*

[1] Act. Ap. v, 41.

— Très-bien jusque-là, nous dit on : mais il y a sur la terre tant de sociétés religieuses qui se donnent pour la véritable Église, comment discerner l'Eglise de Jésus-Christ et des apôtres?

— Rien de plus simple, mes frères : les caractères de la véritable Église nous sont clairement indiqués dans ces paroles du *Credo* que vous chantez le dimanche avec nous à la messe : *et unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam :* l'Église de Jésus-Christ est Une, Sainte, Catholique et Apostolique ; vous la reconnaîtrez à ces signes que nous ne faisons qu'indiquer, et qui ne conviennent qu'à elle.

Et d'abord la vérité ne pouvant être opposée à elle-même, c'est-à-dire être le *oui* et le *non*, la véritable Église est *une*, et c'est par excellence le caractère de la nôtre qui est *une* dans sa foi, dans ses sacrements, dans son chef et dans ses membres.

— *Une dans sa foi :* tous ses enfants ont la même croyance, les mêmes mystères, le même ciel, le même enfer... et je dis tous ses enfants, remarquez le bien, tous, sans distinction de climat, de couleur, de pays, de gouvernement, de langage. Ainsi ce qu'on vous enseigne en France, en Europe, nos missionnaires le prêchent en Afrique, en Chine, en Amérique et dans les îles les plus lointaines de l'Océanie. — Ainsi, ce que l'Église croit aujourd'hui, elle l'a toujours cru et le croira toujours : certains points secondaires et de pure discipline ont pu varier, parce que l'Église est la maîtresse des lois qu'elle a faites, et peut les modifier, les abolir même si elle le juge convenable, mais le symbole, le dog-

me, le fond de la doctrine reste sacré, invariable, comme Dieu lui-même.

Une dans ses sacrements qui sont partout et toujours également administrés aux fidèles comme autant de moyens de salut.

Une dans son chef invisible qui est Jésus-Christ, et *son chef visible* qui est le Pape, héritier du prince des apôtres et dernier anneau de cette longue chaîne de Pontifes qui descend directement de saint Pierre à Pie IX.

Une enfin *dans ses membres*, tous enfants d'une même famille, participant aux mêmes combats, aspirant à la même couronne, et unis entr'eux par les liens d'une même charité... de sorte qu'en vertu de la sainte solidarité qui nous lie à nos frères, leurs biens, leurs maux, leurs besoins, leurs intérêts, leurs joies sont les nôtres et que nous prions pour eux tout en priant pour nous. C'est cette noble fusion des âmes et des cœurs dans un même sentiment de foi, d'espérance et d'amour qui excitait l'envie des païens et des juifs, lorsqu'ils s'écriaient à l'aspect de l'union des premiers chrétiens : *voyez donc comme ils s'aiment!*

La véritable Église, disons-nous encore, est *sainte :* non sans doute que tous ses membres soient des anges de vertu, des modèles de sainteté ; tant que nous serons sur la terre, nous participerons tous aux misères et à la triste fragilité des enfants d'Adam ; mais je dis *sainte* dans sa doctrine, pure dans sa morale, et, par sa discipline et ses préceptes, aidant puissamment à la vertu ; je dis *sainte* en ce sens

qu'elle seule enfante des saints, des saints à miracles, parce que seule, elle possède dans la Pénitence, l'Eucharistie et les autres sacrements, les moyens de perfection que Jésus-Christ nous a donnés pour le devenir.

Elle est *catholique* ou universelle : c'est-à-dire qu'elle n'est limitée ni par les lieux, ni par les temps ; et en cela, elle se distingue des autres sociétés religieuses qui sont circonscrites dans les limites de certains pays, et portent dans leur date, et pour ainsi dire sur leur front, le caractère évident de leur nouveauté. L'Église au contraire a toujours subsisté sans interruption, et subsistera *jusqu'à la consommation des siècles*, fondée qu'elle est sur la pierre et sur la parole qui ne passe point.

Universelle, elle est incomparablement plus répandue qu'aucune des autres sociétés qui se disent chrétiennes, puisque, sur un milliard d'hommes ou à peu près qui couvrent la terre, deux cents millions sont catholiques. Aussi l'Église est-elle seule en possession de porter le titre glorieux de *catholique*, et cela, si exclusivement à toute autre société religieuse, que les hérétiques eux-mêmes ne la désignent pas autrement et sont forcés de lui donner le nom tout en lui refusant la chose.

Enfin, mes frères, l'Église est *apostolique*, et c'est là peut-être la marque la plus sensible de sa divinité : je dis apostolique dans sa doctrine, dans son sacerdoce et la succession continue de ses pontifes. Elle descend directement des apôtres, qui l'ont fondée et la gouvernent depuis dix-huit cents ans par leurs

successeurs : ce sont leurs enseignements qu'elle nous transmet, leur pouvoir qu'elle exerce, leur œuvre qu'elle continue à travers les siècles...

Les autres sociétés qui se sont séparées de la véritable Église ont perdu cette succession, et s'arrêtent forcément à leurs fondateurs, de quelque nom qu'ils s'appellent ; seule, la véritable Église remonte sans interruption ni déviation, aux apôtres, et par eux, à Jésus-Christ....

Voilà je crois, mes frères, bien dessinés, bien tranchés les principaux caractères auxquels vous connaîtrez cette Église établie par Jésus-Christ la gardienne du ciel et la colonne de la vérité : c'est à cette marque infaillible que chacun de vous peut décider s'il en fait partie, et s'il est sur le chemin qui conduit au salut.

L'Église est essentiellement *visible*; il suffit d'avoir des yeux et de les ouvrir pour l'apercevoir. Partout, en effet, vous verrez une société qui professe la même foi, croit au même Dieu et aux mêmes mystères, reçoit les mêmes sacrements, obéit aux mêmes ministres et reconnaît la divinité de leur mission ; une société, en un mot, dont tous les membres n'ont qu'un cœur et qu'une âme ; et cette société, mes frères, c'est l'Église romaine, car c'est à Rome que réside notre saint père le Pape, le successeur du prince des apôtres et le représentant de Jésus-Christ sur la terre ; à Rome qu'est le chef de cet immense corps dont les membres sont répandus sur toute la face du globe ; à Rome enfin qu'est le pilote de cette barque, en apparence si fragile, et qui

néanmoins porte les destinées du monde... Ce pilote est un vieillard, mes frères, mais la main de Dieu soutient sa main : c'est un vieillard, mais soyez sans crainte, sa vieillesse est vigoureuse, puisqu'elle dure depuis plus de dix-huit siècles. Le Pape ne meurt pas, c'est Dieu qui l'a dit, et félicitons-nous en, car le *Pape* mort, l'humanité tout entière le suivrait dans la tombe, et la dernière heure de la nature aurait sonné.

Ici se présente, mes frères, une distinction que vous avez bien des fois entendu faire entre le christianisme et le catholicisme, deux mots qui signifient également l'Église fondée par Jésus-Christ et les apôtres : et vous avez dû vous demander le motif de cette distinction, vous, qui appelez tout naturellement les choses par leur nom, et pour qui les mêmes noms ont toujours désigné les mêmes choses : eh bien, la raison, la voici en substance.

Sans doute, qui dit catholique dit chrétien, dit enfant de l'Église, c'est la réponse à la première question du catéchisme. Un chrétien est celui qui, étant baptisé, croit et professe la doctrine de Jésus-Christ ; mais si les catholiques sont chrétiens, tous ceux qui se disent chrétiens ne sont pas catholiques, car il y en a qui vont jusqu'à nier la divinité de Jésus-Christ.

Or, vous savez tous, mes frères, comment cette distinction s'est établie : elle date du jour où il y eût dans la grande famille chrétienne des schismes et des hérésies ; l'Église, qui avait porté jusqu'alors le titre de *chrétienne*, du nom de Jésus-Christ son

fondateur, s'appela désormais l'Eglise *catholique*, pour ne pas être confondue avec les sociétés hérétiques et les églises particulières qui l'avaient reniée en se séparant d'elle, et qui continuaient de s'appeler *chrétiennes*, parce qu'elles avaient conservé quelques lambeaux de vérité; mais il est facile de voir qu'elles n'ont de chrétien que le nom ; il n'y a qu'un seul moyen d'être chrétien, c'est d'être catholique, et d'appartenir, non-seulement par la sympathie et les croyances, mais encore par la pratique ouverte et publique de la foi, à ce « gouvernement spirituel, « à cette monarchie religieuse et spirituelle qui fait « de tous les chrétiens dispersés une société, une « église, un corps, que l'on appelle l'Église catho- « lique. C'est à Jésus-Christ lui-même qui a institué « dans cette Église la Papauté ; autour de la Papauté « l'Épiscopat, et, comme auxiliaire de l'Épiscopat, « le sacerdoce chrétien... Le Pape, successeur de « Pierre, est de droit divin Souverain Pontife de la « religion chrétienne, pasteur de tous les évêques « et de tous les fidèles, juge suprême de toutes les « questions religieuses, et docteur de la vraie « foi [1]... »

C'est surtout contre le protestantisme, que l'Église est forte de son glorieux titre de *catholique* ainsi que des autres caractères qui démontrent sa divinité. Les protestants, en effet, tout protestants qu'ils sont, se proclament chrétiens avec une persistance et une obstination qui feraient douter, sinon de leur bon sens,

Mgr de Ségur.

au moins de leur bonne foi... — Oui, de leur bonne foi ! Croyez-vous, mes frères, que ces pauvres égarés puissent se faire illusion au point de ne pas voir que leur prétendue religion pèche par la base, et n'a aucun des caractères qui distinguent la religion de Jésus-Christ ? Croyez-vous qu'ils ne sentent pas que leur religion n'est ni *une* ni *apostolique*, ni *catholique, ni sainte* ?

Pour l'unité, je crois qu'on nous l'abandonne, et pour cause : aucun protestant, du moins que je sache, n'a jusqu'ici eu l'aplomb de nier l'effrayante fécondité de l'ivrée semée par Luther et Calvin dans le champ du Père de famille. « Depuis trois cents « ans, a dit encore Mgr de Ségur, dans ses piquantes « *Causeries sur le protestantisme,* depuis trois cents « ans que la révolution protestante a éclaté, elle a « suivi, probablement par esprit de contradiction « pour l'unité romaine, une voie absolument oppo- « sée... Ce serait une chose matériellement impos- « sible de donner le chiffre exact des sectes protes- « tantes ; la statistique d'hier ne serait plus vraie « aujourd'hui ; elles naissent et meurent comme des « mouches. » — Aussi, mes frères, jamais hérésie n'avait été mieux nommée : dans cette Babel de doctrines ou plutôt de négations, dans ce tohu-bohu de croyances qui *protestent* contre l'Église, le ministre *proteste* contre son confrère, le fidèle *proteste* contre son voisin ; autant de religions que de sectes, autant de sectes que de têtes, et, dans chacune de ces têtes autant de croyances que de caprices... « Hélas ! disait en gémissant un de leurs plus ar-

« dents zélateurs, depuis le lendemain de la réforme,
« il y a des protestants, mais il n'y a plus de pro-
« testantisme [1]. »

Voilà pour l'*unité* de la réforme, mes frères, en est-il ainsi de l'*apostolicité?* Certes, la réponse à cette question sera facile à quiconque se rappelle que le protestantisme ne date guère que de trois siècles et demi. Soyons juste pourtant : quand les enfants de Luther et de Calvin fouillent dans le passé pour y découvrir leurs titres de noblesse, ils se reconnaissent sans doute un peu dans les gnostiques et les anciens manichéens ; beaucoup dans les Albigeois, les iconoclastes ou briseurs d'images, dans les hérésiarques et les hérétiques les plus scandaleux de l'histoire ; sans doute ils peuvent remonter plus haut qu'à Martin Luther et à Jean Calvin, et appeler ces vieux *protestants* leurs *pères dans la foi*, ou plutôt dans la négation, car à l'un, la réforme a pris un marteau pour démolir, à l'autre, un argument, un blasphème pour insulter, à tous un lambeau rouge ou gris pour en fabriquer sa vieille défroque ; mais ils se garderont certes de revendiquer les apôtres pour leurs pères, et de se dire descendants d'eux... au moins autrement que le démon ne descend de Dieu.

Il y avait même entre les apôtres du Sauveur et les deux *bons apôtres* qui ont fondé le protestantisme cette différence capitale, que les derniers ont eu sur les premiers une incontestable supériorité ; car en-

[1] Le pasteur Vinet.

fin, si les douze pauvres pêcheurs de Galilée avaient tout contre eux, Luther et Calvin n'avaient-ils pas pour eux des armes, de l'argent, de la faveur, de la science, une ardente parole, et des passions plus ardentes encore ; n'avaient-ils pas surtout la complicité du peuple et des grands, dont ils flattaient l'orgueil et servaient les passions?

Et maintenant, mes frères, examinons si cette religion si commode, si puissamment appuyée de toutes manières, est devenue *catholique* et universelle ; mais convenons avant tout d'une chose, c'est que, comme il y a dans le protestantisme à peu près autant de sectes que de ministres, et de croyances que d'individus ; comme chacun, en vertu du libre examen, y explique la Bible à sa manière, admet ce que bon lui semble, peut même au besoin rejeter la divinité de Jésus-Christ, et, par le fait, n'être plus chrétien, il est assez difficile d'asseoir une statistique à cet égard ; néanmoins la réforme, avec ses vieilles sectes et ses ramifications infinies, est loin d'être aussi répandue qu'aurait pu le faire supposer l'effrayante nomenclature qu'en ont donné naguère une foule de journaux ; et nous ne croyons pas être contredit quand nous affirmerons que l'hérésie de Luther et de Calvin, malgré son intolérance originelle, son ardent prosélytisme, ses sociétés bibliques, la vie si commode et si confortable de ses ministres et les millions qui lui permettent d'acheter les consciences, reste bien au dessous de l'Église romaine ; que l'Eglise romaine est seule catholique et s'en-

richit de toutes les désertions qu'on signale tous les jours dans les rangs du protestantisme.

Enfin, mes frères, si le protestantisme n'a ni l'unité, ni l'apostolicité, ni l'universalité de l'Eglise de Jésus-Christ, en a-t-il au moins la *sainteté ?*

Le prétendre serait mentir à la raison et à l'histoire ! A la raison d'abord : Qu'est-ce en effet que le protestantisme, sinon la religion de l'orgueil, de la révolte, de l'entêtement, de la paresse : et la foi sans les œuvres, un oreiller pour dormir tranquille dans le crime ? Dans cette religion commode, le plus grand scélérat devient innocent dès qu'il peut se dire : « Je crois... Je sais que *Christ* a satisfait « pour moi ! »

A Dieu ne plaise pourtant que nous mettions ici sur le même pied le protestantisme et les protestants. Nous convenons qu'en général, les protestants valent mieux que leur religion, et que, s'ils vivent bien, ce n'est pas *à cause,* mais *en dépit* d'elle; aussi n'est-ce pas aux protestants individuellement que nous refusons la vertu et même la sainteté, si vous y tenez, pourvu, cependant, qu'ils soient dans la bonne foi. Nous soutenons seulement que le protestantisme ne vaut rien pour faire des saints, et que les saints de la réforme, s'il y en a, doivent nécessairement aller contre leurs principes ; personne d'entre vous n'ignore, chrétiens, que l'abus des saintes Ecritures et leur interprétation arbitraire ont de tout temps favorisé les plus grands désordres, car chacun peut lire dans la Bible

ce que son caprice ou sa passion lui a tout d'abord fait lire dans son cœur.

Du reste, mes frères, s'il faut juger de la sainteté de la Réforme par celle de ses plus ardents apôtres, il nous suffira de nommer Henri VIII et Carlostadt, avec leur cynisme impie : Élisabeth et Crammer avec leur férocité : Luther et son hideux langage, que son historien n'osait traduire, de peur de la police correctionnelle ; Calvin, l'orgueilleux sectaire, cette *grande peste*, suivant l'expression d'Erasme, qui avait besoin de haïr comme notre Vincent de Paul d'aimer, et dont le fanatisme sauvage a fait dire à un écrivain anglais : *Il fallait du sang à cette âme de boue*, et inspiré ce proverbe genevois : « *Mieux vaut l'enfer avec Bèze que le paradis avec Calvin !* »

Voilà les saints de l'Église protestante, j'entends ceux qui lui ont servi de fondement : Avouez, mes frères, que si ce sont là des chrétiens, ce sont tout au plus des chrétiens de contrebande.

Et maintenant, jugez de l'arbre par ses fruits, ou plutôt, comprenez la valeur et la sainteté d'une religion que de pareils apôtres ont fondée !

Non, non, l'histoire est là qui parle aussi haut que la raison, et les plus sourds doivent l'entendre : on ne saurait être chrétien sans être catholique. Celui qui se détache de Rome, de quelque nom qu'il se décore, s'excommunie, il se retranche lui-même de l'Eglise fondée par Jésus-Christ, et hors de laquelle il n'y a point de salut : on peut alors être luthérien, calviniste, mahométan, mormon, libre-

penseur ou bien simple *honnête homme,* mais on n'est pas, on ne peut pas se dire chrétien. Si l'on continue à se donner le titre de protestant, c'est qu'on proteste à la manière de Bayle.

Un grand personnage lui demandait un jour :

— Vous êtes protestant, monsieur Bayle, mais à quelle secte appartenez-vous ? Êtes-vous luthérien, calviniste, zwinglien, anabaptiste ?

— Je ne suis rien de tout cela, répondit impudemment ce protestant trop logique : Je suis *protestant*, c'est-à-dire que je proteste... contre toute espèce de religion !

Ce qui signifie en bon français, que le sceptique protestait contre la raison et le bon sens du genre humain!

Oh ! bénissons le Seigneur, mes frères ! que toute notre vie soit consacrée à le chanter, à le chérir pour les bienfaits sans nombre que nous avons reçus de sa bonté souveraine, mais surtout de ce qu'il nous a fait naître au sein de la véritable Eglise! De toutes ses faveurs c'est la plus grande et la plus précieuse, car en nous faisant chrétiens et catholiques, il nous a placés comme sur le vestibule du paradis ; pour y entrer, nous n'avons qu'à vouloir, et à ne pas nous rendre indignes des grâces que le Seigneur prodigue à tous les membres de la société sainte que son divin Fils a fondée.

Oh ! oui, nous serons les fidèles enfants de l'Eglise: nous écouterons cette bonne mère : heureux et fiers de notre titre de catholiques nous obéirons rigoureusement à ses lois, nous aimerons ses touchantes

fêtes, la pompe de ses cérémonies ; nous mêlerons avec transport notre voix à ses chants sacrés, à ses tendres prières, et, après nous être unis de cœur et d'âme à cette Eglise militante sur la terre, nous serons un jour associés à sa gloire et à ses triomphes dans le ciel ! *Ainsi soit-il !*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

